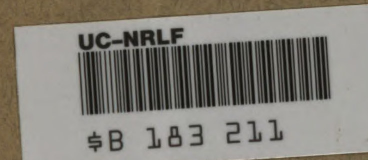
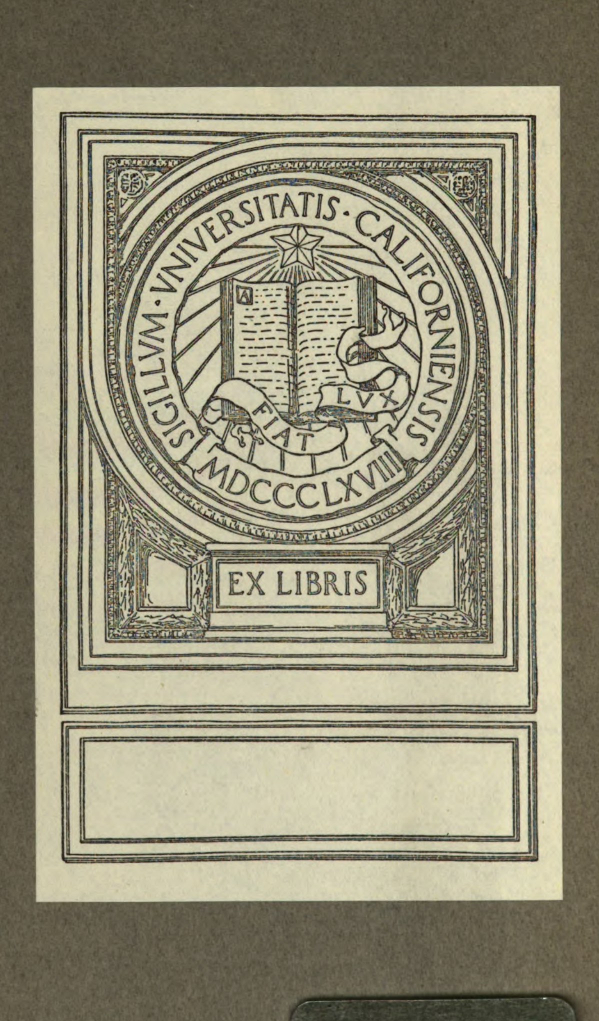
Fleg




SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
LVX
FIAT
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

EDMOND FLEG

THÉATRE

*

LA BÊTE
LE TROUBLE-FÊTE

PARIS
LIBRAIRIE THEATRALE
L. BILLAUDOT, Successeur
3, Rue de Marivaux et 14, Rue de l'Echiquier

à Mr et Mme Deutsch,
en souvenir de leur
accueil si charmant pour
Daniel
et en très cordial
hommage
[illegible]

THÉATRE

*

LA BÊTE
LE TROUBLE-FÊTE

DU MÊME AUTEUR

La Bête, pièce en quatre acte. (*Brochure.*)

Le Trouble-Fête, comédie en trois actes et un épilog (*Brochure.*)

SOUS PRESSE :

La Maison du Bon Dieu, comédie en trois actes. (*B. chure.*)

Le Juif du Pape, drame en trois actes et onze tablea en vers. (*Brochure.*)

Théâtre, tome II : La Maison du Bon Dieu. — Le J du Pape.

EDMOND FLEG

THÉATRE

*

LA BÊTE
LE TROUBLE-FÊTE

PARIS
LIBRAIRIE THEATRALE
L. BILLAUDOT, Successeur
3, Rue de Marivaux et 14, Rue de l'Echiquier

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

QUATRE EXEMPLAIRES NOMINATIFS SUR PAPIER JAPON

HORS COMMERCE

LA BÊTE

PIÈCE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois le 2 avril 1910, au Théâtre Antoine (Direction Gémier).

A ANDRÉE MÉGARD ET GÉMIER

E. F.

PERSONNAGES

	MM.
PIERRE MARCÈS.................	GÉMIER
GUILLAUME BUSSIÈRE..........	HENRY-ROUSSELL
CLAUDE PATRICE...............	ROUYER
LE DOCTEUR BUSSIÈRE.......	CLASIS
ROSEMBRAY.....................	GEORGES FLATEAU
UN DOMESTIQUE................	MÉRET
	Mmes
LUCIENNE.........................	ANDRÉE MÉGARD
MADAME MARCÈS...............	LÉONTINE MASSART
MADAME ESSELIN.............. .	JEANNE EVEN
SYLVIE............................	JEANNE FUSIER
ARLETTE MAGE.................	YVONNE MIRVAL
UNE FEMME DE CHAMBRE....	VERNOU

LA BÊTE

ACTE PREMIER

Un coin de parc, chez le docteur Bussière. A gauche, quelques vestiges d'une abbaye en ruines; grand cèdre du Liban, dont les branches basses traînent sur le sol; fontaine. A droite, une des façades latérales du château, deux portes de plain-pied. Un perron, conduisant à une terrasse Louis XVI, sur laquelle s'ouvre une porte-fenêtre. Fauteuils, chaises et petite table de jardin.

Scène première

MADAME ESSELIN, LUCIENNE, LE DOCTEUR, puis GUILLAUME et SYLVIE

(Au lever du rideau, Mme Esselin, à la fontaine, emplit d'eau un arrosoir. Le docteur se promène lentement, les yeux fixés sur le gazon. Lucienne, assise auprès d'une table, brode. Un temps assez long, au bout duquel Mme Esselin se dirige vers le jardin du fond, emportant son arrosoir.)

LE DOCTEUR

Lucienne! Viens voir... un ammophile!

MADAME ESSELIN, *sortant.*

Encore ces pauvres insectes!

LUCIENNE, *quittant son ouvrage.*

Où donc, grand-père?

LE DOCTEUR

Là! au collet de la capucine. Ne bouge plus! Tu vois?

LUCIENNE

Comme il fouille le sol!

LE DOCTEUR

Parions qu'il déloge une chenille.

LUCIENNE

Quelle taille effilée! Quel beau costume noir!

LE DOCTEUR

Et tu distingues : son écharpe rouge?

LUCIENNE, *joyeusement.*

Grand-père, je vous adore!
(Elle l'embrasse.)

LE DOCTEUR

Mauvaise gamine!

LUCIENNE, *regardant l'insecte.*

Mais il ne trouve rien!

LE DOCTEUR

Patience!

LUCIENNE

Et Guillaume n'est pas là!

LE DOCTEUR

Ah! ton cousin! Toujours le même! A peine débarqué de Paris, il est allé se nicher, Dieu sait où, dans le bois. Heureusement, on a dîné sans lui.

LUCIENNE, *qui regarde toujours le gazon.*

Grand-père, la chenille! (*Etouffant un petit cri d'effroi.*) Ah!

LE DOCTEUR

Tu as vu?

LUCIENNE

Il l'a tuée?

LE DOCTEUR

Non pas! (*Il prend la chenille.*) Viens, que je t'explique.

(*Il place la chenille sur la table.*)

LUCIENNE

Elle est magnifique, avec ses taches d'émeraude.

LE DOCTEUR

Regarde : s'il l'avait touchée là ou là, elle aurait pu se débattre, n'est-ce pas? Tandis qu'ici, au milieu, il y a deux anneaux sans pattes, tu vois? Eh! bien, c'est précisément là qu'elle a été piquée, en plein centre nerveux. Hein? la petiote! Va me chercher le physiologiste qui aurait mieux opéré.

LUCIENNE

C'est merveilleux.

LE DOCTEUR

D'un coup, il l'a foudroyée.

LUCIENNE

Et vous êtes sûr qu'elle n'est pas morte?

LE DOCTEUR

Elle n'en vaut guère mieux, la pauvrette. Dans quinze jours, tu la retrouverais, pliée en cercle, aussi fraîche qu'en ce moment. Elle vit, mais paralysée : elle serait dévorée, sans faire un mouvement.

LUCIENNE

Quelle horreur! (*Il replace la chenille dans l'herbe.*) Vous n'allez pas la lui rendre?

LE DOCTEUR

Mauvaise gamine.

LUCIENNE

Grand-père, je vous en prie!

LE DOCTEUR

Rassure-toi. Je veux seulement le suivre, découvrir son terrier.

(*Guillaume paraît, suivi de Sylvie.*)

GUILLAUME, *désignant Lucienne, à Sylvie.*

Tiens, la voici. Avance, petite sauvage.

SYLVIE

J'ose pas.

LUCIENNE, *suivant des yeux les deux insectes.*

Il l'emporte comme un cadavre.

GUILLAUME

C'est gai!

(*Lucienne et le docteur se retournent.*)

LUCIENNE, *à Guillaume.*

Enfin! Tu n'as pas pris racine dans la forêt?

GUILLAUME

Non. Veux-tu que j'y retourne?

LUCIENNE

Tu sais pourtant que, le 14 juillet, nous dînons...

LE DOCTEUR, *sortant du côté du jardin, et suivant des yeux les insectes.*

Il est toujours pressé comme la pendule au père Lambin.

Scène II

LUCIENNE, GUILLAUME, SYLVIE

GUILLAUME, *à Lucienne.*

Fâchée, mon vieux?

LUCIENNE

Oui.

GUILLAUME

Puisque le mal est réparé! Fanchette vient de me servir, dans un vieux pot de faïence, une de ces bonnes soupes de campagne, dont elle a le secret. Et je te présente une jeune personne que j'avais invitée. (*Il désigne Sylvie. A Sylvie.*) Approche, l'atome... La voilà de nouveau farouche comme une gelinotte.

LUCIENNE

Qui est-ce? (*Regardant Sylvie qui s'est approchée.*) Quels yeux futés!... Ou l'as-tu rencontrée?

GUILLAUME

Au carrefour des Trois-Biches. Elle cueillait de la bruyère, pour t'en faire un bouquet.

LUCIENNE

A moi? Pourquoi?

GUILLAUME

Demande.

(*Sylvie offre à Lucienne le bouquet, qu'elle tenait caché derrière son dos.*)

LUCIENNE

Merci, mignon. Il est très joli, ton bouquet. Mais d'où me connais-tu?

SYLVIE

Oh! mademoiselle est connue par tout le pays. On vous appelle la fée de Bois-Charmant.

GUILLAUME, *à Sylvie.*

Ne tremble pas.

SYLVIE

C'est la première fois que je parle à une fée.

GUILLAUME

La mâtine!

LUCIENNE, *à Sylvie.*

Comment te nommes-tu?

SYLVIE

Sylvie. Je suis la fille au garde-chasse, près les étangs de Laire-l'Ormée. Vous vous rappelez pas? M'sieu vot' grand-père soignait maman, l'an dernier. Vous lui avez envoyé du vin, des gourmandises, et, pour moi, des belles images dans un livre doré.

LUCIENNE

Ah! oui.

SYLVIE

Depuis ce temps-là, je vous aime bien.

LUCIENNE, *l'embrassant.*

Et c'est pour m'embrasser, que tu as traversé la rivière?

SYLVIE, *naïvement.*

Oh! non!

LUCIENNE

Que désires-tu?

(*Sylvie reste muette.*)

GUILLAUME

Dis-le donc, nigaude.

SYLVIE

J'ose pas.

LUCIENNE

Voyons, Sylvie.

SYLVIE

J'pourrai jamais.

LUCIENNE, *lui caressant les cheveux.*

Courage!

SYLVIE

Eh! bien, voilà. On dit que mademoiselle est si bonne,

que vous savez tant de choses... Alors, si vous vouliez m'apprendre...

LUCIENNE

Quoi?

SYLVIE

C'est tellement beau! Je serais si heureuse de savoir!

LUCIENNE

Quoi?

SYLVIE

Jouer du piano!

GUILLAUME, *à Lucienne.*

Hein? La petite contre-nature!

SYLVIE

Dites oui, mademoiselle, que vous m'apprendrez!

LUCIENNE

Bien sûr, ma jolie.

SYLVIE

On commencera demain?

LUCIENNE

Si tu veux. Mais, en échange, tu m'enseigneras des histoires de la forêt. Tu en connais?

SYLVIE

Oh! oui, des tristes.

LUCIENNE

C'est entendu. Tu seras ma grande élève et mon petit professeur.

GUILLAUME

Et, dans dix ans, tu fréquenteras les petits bars et les grands boulevards.

SYLVIE

Alors, salut et bonne fête, m'sieu, mademoiselle!

LUCIENNE

A demain, petite.

SYLVIE

Et merci tout de même!

(*Elle sort.*)

Scène III

LUCIENNE, GUILLAUME

LUCIENNE, *à Guillaume, lui prenant les mains.*

A nous deux, maintenant. Bonjour, Guillaume.

GUILLAUME

Bonjour, Lucienne.

LUCIENNE

Heureux d'être ici?

GUILLAUME

Je plane.

LUCIENNE

Travaillé, ces temps derniers?

GUILLAUME

Comme le pape.

LUCIENNE

Rencontré la grande amour?

GUILLAUME

Pas encore.

LUCIENNE

Alors, toujours copains?

GUILLAUME

Toujours.

LUCIENNE

Vous pouvez vous asseoir!

(Elle reprend son ouvrage.)

GUILLAUME

Qu'est-ce que tu brodes-là?

LUCIENNE

Rien. Une surprise pour notre vieille Fanchette.

GUILLAUME

Un bonnet? Prends garde : elle va le jeter par-dessus es moulins!

LUCIENNE

Elle est plus jeune que nous.

GUILLAUME

Bois-Charmant la conserve! On est si bien ici!

(Il regarde autour de lui.)

LUCIENNE

Tu n'en profites guère.

GUILLAUME

Cette bonne vieille abbaye! Tu te souviens, quand ous jouions à cache-cache, sous les ogives? Et quand rand-père nous racontait l'histoire du Moine Rouge?

LUCIENNE

De ce temps-là, on causait avec toi.

GUILLAUME

Encore des reproches! A cause de ma promenade? aurais dû t'emmener?... Que veux-tu, c'est plus fort ue moi! Dès que j'arrive de Paris, je n'ai plus qu'un ésir : me retrouver seul, dans nos bois. J'en reviens égourdi, comme la guêpe au printemps. Mais diable! ıe nos pauvres arbres sont mal en point! Grand-père ;t trop bon, c'est absurde. Tous les troupeaux de la ›mmune viennent paître dans nos forêts. Tu as vu le

résultat : les jeunes plants sont détruits, les clairières se multiplient. Autant défricher tout de suite!... Il faudrait faire des semis, établir des dégagements, tout un travail qui n'en finirait plus... Ah! si j'avais le temps! C'est que j'aime les arbres, moi, vois-tu. Je ne sais pas si tu es comme moi, mais je les sens boire dans le sol par toutes leurs racines, respirer dans le ciel par toutes leurs feuilles! C'est si beau, des arbres, pressés l'un contre l'autre! Ils n'hésitent pas, eux. Ils laissent pourrir leurs branches basses, pour bondir plus haut dans la lumière!... Et puis, la mort d'un arbre, est-ce émouvant, dis? Cette tête qui se dessèche, ce cœur qui se décompose, ce sang noirâtre qui coule des blessures... Et tout ça lentement, silencieusement, pendant des années, des années, des années!... Bon Dieu! que j'aime les arbres!

LUCIENNE

Eh! bien, mon vieux, lâche ton Paris. Viens sauver nos forêts.

GUILLAUME

Impossible, tu sais bien.

LUCIENNE

Pourquoi? Tu ferais venir ton préparateur. Tu compléterais le laboratoire installé par grand-père, dans la grosse tour. Tes expériences n'exigent pas l'atmosphère de Paris, je suppose?

GUILLAUME

Non, mais j'ai des raisons...

LUCIENNE

On les connaît, mon ami, tes raisons. Il y en a de toutes les couleurs. L'une est rousse... L'autre, blonde

GUILLAUME

Tu en passes, et des meilleures.

LUCIENNE

Je ne suis pas une prude; mais vraiment, tu abus

non bon Guillaume. Tu n'auras donc jamais d'attache-nent sérieux?

GUILLAUME

Ton amitié me suffit.

LUCIENNE

Pourtant, mon cher, l'amour...

GUILLAUME

Tiens, regarde. (*Tirant de sa poche une pièce de nonnaie.*) Voici une pièce d'un sou, n'est-ce pas? Eh! ien, on a prouvé qu'avec les forces emprisonnées dans e petit cercle de métal, un train de marchandises ferait ingt fois le tour de la terre. Seulement, ces forces, il 'agit de les libérer. Le bonhomme qui y parviendra, ans quelques siècles, peut-être, sera un malin. En ttendant, je lui prépare la besogne, je collabore avec ii. Je n'ai pas le temps d'être amoureux.

LUCIENNE

Oui, il faut choisir.

GUILLAUME

Ai-je si mal arrangé ma vie?

LUCIENNE

Tu es content, c'est l'essentiel.

GUILLAUME

Oh! Oh! La patronne est nerveuse, aujourd'hui.

LUCIENNE

J'attends quelqu'un.

GUILLAUME

Qui?

LUCIENNE

Un candidat.

GUILLAUME

Pauvre diable! Qu'en vas-tu faire? (*Geste de Lu-'enne.*) Alors quoi, comme les autres? Tu as tort, ma

petite! Pourquoi les refuser tous, sans réfléchir? Il y e a eu de très bien, dans le tas... Durieu, par exemple. E Gauthier, qui t'adorait!... Prends garde, ma chérie!... A vingt-quatre ans : tu vas rester garçon!... Alors voyons le nouveau?...

LUCIENNE, *lentement.*

Son sort est dans tes mains.

GUILLAUME

Quoi?

LUCIENNE

Oui, conseille-moi.

GUILLAUME

Soit. Comment l'appelles-tu?

LUCIENNE

Devine.

GUILLAUME

Un de mes amis?

LUCIENNE

Peut-être.

GUILLAUME

Vignot? Chantal?

LUCIENNE

Pierre Marcès.

GUILLAUME, *très surpris.*

Marcès!

LUCIENNE

On me l'a présenté, voici deux mois, chez les Bersa à Hauteborne.

GUILLAUME

Marcès!

LUCIENNE

Depuis, il est venu sept ou huit fois... oh! sans êt invité! Il a conquis, très habilement, les bonnes grâc de mère et de grand-père; on lui a conté les histoir

du pays; on l'a mis au courant de nos petites traditions. Maintenant, il est ici chez lui. Il doit même, un de ces jours, nous présenter Claude Patrice.

GUILLAUME, *très surpris.*

Le peintre?

LUCIENNE

Tu le connais?

GUILLAUME

Non, mais je ne vois guère de rapport entre Pierre Marcès et la peinture de Claude Patrice.

LUCIENNE

Moi non plus.

GUILLAUME

Raconte. Pierre t'a parlé de moi?

LUCIENNE

Oui. Il déplore, en riant, les hasards de la vie qui vous ont séparés. Mais il suit tes travaux et même... tes plaisirs.

GUILLAUME

Il t'a dit que nous sommes brouillés, depuis plus de dix ans?

LUCIENNE

Non, je ne savais pas. Pourquoi êtes-vous brouillés?

GUILLAUME, *un peu sèchement.*

Aucune importance.

LUCIENNE, *après un temps.*

Et tu lui gardes rancune? (*Guillaume a un geste, pour indiquer qu'il l'ignore lui-même.*) Lui tendrais-tu la main, si tu le rencontrais?

(*Même geste.*)

GUILLAUME

J'ai eu beaucoup d'amitié pour lui... autrefois! Mais depuis... Qu'est-il devenu? Comment est-il?

LUCIENNE

Comment était-il, quand tu l'as connu?

GUILLAUME

Oh! malheureux...

LUCIENNE

N'est-ce pas?

GUILLAUME

Orgueilleux... cruel... Une ironie qui séduisait, et qui révoltait...

LUCIENNE, *rêveuse.*

Oui...

GUILLAUME

Et, quand on se fâchait, en une heure de confiance, il se faisait tout pardonner!

LUCIENNE

Oui... je comprends!

GUILLAUME

Je me rappelle certains détails... Au Lycée... Je le revois... J'étais externe, lui interne. Il avait honte de son uniforme... Un jour, j'ai trouvé mon pardessus, un pardessus tout neuf, dont j'étais fier, tailladé du haut en bas, à coups de canif. C'était sa façon de plaisanter! Il m'enviait. Moi, je le plaignais... Il était pauvre... Son père s'était tué... Plus tard, je me souviens, il a fait toutes sortes de besognes, pour gagner son pain. Il a même écrit deux livres assez étonnants... qu'un autre a signés! De ce temps-là, je croyais qu'il allait devenir un grand poète, un artiste de génie!... J'avais le cœur naïf : je m'en suis aperçu, et nous nous sommes séparés... Mais je me demande encore s'il était méchant, ou seulement malheureux.

LUCIENNE, *songeuse.*

Oui... C'est un homme étrange... (*Se ressaisissant.*) Mais fort désagréable! (*De nouveau songeuse, comme malgré elle.*) Et pourtant... (*Se reprenant de nouveau.*

Il affecte, avec moi, un ton de persiflage!... Pour me conquérir sans doute...

GUILLAUME, *avec précaution.*

Et toi? Comment réponds-tu?

LUCIENNE, *ironique, nerveuse.*

J'use du même style. Parfois même, j'en use trop. Oui, le mépris suffirait. Mais... c'est plus fort que moi : ses façons me... m'exaspèrent!

GUILLAUME

Voyons... L'aimes-tu?

LUCIENNE, *lentement.*

Si je l'aimais, me conseillerais-tu de l'épouser?

GUILLAUME

C'est selon.

LUCIENNE

Selon quoi?

GUILLAUME

Selon ce que la vie a fait de lui.

LUCIENNE, *tristement.*

Oh! Guillaume, est-ce là ton amitié? si peu clairvoyante, quand il s'agit de mon bonheur? J'aurais repoussé tous ceux qui m'ont demandée, pour finir par Pierre Marcès! Non! Non! Je ne me marierai que si je rencontre...

GUILLAUME

Quoi? Un héros?

LUCIENNE, *tout en cousant, sans lever les yeux, très émue, tendrement.*

Une sorte de héros... Un homme très ardent et très doux... Un compagnon robuste et fraternel. Notre vie se déroulerait dans le calme, tout près de la terre... Il méditerait quelque œuvre d'imagination... ou de science,

en surveillant, pour se délasser, nos fermes et nos bois. Je voudrais l'avoir connu depuis longtemps, depuis l'enfance. Je suivrais ses travaux, je partagerais sa pensée. Il serait tout à moi.

GUILLAUME, *gêné.*

Petite romanesque! (*Lucienne se lève brusquement*) Où vas-tu? (*La poursuivant.*) Lucienne!

LUCIENNE, *grimpant sur le cèdre, pour lui échappe*

Moi aussi, j'aime les arbres!

GUILLAUME

Quelle agilité!

LUCIENNE, *sur une branche.*

Mon ouvrage!... Donne! Donne! (*Il lui passe l'ouvrage*) Tiens, le voilà, ton ami, ton Pierre Marcès. Embrasse-l puisque tu l'adores!

(*Elle disparaît dans les feuilles.*)

Scène IV

PIERRE, GUILLAUME

PIERRE, *entre, voit Guillaume, reste un instant embarrassé, et, sans tendre la main.*

Bonjour, Guillaume.

GUILLAUME, *après une hésitation, froidement.*

Bonjour.

(*Il sort.*)

Scène V

LUCIENNE, PIERRE

LUCIENNE, *du haut de l'arbre, encore cachée dans le feuillage.*

Il n'est pas chaud, chaud, votre ami!

PIERRE

Tiens, où êtes-vous donc?

(*Il regarde de tous côtés.*)

LUCIENNE

Il est brouillé avec vous? Vous ne vous en vantiez as!

PIERRE

Ah! là-haut? On ne vous voit pas! Et que faites-vous, ır cet arbre perchée?

LUCIENNE

Je tiens en mes mains un ouvrage.

PIERRE

Encore! Si l'élégance permettait que je me hisse aux ·bres, j'y continuerais la douceur d'un repos mal gagné. ous, mademoiselle, vous y transportez vos petites ıdustries. L'admiration des hommes ne vous suffit plus, ous allez quêter celle des moineaux. Votre zèle est donc ıns vergogne?

LUCIENNE

Tout comme votre paresse.

PIERRE, *s'asseyant, le dos tourné à l'arbre.*

A chacun sa vocation. Mais, je vous prie, où est le érite des gens laborieux? Ils ne savent pas comment ıer le temps, alors ils travaillent. Simple manque d'imanation. Voyez Dieu : il s'est très peu fatigué pendant x jours, et, depuis, il se repose. Je suis un monsieur ans le genre de Dieu.

LUCIENNE

Prenez garde, sa réputation baisse.

PIERRE

Nous ne cherchons à plaire ni l'un ni l'autre.

LUCIENNE

Etonner vous suffit?

PIERRE

Comme vous nous connaissez!... Et peut-on demande[r] quelle besogne profane en ce moment vos mains déli-cates?

LUCIENNE

Un indiscret peut tout demander.

PIERRE

Tricotez-vous des bas pour les pauvres du village! Préparez-vous des baumes aux malades de votre grand-père?

LUCIENNE

Pour un confrère de Dieu, vous êtes mal renseigné

PIERRE

Soit. Je jette ma langue aux chats.

LUCIENNE

Souhaitons qu'ils la gardent.

PIERRE

Ils seraient bien coupables. Ils vous priveraient d[e] deux nouvelles excellentes... Vous ne demandez pa[s] lesquelles?

LUCIENNE

Je ne suis pas curieuse.

PIERRE

Soyez récompensée. Voici la première : Claude Patric[e] prend un croquis, du haut de la colline. Je vous le pré-senterai dans un instant.

LUCIENNE

Vous le connaissez donc?

PIERRE

Je pensais vous l'avoir dit.

LUCIENNE

Je n'en croyais rien.

PIERRE

Et pourquoi?

LUCIENNE

Nous avons deux toiles de lui, au salon. Elles ont tant d'âme! Si l'homme ressemble à son œuvre, vous ne lui ressemblez guère.

PIERRE

Ma seconde nouvelle est meilleure encore.

LUCIENNE

Vous vous êtes acheté une éducation?

PIERRE

Non! Mieux!

LUCIENNE

Vous partez pour l'autre monde?

PIERRE

Tout juste : je m'enterre ici.

LUCIENNE

Comment?

PIERRE

Nous sommes voisins depuis hier. J'ai loué la ferme aux Delombre, et je l'illumine de ma présence.

LUCIENNE

Vous trouvez le pays trop sain?

PIERRE

J'en aime la grâce et la mélancolie. On est tout près de Paris; pourtant, c'est très Vieille-France. Quand je me promène dans vos forêts, sur le pavé du Roi, il me semble être un personnage de chasse, dans la verdure d'une ancienne tapisserie. Puis, ce paysage si particulier a vu naître et grandir un sentiment curieux, qui m'est cher entre tous : l'affection brûlante, mais toute spirituelle, qui fait, de Guillaume et de vous, deux... cerveaux sous un même bonnet.

LUCIENNE

Voulez-vous un conseil, monsieur Marcès? Laissez mon cousin en repos. Vous allez un peu loin.

PIERRE

Oui, Guillaume est votre cousin, nous le savons. Et un cousin, c'est chose si vague. Plus qu'un étranger, mais moins... Moins qu'un frère, mais plus. Le cousinage est un royaume aux frontières flottantes.

LUCIENNE

Prenez garde, vous vous surmenez.

PIERRE

Mais où se cache-t-il, ce bel ami? Gageons qu'il est près de ses fourneaux, dans son laboratoire, penché sur ses cornues. Il transpire pour la postérité.

LUCIENNE

Non, il a voulu vous ignorer, tout simplement. Mais vous reviendrez : vous avez tous les courages.

PIERRE

Que je salue au moins madame votre mère et monsieur votre grand-père. Entre voisins, c'est la coutume.

LUCIENNE

Ils sont au village. Vous n'aurez pas la patience d'attendre.

PIERRE

J'ai toutes les patiences.

LUCIENNE

Par bonheur, votre estomac est plus pressé. Et je vous préviens : nous avons dîné.

PIERRE

A sept heures? Je n'en crois rien; et je vous aime trop pour décliner cette gracieuse invitation.

LUCIENNE

Que de regrets! La table est desservie, la cuisinière

va danser à la fête. Je la suppléerais volontiers; mais je n'ai pas de poison sous la main.

PIERRE

En vérité, ma chère enfant, qu'espérez-vous de vos railleries? De là-haut, vous croyez dominer la situation; descendez donc de votre arbre : vous y laisserez votre malice.

LUCIENNE

Pour vous trouver en bas? Je perdrais au change.

PIERRE

Vous descendrez pourtant, si je vous prie bien.

LUCIENNE

Je serais fort curieuse de vous voir en prière.

PIERRE

Appelons d'abord la nature à notre aide. Je vois du soleil filtré par le feuillage. Je tire de ma poche ce miroir complaisant, et je vous envoie dans l'œil un rayon du ciel bleu.

LUCIENNE

Mazette, vos messagers sont plus brillants que vous!

PIERRE

Le voici, paré de sa livrée d'argent. Il est prêt, il se hâte, bondit dans les branches...

LUCIENNE

Puis s'éteint en route, pareil à votre esprit.

PIERRE

Je vais donc m'engager dans un chemin plus sûr. Ce sont vos appartements qui donnent sur la terrasse? (*Se dirigeant vers l'escalier.*) Ils doivent être imprégnés de votre parfum...

LUCIENNE

Je vous défends d'entrer dans ma chambre.

PIERRE, *gravit les premières marches.*

... Ressembler à votre âme précieuse et confortable...

LUCIENNE

Je vous défends!

PIERRE, *montant toujours.*

C'est la retraite qui sied à mes chastes rêveries.

LUCIENNE

Je vous défends! Je vous défends!

(*On entend bruire le feuillage. Il comprend qu'elle descend.*)

PIERRE

Oh! Oh! mes prières sont des ordres pour vous!

(*Il revient sur ses pas, traverse furtivement la scène, la guette au pied de l'arbre, et s'apprête à la recevoir dans ses bras.*)

LUCIENNE, *sautant à terre, et l'écartant du geste, avant qu'il ait pu la toucher.*

Laissez-moi!

PIERRE

L'atmosphère est donc bien orageuse là-haut?

LUCIENNE

Assez maintenant! Vos gouailleries sont intolérables. Vous ne connaissez aucune mesure. Dès qu'on vous passe un mot, vous prenez toutes les licences. Vous ne démêlerez jamais l'ironie de la brutalité.

PIERRE

Soyez juste, chère amie. Mes ressources furent toujours limitées, et se fabriquer une belle âme est un plaisir coûteux. Comment me le serais-je payé? Mon père avait l'imagination trop riche : elle a vidé ses coffres-forts; et, certain soir, il trouva bon de me quitter pour un monde... où le crédit est illimité. Quant à ma sainte

nère, elle ne m'a jamais offert que des principes : c'est naigre. Oui, avant que le plus spirituel des oncles m'eût égué sa modeste fortune, j'avais pu voir l'humanité avec es yeux du pauvre, connaître les rebuffades des gens bien nourris et la compassion des amis charitables, laiser un peu de mon orgueil à tous les carrefours de la nisère, accepter, pour manger à ma faim, les basses besognes du journalisme, et vendre à un imbécile mon ime, avec mes livres, qu'il signait de son nom! Et je levrais être l'arbitre de toutes les bienveillances?

LUCIENNE, *douloureusement.*

Nul ne vous demande l'impossible. Mais votre aigreur liabolique n'a pas d'excuse. On serait tenté de vous plaindre, on ne le pourrait pas. Vous avez le talent de paralyser la pitié! Vous vous rendez méchant jusque lans vos tristesses. Votre mauvais génie bafoue la mort anglante d'un père... Vrai, c'est à se demander quel lémon vous habite. Dès que vous paraissez, tout se létrit, tout s'attriste : on se sent découragé, désenhanté... étreint d'une angoisse que l'on cherche à maulire... et l'on voudrait...

PIERRE

Voyez pourtant combien les femmes sont étranges. Malgré tous mes travers, l'une d'elles me chérit.

LUCIENNE

Ah! Si je connaissais...

PIERRE

Rien de plus facile : son image ne me quitte pas. Mais soyez discrète! (*Il prend le miroir de poche qu'il avait posé sur la balustrade, et le lui met sous les yeux. D'un geste brusque, elle le jette à terre. Pierre, le ramasant.*) Pauvre miroir! Ce n'est guère sa faute pourtant... ni la mienne!

Scène VI

LES MÊMES, plus CLAUDE

(*Entre Claude.*)

PIERRE, *l'apercevant.*

Ah! Patrice!... (*A Lucienne.*) Mademoiselle, voici c grand artiste, dont l'amitié pour moi vous surpren

LUCIENNE, *saluant.*

Monsieur... (*Très nerveuse.*) Je vais prévenir ma mère (*Elle sort.*)

Scène VII

PIERRE, CLAUDE

CLAUDE, *regardant sortir Lucienne.*

Admirable!... Dans cette lumière dorée! Une visio du Titien!

PIERRE

N'est-ce pas?

CLAUDE

Mais avec je ne sais quoi de plus frissonnant... de plus farouche... Au reste, sa façon de m'accueillir!... Diable! Elle n'aime pas la peinture!

PIERRE

N'en croyez rien, mon cher. Mais l'enfant est un peu fébrile : je viens de lui avouer qu'elle m'aimerait toute la vie. (*Claude regarde autour de lui.*) Eh! bien, comment trouvez-vous?

CLAUDE

Très amusant : une tour à mâchicoulis par derrière

du Louis XIII par devant, du Louis XVI par ici... Où ont-ils chipé ça?

PIERRE

Leurs aïeux n'étaient que fermiers, mais il faut un commencement à tout : l'un d'eux s'est annexé le domaine, sous la Terreur.

CLAUDE

Il avait du goût, l'aïeul de la jeune personne.

PIERRE

De plus, nous avons une mère qui cultive les fleurs et la dévotion, un grand-père entomologiste et médecin de campagne, qui tue les insectes par curiosité et les malades par philanthropie. On nous adore dans tout le pays. Nous ne sommes pas fiers. Aujourd'hui, fête nationale, nos vassaux viennent danser chez nous. Vous allez voir : fanfare des sapeurs-pompiers, retraite aux flambeaux, feux d'artifice...

CLAUDE

Vous ne vous refusez rien.

PIERRE

N'est-ce pas? Et comprenez-vous ma mère, qui s'oppose à ce mariage?

CLAUDE

Comment! Vous dénichez la Belle au Bois-Charmant et madame votre mère n'est pas satisfaite? Que lui faut-il?

PIERRE

Oh! ce n'est pas mon choix qu'elle critique, au contraire.

CLAUDE

Alors quoi?

PIERRE

Elle me trouve indigne de l'état conjugal.

CLAUDE

Vous?

PIERRE

Oui. Il paraît que les mauvais fils font les mauvai maris.

CLAUDE

Depuis quand?

PIERRE

Ne plaisantez pas. Elle m'a joué, le mois dernier, un scène fort pathétique. Nous nous sommes séparés, u peu... brusquement. Et, depuis, je ne l'ai pas revue.

CLAUDE

Que craignez-vous d'elle?

PIERRE

Mon cher, ma mère est, dans son genre, un *cas*, comme moi : son vice, à elle, c'est la conscience! Elle veut que je travaille, que je fasse des livres, pour employer mes talents. Comme si une existence pleine de sensations rares et d'aventures singulières, n'était pas le plus beau des poèmes!

CLAUDE

Si j'étais de vous, je surveillerais plutôt la jeune Lucienne, qui semble peu disposée...

PIERRE

Vous plaiderez ma cause.

CLAUDE

Moi? N'y comptez pas.

PIERRE

Vous trouvez la mariée trop belle?

CLAUDE

Précisément. J'ai à peine entrevu un profil vénitien, des mains courroucées... Et déjà je me sens une pointe de jalousie. Pourquoi, diable, m'avoir amené?

PIERRE

Pour vous consulter.

CLAUDE, *très sincère.*

La précaution était de mise, quand nous choisissions

ıos maîtresses : nous nous les empruntions avec tant le bonne grâce! Il fallait bien qu'elles nous plaisent 'galement... Mais, vous vous mariez, c'est pour vous eul. Je ne suis plus de la fête.

PIERRE, *plein de réticences.*

Evidemment!

CLAUDE, *avec une légèreté affectée.*

Ah! Marcès! Marcès! Je me sens l'âme pleine de ıélancolie. Vous vous rangez! Vous nous quittez! Quel ommage! Nous faisions une si belle paire d'amis. Nous ıettions tout en commun : nos porte-monnaies et nos mours. Comment vous remplacerai-je? Avec vous, la ie était un art, une philosophie.

PIERRE

Oui, vous avez eu de la chance. Sans moi, vous pataugiez pour toujours dans les marécages du sentiment. 'ous preniez l'univers au sérieux : à force de peindre es vierges, vous alliez croire qu'il en existe! Heureuement, vous m'avez connu. Je vous ai montré à prenre la vie pour ce qu'elle vaut, et les femmes, pour ce u'elles donnent... Et nous leur faisions donner tant de hoses!

CLAUDE, *avec dégoût et mélancolie.*

Oui, l'une apportait son cynisme, l'autre, ses scruules!...

PIERRE

Et toutes, la brune et la blonde, la grande dame et ı cocotte, passaient de vos bras dans les miens et des ıiens dans les vôtres...

CLAUDE, *douloureusement.*

Avec une égale désinvolture!

PIERRE

Quelle collection de jolis souvenirs!... Claudine... ladeleine... Gaby!... Denise, toute blanche sous ses voiles leus! Et la prude Arlette, qui croyait nous tromper! 't la chaste Suzanne, qui faillit nous tuer!

CLAUDE, *songeur.*

N'est-ce pas étrange? A peine ébauchiez-vous un roman, que vous me suggériez le désir de le continuer.

PIERRE

Et, pour moi, tout l'intérêt de l'histoire était dans cette péripétie.

CLAUDE, *avec amertume.*

Quel goût bizarre! Et vous n'êtes pas encore las de vos expériences! Il vous faut le mariage, maintenant?

PIERRE

Oui, je veux tout connaître!

CLAUDE, *essayant de plaisanter.*

Vous me laissez seul, avec nos petites amies? Que vais-je leur dire?

PIERRE

Qu'un homme bien fait n'est jamais perdu.

CLAUDE

Mais moi, mon cher?

PIERRE, *avec un sourire.*

Vous? Il faudra bien changer nos petites conventions. Les sacrements vous épouvanteraient, j'imagine!

CLAUDE

Quoi?... Vous...

PIERRE

Ah! Ah! ce doux Claude! Et ma sainte mère qui vous tient pour un monstre! La pauvre femme! Elle croit que c'est vous qui me corrompez!

CLAUDE

Hélas! Encore une réputation surfaite!

(*Entre Mme Esselin, portant son arrosoir vide et quelques fleurs. Le docteur la suit.*)

Scène VIII

ES MÊMES, plus MADAME ESSELIN, LE DOCTEUR

MADAME ESSELIN

Excusez-moi, messieurs; vous avez dû atendre.

PIERRE

C'est nous qui nous excusons, chère madame. Vous isiez à vos dahlias leur toilette du soir?

MADAME ESSELIN

Oh! je ne les quitte que pour un instant : mon père ous tiendra compagnie.

PIERRE, *présentant.*

Claude Patrice. Madame Esselin. Monsieur le docteur ussière.

MADAME ESSELIN

Soyez le bienvenu, cher maître. Votre visite nous tait promise depuis longtemps. Est-il vrai? Vous allez nmortaliser Bois-Charmant?

CLAUDE

Je ferai de mon mieux.

LE DOCTEUR

Le sujet vous inspire-t-il?

CLAUDE

Oui, vous avez là des lignes onduleuses, de minces iorizons... Puis je trouve, dans ce paysage, ce qui me éduit par-dessus tout : la chasteté.

IERRE, *désignant les fleurs que Mme Esselin tient dans sa main.*

Pour moi, ces fleurs?

MADAME ESSELIN

Oui, avant que je vous laisse, voyons vos progrès.

(*A Claude.*) Il apprend les noms des dahlias : c'est sa façon de courtiser une vieille femme.

(*Elle présente un dahlia à Pierre.*)

PIERRE, *le regardant.*

La *Perle de Lyon.*

MADAME ESSELIN

Et celui-ci?

(*Même jeu.*)

PIERRE

Corolle légère, longs pédoncules : c'est la *Simple conquête.*

MADAME ESSELIN

Et ce troisième?

PIERRE

Cœur violet, pointes dorées : c'est votre nouveau-né le *Prince de Bois-Charmant.*

MADAME ESSELIN

A merveille.

PIERRE

Et maintenant, je demande une récompense. Offrez-nous à dîner, nous mourons de faim.

MADAME ESSELIN

Je suis navrée. Vous savez qu'aujourd'hui...

PIERRE

Oui, mademoiselle votre fille, qui est le scrupule même, n'osait pas nous retenir.

MADAME ESSELIN

Mon père vous conduira jusqu'à la salle à manger. Vous trouverez un peu de viande froide, du lait, quelques fruits...

CLAUDE

Le repas du sage.

PIERRE

C'est ce qui nous convient.

LE DOCTEUR

Par ici, messieurs, je vous prie. (*A Pierre.*) Ensuite, j'examinerai mes feux de Bengale, et vous ferez à votre ami les honneurs du parc.

PIERRE, *sortant, à Mme Esselin.*

Mes respects à vos dahlias, chère madame.

MADAME ESSELIN

Mes excuses à votre appétit, cher monsieur.

(*Pierre, Claude et le docteur entrent dans la maison.*)

Scène IX

MADAME ESSELIN, MADAME MARCÈS
UN DOMESTIQUE

(*Mme Esselin a repris l'arrosoir qu'elle avait posé sous la fontaine. On la voit arroser quelques plantes de son jardin. Paraît un domestique, qui introduit Mme Marcès : cheveux gris, robe sombre, attitude grave et très émue.*)

LE DOMESTIQUE, *à Mme Marcès, lui désignant une des portes de la maison.*

Madame veut-elle entrer?

MADAME MARCÈS

Non, je préfère attendre ici.

LE DOMESTIQUE

Qui dois-je annoncer?

MADAME MARCÈS

Dites à madame Esselin que... qu'une dame désire lui parler.

(*Le domestique avance un siège. Mme Marcès reste debout. Le domestique se dirige vers le jardin, et dit quelques mots à Mme Esselin. Mme Marcès, de plus en plus émue, semble hésiter, être sur le point de repartir. Mme Esselin arrive. Mme Marcès a d'abord comme un mouvement de recul, puis se ressaisit.*)

MADAME ESSELIN, *la saluant.*

Madame... (*Mme Marcès s'incline légèrement.*) Vous avez demandé à me parler?

MADAME MARCÈS

Oui, madame, excusez-moi... Ma démarche va vous surprendre. Mais il faut que je vous parle, à vous seule, un instant.

MADAME ESSELIN

Entrons.

MADAME MARCÈS, *avec un tremblement.*

Non... restons ici, je vous prie.

MADAME ESSELIN

Qu'y a-t-il? Qui êtes-vous? Pourquoi tremblez-vous de la sorte? Asseyez-vous.

MADAME MARCÈS

Inutile...

MADAME ESSELIN, *après un instant de surprise.*

J'écoute. (*Un temps.*) Je ne vous fais pas peur, j'espère? Dites? En quoi puis-je vous obliger?

MADAME MARCÈS

Vous êtes trop bonne, madame. J'ai souvent eu besoin des autres... Aujourd'hui, c'est moi qui viens rendre service...

MADAME ESSELIN

A qui?

MADAME MARCÈS

A vous, à ceux que vous aimez... à votre fille.

MADAME ESSELIN

Quoi?

MADAME MARCÈS

Vous ne soupçonnez pas combien il m'en coûte... Voici des heures que j'erre autour de cette maison. Je vous ai suivie d'ici au village, du village ici... Je redoutais d'entrer.

MADAME ESSELIN

Parlez.

MADAME MARCÈS

Il y a chez vous... en ce moment, un homme qu'il faut aindre. Il a fait beaucoup de mal. Il en veut faire .core plus.

MADAME ESSELIN

Je ne comprends pas.

MADAME MARCÈS

Je vous dis : prenez garde; veillez sur votre enfant.

MADAME ESSELIN

Comment! Et d'abord, qui êtes-vous?

MADAME MARCÈS

Cela non! Je ne me nommerai pas!

MADAME ESSELIN

Alors, pourquoi vous écouterais-je?

MADAME MARCÈS

Soit! Je sais que votre fille est un être séduisant et :néreux. Elle passe pour la Providence de ce petit pays. : voulais la sauver. Mais son bonheur ne m'est pas .us cher qu'à vous.

(*Elle veut partir.*)

MADAME ESSELIN, *la retenant.*

Qui donc la menace? Qui devons-nous craindre? C'est ısensé. Voyons, précisez. Dites un nom.

MADAME MARCÈS

Je ne peux pas.

MADAME ESSELIN

Est-ce monsieur Marcès que vous accusez?

MADAME MARCÈS

Non! non! Pas lui!

MADAME ESSELIN

Alors, c'est Claude Patrice. Mais je ne vois pas en uoi M. Patrice, que je connais depuis un quart d'heure peine...

MADAME MARCÈS

Vous êtes prévenue. J'ai fait mon devoir. Je vo quitte.

MADAME ESSELIN

Non, madame, vous ne partirez pas ainsi. Il me fa une explication. J'exige...

MADAME MARCÈS

Ah! si vous saviez qui je suis, quel courage c'était venir moi-même... vous n'auriez pas le cœur d'insist Toute une semaine, j'ai balancé. Je voulais écrire... sa signer... Mais qui prend souci d'une lettre anonym Pourtant... je *devais!...* Aujourd'hui, je me suis décidé Trop tard peut-être! Oui, je le sens, il est trop tard.

MADAME ESSELIN

Maintenant, madame, je vous en supplie, si vos parol ont un sens, si vous en comprenez la portée, ne cach plus rien. D'où vous suis-je connue? Qui vous a par de ma fille? A quelle arrière-pensée...?

MADAME MARCÈS, *douloureusement.*

Ah! je vous jure...

MADAME ESSELIN

Comment vous croirais-je? Vous entrez ici par su prise. Vous lancez de vagues accusations. Et vous n'os même pas vous nommer! Au moins, soyez claire. Si c'e M. Marcès que je dois redouter, dites pourquoi, pro vez-le.

MADAME MARCÈS

Non, non! Le seul coupable, c'est son ami Claude. I l'entoure de joueurs, de libertins. Il a le goût de tout les dépravations. Je sais comment il parle de votre fill ce qu'il attend de ce mariage...

MADAME ESSELIN

Quoi? Que voulez-vous dire?

MADAME MARCÈS

Eh! bien, j'aurais tout laissé faire, mais pas cela!

Qu'un être aussi pur devienne le jouet d'un Claude 'atrice...

MADAME ESSELIN

Le jouet?

MADAME MARCÈS

Oui. Il se promet... je ne sais quelle chose abominable. C'est pourquoi je suis accourue. Il faut, il faut que votre nfant échappe à ces deux hommes!

MADAME ESSELIN

Comment?... Monsieur Marcès?... Je ne comprends pas. Expliquez-vous... Un intérêt vous pousse? Vous ervez une vengeance? Vous le haïssez? Il est votre nnemi?

MADAME MARCÈS, *dans la douleur.*

Je suis sa mère!

MADAME ESSELIN, *tremblante d'émotion.*

Vous êtes?...

MADAME MARCÈS, *défaillante.*

Vous me croyez, maintenant... (*Elle pleure. Mme Esselin, très troublée, l'aide à s'asseoir.*) Il fallait!... J'aime trop mon fils! Je ne peux pas permettre qu'on l'entraîne jusque-là!... Oui, il vous fascine, comme tous ceux qui l'approchent, comme moi-même, quand je le vois!... Tenez, je voulais le dissuader de ce projet. Nous avons eu ensemble une discussion douloureuse... Eh! bien, en venant ici l'accuser presque, je me demande si je n'obéissais pas à un obscur désir de le rencontrer, de l'entendre, de l'embrasser, peut-être!... Je sais qu'il changera. Je l'arracherai à cette influence détestable... Ce mariage sera possible... Il faut attendre seulement...

Scène X

LES MÊMES, plus PIERRE et CLAUDE
(*Pierre s'avance et reconnaît sa mère.*)

PIERRE, *à Mme Marcès, très durement.*
Vous ici? Pourquoi?
(*Mme Esselin le regarde, stupéfaite de cette dureté. Il se ravise. Mais s'adressant à lui, très froide et très hautaine.*)

MADAME ESSELIN
Je crois que Mme Marcès vient vous chercher, messieurs. Je vous laisse. Et, après ce que je viens d'entendre, je ne compte pas vous retrouver ici.

MADAME MARCÈS
Ah! Madame... j'espérais moins d'empressement!

MADAME ESSELIN, *à Mme Marcès.*
Oh! pardon!... Mais nous nous reverrons, madame.
(*Elle lui serre les mains et sort.*)

Scène XI

PIERRE, CLAUDE, MADAME MARCÈS
(*Un silence.*)

PIERRE, *à Mme Marcès.*
Donc, vous vous placerez toujours au travers de ma vie. Je ne cherche pas à savoir comment vous êtes ici. Mais je vous préviens : quoi que vous ayez pu dire ou faire, rien n'empêchera ce que j'ai résolu. J'épouserai cette jeune fille. Vous devriez me connaître : je ne me tiens jamais pour battu.
(*Mme Marcès hésite; elle s'approche de son fils et chancelant, s'arrête devant lui et d'une voix suppliante.*)

MADAME MARCÈS

Pierre!

(*Pierre détourne la tête.*)

PIERRE

Claude, reconduisez ma mère! (*Mme Marcès sort lentement.*) Et, puisqu'on me provoque ici!...

CLAUDE

Pierre, réfléchissez!

PIERRE

Laissez-moi faire. Allez!

(*Claude suit Mme Marcès.*)

Scène XII

PIERRE, seul, puis LUCIENNE, SYLVIE
et MADAME ESSELIN

(*Un temps très long. Rumeurs et fanfares très lointaines. Pierre se promène, songeur, et semble prendre une résolution.*)

PIERRE, *seul.*

Oui!... Oui! (*A Lucienne, qui vient du jardin.*) Mademoiselle...

LUCIENNE

Comment, monsieur Marcès, vous n'êtes pas dans le cortège? Je croyais...

PIERRE

Lucienne, écoutez-moi! Il vient de se passer une chose... Il faut que je vous explique. On cherche à me nuire dans votre esprit.

LUCIENNE

Mais monsieur...

PIERRE

Ecoutez-moi, je vous en supplie. Et d'abord, je vous

demande pardon de toutes mes railleries. Je ne me suis pas montré à vous tel que je suis.

VOIX DE MADAME ESSELIN, *à gauche.*

Lucienne!

LUCIENNE

Laissez-moi. On m'appelle.

PIERRE

Alors, tout à l'heure, dans le parc. Il faut que je vous voie seule.

LUCIENNE

Vous êtes fou!

PIERRE

Pendant le bal.

LUCIENNE

Je n'irai pas!

PIERRE, *tout près d'elle.*

Si. Si. Vous viendrez, Lucienne. Il y va de mon bonheur et du vôtre!

VOIX DE MADAME ESSELIN

Lucienne!

LUCIENNE, *troublée.*

Laissez-moi!

(*Entre Mme Esselin, Pierre disparaît dans les ruines.*)

SYLVIE, *traversant la scène.*

Madame! Mademoiselle! Les voilà! Vous ne venez pas? Le feu d'artifice! la fanfare!

(*Elle sort en courant.*)

Scène XIII

LUCIENNE, MADAME ESSELIN

MADAME ESSELIN

Viens donc, Lucienne.

LUCIENNE, *très nerveuse.*
Non, je rentre chez moi.

MADAME ESSELIN
Tu vas leur faire de la peine! Tous les ans, tu dan-s avec eux.

LUCIENNE
Je préfère rentrer.

MADAME ESSELIN
Pourquoi? Qu'as-tu? Tu es étrange, ce soir.

LUCIENNE
La nuit est si chaude, je me sens oppressée.

MADAME ESSELIN, *avec précaution.*
Il ne t'est rien arrivé de... particulier, aujourd'hui? ı as l'air préoccupé.

LUCIENNE
Mais non!

MADAME ESSELIN
C'est peut-être monsieur Marcès... qui te... fatigue, ec ses plaisanteries?

LUCIENNE, *de plus en plus nerveuse.*
Monsieur Marcès m'est très indifférent.

MADAME ESSELIN
Que me caches-tu? Regarde-moi. A quoi bon dissi-uler, Lucienne : j'ai deviné. Ah! je ne me suis pas nduite en mère vigilante. Mon cœur est aussi jeune ıe le tien. Durant ces derniers jours, j'ai partagé ta vre. J'ai été séduite, comme toi. Tu vois, ce n'est pas ı sermon que je fais...

LUCIENNE
Je ne vous comprends pas.

MADAME ESSELIN
Je vais donc parler plus clairement, ma chérie. Quand ous avons rencontré M. Marcès, il y a deux mois...

LUCIENNE, *très fiévreuse.*
Arrêtez, mère; vous faites fausse route.

MADAME ESSELIN

Je ne t'accuse pas, Lucienne. M. Marcès me plaisa Il nous plaisait à tous. J'étais loin de soupçonner c qu'il est réellement. Je me réjouissais de ton choi Mais...

LUCIENNE

Vrai, j'admire votre clairvoyance! J'aime M. Marcè Je ne pense qu'à M. Marcès! Ce sont mes coquetteri qui ont attiré M. Marcès!...

MADAME ESSELIN

Hélas! ma chérie, chacune de tes paroles me don raison. Et, quand même tu ne dirais rien! Il suffit d'avo vu ton agitation quand cet homme doit paraître, t trouble devant lui, ta mélancolie quand il vient partir...

LUCIENNE

Assez, mère, je vous en conjure.

MADAME ESSELIN

Je ne te demande pas un aveu. Mais j'ai appris, to à l'heure, des choses... très laides. Sache qu'un maria est impossible, entre toi et M. Marcès.

LUCIENNE

Alors, vous ne voyez rien, mère? J'ai si bien cac mon secret? Si loin que je remonte dans mes souveni je n'ai jamais eu qu'une pensée, et vous n'en avez ri su? Que de fois, ces dernières années, je me suis reten de parler. Mais aujourd'hui, je n'en puis plus! J'étouf Il faut que je le dise : j'aime Guillaume.

MADAME ESSELIN

Comment? Depuis quand? Pourquoi me l'as-tu cach

LUCIENNE

Parce qu'il ne m'aime pas. J'ai si bien compris. to à l'heure. Il m'a connue trop enfant. Je ne suis pour l qu'une camarade. Il ne m'aimera jamais!... Notre v eût été si belle, ici, dans la joie, dans le travail, a milieu des paysans. C'était *notre* vie!

MADAME ESSELIN

Ma chérie! Pourquoi ne m'as-tu pas confié plus tôt?...

LUCIENNE

Il ne veut pas de moi. Il ne m'aime pas. Je lui ai it comprendre que je l'aime. Il m'a refusée!

MADAME ESSELIN

Ma pauvre enfant!... (*Un temps, puis, avec une sorte défiance.*) Et moi qui t'accusais d'aimer... un Pierre ırcès, un homme... que je viens de chasser!

LUCIENNE, *avec un revirement subit.*

Vous l'avez chassé?

MADAME ESSELIN, *avec un regard inquisiteur.*

Oui, tu ne le verras plus... Sa mère est venue... Je te conterai... Lucienne, qu'as-tu? Réponds!

LUCIENNE, *frémissante.*

Je ne sais pas... Il me semble... A l'idée que je ne le rrai plus, j'éprouve... C'est comme si... Oui, je comends maintenant. La présence de cet homme me trouiit... m'épouvantait... Je suis heureuse, heureuse que us l'ayez chassé!

MADAME ESSELIN

Comme tu trembles! Tu as la fièvre.

LUCIENNE

Laissez-moi, mère, voulez-vous?

MADAME ESSELIN

Mon enfant, je...

LUCIENNE

J'ai besoin d'être seule.

MADAME ESSELIN

Mon enfant!

(*Elle l'embrasse longuement, hésite, puis sort à gauche.*)

Scène XIV

LUCIENNE, puis PIERRE

(La nuit est livide. Un vent précurseur de l'orag agite les feuilles. Roulements de tonnerre très lointain Pendant les dernières répliques, Pierre est sorti de ruines de l'abbaye; il s'approche furtivement d Lucienne.)

PIERRE

Lucienne! *(Elle se retourne stupéfaite, terrifiée, étouff un cri.)* Il faut que je vous parle.

LUCIENNE, *gravissant l'escalier.*

Laissez-moi.

PIERRE

Vous m'écouterez.

LUCIENNE

Laissez-moi, ou j'appelle!

(Il la prend dans ses bras.)

LUCIENNE, *appelant.*

Guillaume! Guillaume!

PIERRE, *voluptueusement.*

Tais-toi!... Je t'aime!...

(Il l'enlace; elle se débat. Il lui baise les lèvres. El lutte encore, puis s'abandonne.)

RIDEAU

ACTE II

Deux salons qui communiquent par une baie. La porère qui peut les séparer est aux trois-quarts ouverte. orte à gauche.

Scène première

LUCIENNE, GUILLAUME

(Ils se trouvent dans le premier salon; on voit des ıvités causer par groupes dans le deuxième salon, d'où ›rtent des voix et des éclats de rire.)

GUILLAUME

Non, je préfère m'en aller.

LUCIENNE

Pourquoi?

GUILLAUME

Je reviendrai dans une heure.

LUCIENNE, *très nerveuse.*

Tu as tort, mon ami. Ils sont très amusants. Ecoutes rire.

GUILLAUME

Je reviendrai, quand tu seras seule.

LUCIENNE

Tu ne gênes pas, je t'assure.

GUILLAUME

Je veux te parler tranquillement.

LUCIENNE

Assieds-toi. J'écoute.

GUILLAUME

Mais on te trouve toujours en si joyeuse compagni

LUCIENNE

Les amis de mon mari sont mes amis.

GUILLAUME

C'est ce que je déplore.

LUCIENNE

De quoi te plains-tu? J'ai un salon très parisien.

GUILLAUME

Trop.

LUCIENNE

Dieu, que mon mariage te rend pudibond!

GUILLAUME

Moi? Parlons des animaux, qui font l'amour dans l champs, veux-tu? Ou des filles, qui vendent la jo comme on vend du pain! Au moins c'est simple, c'e franc, bon Dieu! c'est une force! Mais Germaine La glade et sa littérature! Kitty Moore et ses trois divorce

LUCIENNE

Ses maris l'ont beaucoup calomniée!

GUILLAUME, *regardant dans le deuxième salon.*

Trielle, un opiomane!

LUCIENNE

De talent!

GUILLAUME

Loris, un inverti!

LUCIENNE

De génie!

GUILLAUME

Et Claude Patrice! Il manque à ta collection! Par qu miracle? Il est de retour pourtant! Les journaux...

LUCIENNE

Il n'est pas venu déjeuner. Mais calme-toi, nous l'at-endons.

GUILLAUME

Vous l'attendrez sans moi.

LUCIENNE

Comme tu voudras!... Il y a des amusements subtils ue tu ne comprendras jamais... Tiens, par exemple, egarde cette grande femme, là-bas, près du piano. C'est a belle Arlette Mage. Je la soupçonne fort d'avoir été rès bien avec Pierre avant notre mariage, ce qui ne empêchait pas d'être très bien avec Patrice. Et voilà u'elle est ma meilleure amie! Rien ne vaut le piquant le cette situation-là, tu vas voir.

GUILLAUME

Assez plaisanté. Ta gaieté de commande peut faire llusion à tes nouveaux amis. Mais à moi, qui te connais lepuis vingt ans... Tu souffres, je veux que tu cesses le souffrir.

LUCIENNE

Vraiment, je suis touchée. Autrefois, tu montrais moins le sollicitude.

GUILLAUME, *avec émotion.*

Ne parlons pas d'autrefois. Tu as changé. Moi aussi.

LUCIENNE

Moi? Je ne vois pas.

GUILLAUME

Tu es méconnaissable. Tu as perdu ton insouciance, a belle santé. Tu adorais ton grand-père, ta mère. Il y a plus de huit mois que tu ne les as vus...

LUCIENNE

A qui la faute?

GUILLAUME

Tu ne demandes même pas s'ils sont morts ou vivants.

Tu t'es mariée, malgré eux, sans qu'on sache ni pourquoi, ni comment.

LUCIENNE

Je me suis mariée par amour.

GUILLAUME

Tu n'es pas heureuse. Je suis le seul à qui tu pourrais le dire : tu te caches de moi, comme d'un ennemi.

LUCIENNE

Je ne suis pas malheureuse. J'aime Pierre.

GUILLAUME

Tu mens.

LUCIENNE

Je l'aime, je te dis que je l'aime! (*Apercevant Arlette Mage qui vient du deuxième salon.*) Chut! Arlette Mage!

Scène II

LES MÊMES, ARLETTE MAGE, puis ROSEMBRAY

LUCIENNE

Comment, chère madame, vous partez?

ARLETTE

Oui, j'ai mon comité de patronage. Mais je suis navrée de vous quitter, croyez-moi. Voilà longtemps que je n'avais déjeuné aussi spirituellement.

LUCIENNE

Par malheur, il manquait un convive.

ARLETTE

Lequel?

LUCIENNE

Claude Patrice. Vous le connaissez, il me semble?

ARLETTE

Oui, c'est un homme rare.

LUCIENNE

Je n'en sais qu'un, qu'on lui puisse comparer.

ARLETTE

Qui donc?

LUCIENNE

Pierre Marcès.

ARLETTE

Voilà un mot de femme heureuse. Tiens, je n'avais ıs remarqué ce trône de marbre.

LUCIENNE, *avec insistance.*

C'est un cadeau de Claude.

ARLETTE

Permettez que j'admire. Et cette cheminée, quelle erveille!

LUCIENNE, *de même.*

L'idée est de Pierre.

ARLETTE

Enfin, je suis ravie d'être venue. Votre mari est mon ieil ami. Je vois qu'il est en bonnes mains.

LUCIENNE

C'est aussi son opinion. Claude Patrice la partage. 'ous êtes d'accord tous les trois. Ce n'est pas la preıière fois, je pense?

ARLETTE, *très sèche.*

Ni la dernière, probablement. Allons, au revoir, chère ıadame.

LUCIENNE

A bientôt.

ARLETTE

A bientôt.

(*Elle sort par le deuxième salon.*)

LUCIENNE, *à Guillaume.*

Tu as entendu? Est-ce amusant, oui ou non? Sois franc.

GUILLAUME

Viens ici. Réponds. Je veux savoir...

LUCIENNE

Quoi? De quoi te mêles-tu?

GUILLAUME

Tu me caches quelque chose. Il y a un secret qui t'étouffe, je veux le connaître. Que tu aies épousé cet homme, dans un moment de folie, passe encore. Mais maintenant, tu le connais. Tu le méprises. Pourquoi restes-tu avec lui?

LUCIENNE

Tu as tes maîtresses, j'ai mon mari! A chacun son péché!

GUILLAUME

Lucienne...

LUCIENNE, *apercevant Rosembray, qui vient du deuxième salon.*

Vous nous quittez aussi, cher ami?

ROSEMBRAY

Oui, je suis furibond!... J'apprends que Claude Patrice va faire votre portrait!... Ah! que ces artistes ont de chance!... S'il m'était donné de vous peindre, d'étudier les caprices de ce visage, la poésie de cette ligne, et cette main, surtout... (*Il lui prend la main, qu'elle veut retirer*) cette main fine, hautaine, voluptueuse...

LUCIENNE, *regardant dans le deuxième salon, avec un rire amer.*

Prenez garde! Mon mari nous observe : il va vous étrangler!

ROSEMBRAY, *regardant aussi vers le deuxième salon, ironiquement.*

Il n'en a pas l'air!

(*Il lui baise la main et sort par le deuxième salon.*)

LUCIENNE, *à Guillaume.*

Tu as vu? Amoureux de moi! Tous les hommes, ici,

sont amoureux de moi!... Et Pierre n'est pas jaloux : c'est admirable!

GUILLAUME

Ecoute, Lucienne...

LUCIENNE, *le quittant pour aller dans l'autre salon.*

Comment, vous partez, Kitty? Vous aussi, Germaine? C'est une conjuration?

(*Elle disparaît dans l'autre salon. On entend un brouhaha d'adieux et de départs, que Guillaume écoute, crispé. Puis Lucienne revient, suivie de Pierre.*)

GUILLAUME, *toisant Pierre sans le saluer.*

Je repasserai dans une heure!

(*Il sort par le deuxième salon. Pierre le suit des yeux avec ironie. Lucienne va pour sortir à gauche.*)

Scène III

LUCIENNE, PIERRE,
puis UN DOMESTIQUE et CLAUDE PATRICE

PIERRE, *retenant Lucienne, très tendrement.*

Ah! non, Lucienne. Vous, du moins, vous ne m'abandonnerez pas!

LUCIENNE

Je remonte chez moi.

PIERRE, *câlin.*

Comment! Ces gens nous quittent, d'autres vont revenir. Ensuite, je sors. Ce soir, nous dînons en ville. Bref, nous ne serons plus seuls de toute la journée. Nous pouvons glaner une minute d'intimité, et vous voulez que je m'en prive? Vraiment, ma chérie, vous ne me gâtez pas.

LUCIENNE

Que voulez-vous de moi?

PIERRE

Rien. J'ai envie de bavarder, tout simplement. Il faut bien causer de jour : les nuits sont si brèves.

LUCIENNE

Je n'ai rien à vous dire.

PIERRE

Le vilain mensonge! Regardez-moi. Je connais votre visage. Vous, ma petite, vous préparez un réquisitoire.

LUCIENNE

Contre qui?

PIERRE

Contre moi.

LUCIENNE

Je n'y songe guère.

PIERRE, *toujours très câlin.*

Si, si. Voilà trois ou quatre jours que je vous sens venir. Vous êtes très énervée. Allons, ne vous retenez plus. Disputons-nous! Accablez-moi! Nous ferons si bien la paix ensuite! (*Lucienne l'écarte d'un geste.*) Mais pourquoi cette irritation aujourd'hui? Que s'est-il passé d'extraordinaire? Mes amis vous ont déplu? Vous les trouvez vulgaires? Nous sommes du même avis. Leur esprit est si débraillé, leur corruption, si puérile! Dieu, qu'ils manquent tous d'envergure! Qu'ils sont petits, petits, petits!

LUCIENNE

Alors, pourquoi les voyez-vous?

PIERRE

Pour exercer mon mépris. C'est un sport que vous devez comprendre : vous le cultivez mieux que moi. Mais, j'y songe, est-ce notre brave Guillaume qui vous a chagrinée? Je n'ai qu'à me louer de son tact : quand il me rencontre chez moi, il ne m'adresse jamais la parole.

ais, sans reproche, il ne compte guère ses visites. Il été déçu aujourd'hui, n'est-ce pas? Il espérait vous ouver seule? Consolez-vous : dans une heure, vous le ›rrez réapparaître. Est-il toujours aussi épris de vous?

LUCIENNE

Ne parlons pas de Guillaume, je vous prie.

PIERRE

Pourquoi l'en défendre? Ce n'est pas une honte! Le ıuvre garçon! Il ne fallait pas jouer à Paul et Virginie, ıand vous étiez petits. Il en reste toujours quelque ıose. En voyant que vous m'aimiez, ce bon Guillaume compris qu'il vous aimait. L'histoire est classique. *}este de Lucienne.)* Mais si! Je l'ai surpris un jour, à ois-Charmant, pleurant dans ses cornues. Son cas est ésespéré. Seulement, il se méfie. Il ne veut pas qu'on blackboule une seconde fois. Il tâte le terrain, et ne ous parlera d'amour que si vous l'y conviez. Ne pro- ›stez pas. Je le connais, comme si je l'avais refait.

LUCIENNE

Vous avez fini?

PIERRE, *tendrement.*

Lucienne! C'est de nouveau la petite crise, n'est-ce as? Mon esprit vous blesse? Je ne vous comprends as? Je ne vous respecte pas? Nous ne sommes pas faits un pour l'autre? Allons, redites-le-moi. Et, quand vous urez fini, je vous prouverai le contraire, comme d'ha- itude!

LUCIENNE

Inutile. Vous n'entendrez plus de moi une seule ›lainte.

PIERRE, *toujours plus tendre.*

Comment, nous ne vivrons plus dans la tempête? 'ous ne calomnierez plus mes moindres fantaisies? Vous ıe me punirez plus de l'amour que je vous inspire?

LUCIENNE

Non, j'étais stupide. Mon indignation n'est pour vous ju'un plaisir de plus.

PIERRE

Mais c'est le seul dont vous me priverez?

LUCIENNE

Plaisantez-moi, humiliez-moi : je mérite mon sort. Je ne dirai plus rien.

PIERRE

Eh! bien, vous avez tort, ma chérie. Quand je vous fais de la peine, il faut me plaindre : ce n'est pas toujours pour mon plaisir! Ma vie était si sombre autrefois, quand tout me manquait, quand vous me manquiez! Je n'avais qu'une consolation : la méchanceté. Elle m'est restée. C'est que je n'ai pas encore pris l'habitude du bonheur. Vous me la donnerez, n'est-ce pas, Lucienne?

LUCIENNE

Si l'on pouvait vous croire!

PIERRE

Comment ne serais-je pas heureux! Moi qui, toute ma vie, ai cherché la beauté... et voici que je l'ai trouvée, que je la possède en toi... Tiens, la nuit parfois, quand tu dors près de moi, je m'éveille... je te regarde longuement... Et, tout à coup, je me demande si tu vis, si je n'ai pas rêvé, si ce n'est pas un artiste grec, qui sculpta de sa main ce beau corps silencieux... Alors je me penche sur toi... J'écoute... Tu respires! Tu respires! Je retrouve la chaleur vivante de ta chevelure et toutes les voluptés de ta chair sans défense!

(*Il la serre dans ses bras.*)

LUCIENNE

Ah! Pierre! Il nous serait encore possible de trouver le bonheur, si vous vouliez! Mais pourquoi n'être pas toujours sincère, comme en ce moment? Pourquoi employer toute votre imagination à ces cruautés, à ces ironies qui me font souffrir? Si vous m'écoutiez! Ce serait si beau! Oublier toute amertume! Devenir ce que vous seriez peut-être, sans les tristesses de votre enfance!

Travailler près de moi! Ecrire un beau livre! Quitter tous vos amis... qui sont...

PIERRE

Mes amis! Ah! Lucienne! J'en fais volontiers le sacrifice!

LUCIENNE

C'est vrai! vous consentiriez?

PIERRE

Mais oui, ma chérie. Conduisez-moi! Soyez ma lumière, ma conscience, mon ange gardien! Parlez, ordonnez!... Je ferai tout ce que vous voudrez.

LUCIENNE

Oh! Pierre!

PIERRE

Je travaillerai. J'aurai de la bonté.

LUCIENNE

Quelle joie vous me donnez!

PIERRE

J'aurai même du génie, s'il le faut. (*Ils rient.*) Et, pour la récompense, je ne vous demanderai qu'une très, très petite chose.

LUCIENNE

Mais dites, parlez, que désirez-vous?

PIERRE

Que vous fassiez tout à l'heure, à Patrice, un accueil indulgent.

LUCIENNE

Patrice!

PIERRE

Oui, vous savez, il m'a beaucoup manqué, depuis notre mariage. J'aime tant son esprit! De tous mes amis, il est le seul qui possède à peu près mon estime. Je serais navré que vous lui marchandiez la vôtre. Pourquoi le

détestez-vous? Vous ne lui avez pas tendu la main, le jour de notre mariage. Vous avez refusé d'aller en Orient, parce qu'il y allait, comme si l'Asie n'était pas assez grande pour nous trois! Il s'offre à faire votre portrait, alors vous êtes exaspérée. Mais si : votre fureur muette n'avait pas d'autre cause. Eh! bien, expliquez-vous. Quels sont vos griefs contre Patrice?

LUCIENNE, *sèchement.*

Je n'en ai aucun.

PIERRE

Vous le trouvez antipathique?

LUCIENNE

Au contraire.

PIERRE

A-t-il manqué de tact envers vous, ou peut-être de respect?

LUCIENNE

Comment pouvez-vous croire!

PIERRE

C'est donc que vous le jugez sur ma mauvaise réputation? On vous aura dit...

LUCIENNE, *avec âpreté.*

On ne m'a rien dit.

PIERRE

Vous savez peut-être...

LUCIENNE

Je ne sais rien, je ne veux rien savoir. Je ne vous demande pas sur quel pacte repose une si belle amitié, ni quels droits anciens, quels souvenirs communs un homme, si bien reçu chez toutes vos maîtresses, ose invoquer, pour se présenter chez moi!

PIERRE

Ah! pouah! Quelles choses grossières vous allez imaginer! Et de quoi va-t-il falloir que je me justifie!

LUCIENNE

Ne vous disculpez pas. Votre passé vous appartient.

PIERRE

Au reste, ma défense est facile. Je suis, comme votre ousin, une victime de la science. J'avais entrepris avec laude une série d'études sur la duplicité féminine. Nous rocédions avec méthode, et nos petites amies nous rêtaient, sans le savoir, un concours bénévole. Elles royaient tromper chacun de nous au profit de l'autre, t nous admirions ensemble leurs naïves perfidies. Conenez-en, ce jeu d'artistes et de psychologues est assez loigné des brutales collaborations que vous nous mputiez.

LUCIENNE

Je ne saisis pas la différence.

PIERRE

Vous vous calomniez.

LUCIENNE

Epargnez-moi ces détails. Et, s'il vous reste une ombre le délicatesse, si vous avez pour moi, je ne dis pas de 'amour, du respect, mais les simples égards que vous levez à n'importe qui, prenez garde! N'ouvrez plus ma porte à M. Claude Patrice. Ne m'exposez plus à son regard, où je lis des comparaisons. Ne lui laissez pas croire que le passé recommence, ou sinon!...

PIERRE

Et vous aviez juré de rester calme!

LUCIENNE, *se dominant tout à coup, avec une colère sourde.*

C'est vrai, j'ai tort.

PIERRE, *voluptueusement.*

Au contraire, vous avec raison mille fois. Vous êtes si belle quand vous ragez! Et la distance est si courte, de la morsure au baiser!

LUCIENNE

C'est entendu, M. Patrice fera mon portrait.

PIERRE

Mais Lucienne, ce que je vous demande est très innocent. Les temps sont changés. Vous êtes ma femme, non ma maîtresse, et je n'ai aucun des noirs projets que vous m'attribuez. Vous aviez reçu Patrice quatre ou cinq fois avant son départ. Je lui ai écrit que vous lui serviriez de modèle. Je ne vois guère le moyen de refuser aujourd'hui, ce qu'hier vous acceptiez.

LUCIENNE

Je ne refuse rien. Vos caprices sont les miens. J'obéis.

UN DOMESTIQUE, *annonçant, par le salon du fond.*

Monsieur Claude Patrice.

PIERRE, *gaiement.*

Qu'il entre! (*A Lucienne, qui se dirige tout à coup vers la gauche.*) Vous restez! (*Il la suit.*) Lucienne! Lucienne!

LUCIENNE

Laissez-moi me calmer. Je redescends tout à l'heure.

PIERRE

Vous promettez?

LUCIENNE

Oui.

(*Elle disparaît. Sur ces derniers mots, Claude est entré. Pierre remonte au-devant de lui.*)

Scène IV

CLAUDE, PIERRE

PIERRE

Enfin!

CLAUDE, *gêné.*

Je dérange?

PIERRE

Vous, que nous pleurions depuis six mois!

CLAUDE

Pourtant... vous causiez?

PIERRE

Mais non.

CLAUDE

J'ai entendu une voix, un froufrou... J'ai mis quelqu'un en fuite?

PIERRE

Mais non, mais non. Laissez-moi vous regarder, espèce de lâcheur! Ce doux Claude!

CLAUDE

Je reviens du Cambodge! Je suis bien fatigué!

(*Il se laisse choir dans un fauteuil.*)

PIERRE

Et vous vous plaignez? N'est pas fatigué qui veut. Voyons, racontez. Ces petites danseuses : troublantes?

CLAUDE

Peuh! Oui, quand elles dansent.

PIERRE

Alors, votre fatigue?

CLAUDE

Aucun rapport.

PIERRE

Pourtant, on dit que vous en ramenez une douzaine.

CLAUDE

C'était une occasion.

PIERRE

Et à part cela! Vous êtes content de votre voyage? Les Indes?

CLAUDE

Oh! les Indes, oui. Très bizarre. Très énorme. Mais moi, que voulez-vous, ces figuiers géants dont chacun est à lui seul toute une forêt, ces paysages qui s'intitulent : « le jardin de la Splendeur », « la vallée de l'Ombre et de la Mort », ces avenues bordées de monstres, ces temples qui abritent trois cent mille pèlerins, ces dieux à vingt-trois visages et à quarante-six mains, assis dans des lotus et protégés par des serpents... tout ça, voyez-vous, je suis trop modeste, ça n'est pas assez petit pour moi. D'ailleurs, je m'y attendais. Ah! mon cher, quelle joie quand j'ai revu les Tuileries, les quais de la Seine à six heures du soir!...

PIERRE

Mais alors, pourquoi partir? Pourquoi rester si longtemps?

CLAUDE

Ne le demandez pas! Si vous saviez le motif de mon voyage... vous ne me salueriez plus dans la rue.

PIERRE

Ah?

CLAUDE

Au fait, je puis vous le dire maintenant, puisque c'est fini. J'ai quitté Paris... parce que j'étais amoureux.

PIERRE

D'une Hindoue?

CLAUDE

Non, d'une Parisienne. Mais comprenez : amoureux.

PIERRE

Qu'entendez-vous par là?

CLAUDE

L'Amour, mon ami, l'Amour par une majuscule : Laure et Pétrarque, Dante et Béatrice...

PIERRE

Héloïse et Abélard?

CLAUDE

Aussi, j'ai filé pour les Indes. Ça valait le voyage.

PIERRE

Ah! Claude, je vous l'ai toujours dit : vous êtes un sentimental. Vous ferez une mauvaise fin.

CLAUDE

Je suis guéri.

PIERRE

Bien vrai? (*Il lui tâte le pouls.*) Blonde, brune?

CLAUDE

Entre les deux.

PIERRE

Plus grave. Mariée?

CLAUDE

A un de mes amis.

PIERRE

Naturellement. Pourquoi n'en avoir pas fait votre maîtresse?

CLAUDE

Je l'ai vue cinq ou six fois à peine.

PIERRE

Ce n'est pas une excuse.

CLAUDE

Elle était froide, hautaine : un air de mépris...

PIERRE

Il y avait de quoi.

CLAUDE

Moi, je broyais du noir, je faisais des examens de conscience, je me trouvais indigne...

PIERRE

Reprenez le train, mon cher, vous en avez encore pour six mois.

CLAUDE

Vous croyez?

PIERRE

Et moi qui vous attendais pour me distraire!

CLAUDE

Quoi?

PIERRE

Pauvre ami, qui ne revenez que d'Indo-Chine! Moi, je reviens de plus loin : du mariage!

CLAUDE

Déjà? Vous avez pris l'express.

PIERRE

Dire que j'ai été un homme corrompu! Dieu, qu'une mauvaise habitude est vite perdue!

CLAUDE

Quelle mélancolie! Vous m'effrayez.

PIERRE

Et le pis, c'est ma femme qui m'adore. Une passion humble, frénétique, monotone. J'ai essayé de varier les plaisirs. J'ai fait jouer le dégoût, l'indignation : rien ne la décourage.

CLAUDE

Quittez-la.

PIERRE

Ce serait méchant : je n'en ai pas le cœur.

CLAUDE

Trompez-la.

PIERRE

Ce serait grossier : je suis un philosophe; il me faut des plaisirs tout intellectuels... Ah! mon ami. (*Presque avec émotion.*) Nous avons fait fausse route. J'ai manqué ma vie. Les vrais malins, voyez-vous, les vrais raffinés, ce sont les naïfs, ceux qui aiment en tremblant, ceux qui pleurent, qui souffrent... Etre jaloux, mon cher! Si je pouvais être jaloux! Quelles émotions on doit ressentir! Ah! Patrice, Patrice! Il me faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde.

CLAUDE

Voulez-vous mon sentiment? Vous êtes amoureux!

PIERRE

Moi? De qui?

CLAUDE

De votre femme.

PIERRE, *riant.*

Ah!

CLAUDE

Je m'y connais. Toutes les preuves y sont. Vous refusez de la quitter... Vous refusez de la tromper... Vous refusez de la montrer...

PIERRE

Ah! Ah!

CLAUDE

Oui. Depuis votre mariage, vous la cachez, positivement : vous avez peur.

PIERRE

Ah! Ah! De qui?

CLAUDE

De tout le monde. De moi.

PIERRE

Peur de mon ombre?

CLAUDE

Oui! Vous me craignez, à cause du passé.

PIERRE

Ah! Ah!

CLAUDE

Je sais, vous n'en conviendrez pas. Vous trouvez spirituel de parler de Lucienne comme vous parliez de nos maîtresses. Mais au fond, vous êtes pincé, comme un débutant, mon cher. D'ailleurs, c'était à prévoir. A côté d'elle, vous n'êtes qu'un petit garçon. Son ironie est

mille fois plus cinglante que tous vos jeux d'esprit. Puis, elle a une nature si profonde, si altière! (*Regardant une photographie de Lucienne posée sur une table.*) Ce sourire de statue! Ces yeux qui défendent qu'on les regarde. Et toute la gloire de ce visage, quand elle...

PIERRE

Bravo! Moi qui m'ennuyais! C'est de ma femme qu'il est épris! C'est à cause d'elle qu'il est parti!

CLAUDE

Moi? Vous êtes fou!

PIERRE

J'aurais dû m'en douter. C'était fatal. Mais je n'osais pas le croire.

CLAUDE

Voyons, Pierre...

PIERRE

Mon pauvre Claude! Que vous ayez été un peu attiré, rien de plus naturel : notre vieille confraternité de goûts et de plaisirs l'explique suffisamment. Mais tomber amoureux pour de bon, vous mettre à faire l'éloge de la pureté, que vous n'aimiez qu'en peinture : cela, c'est trop beau!

CLAUDE, *essayant de rire.*

Vous êtes admirable!

PIERRE

Gros sentimental, à quoi vous ont servi mes leçons? Vous prétendiez me ressembler. Ce n'était qu'une mauvaise copie? Vous en êtes réduit à voyager par amour, à votre âge, et vous me revenez bon jeune homme, comme vous étiez parti?

CLAUDE

Parlons peu, mais parlons bien. Quand verrai-je Mme Marcès pour son portrait?

PIERRE

De mieux en mieux! Vous êtes très fort. Allons! ne

ous laissez pas décourager. Faites la cour à ma femme. e n'y vois aucun inconvénient : j'aime qu'on apprécie e qui m'appartient. D'ailleurs, vous n'avez aucune hance, si ce n'est celle de me divertir. Mais elle me ıffit. Je vous l'ai dit, je me sentais une lassitude : vous ıe sauvez la vie. Ne vous gênez pas. Soyez chaleureux, 'oublant, désespéré. Je ne vous en voudrai pas, au ontraire : votre éloquence réveillera la mienne!

CLAUDE, *presque avec colère.*

Enfin, que voulez-vous? Que cherchez-vous?

PIERRE

Une sensation! Oui, mon plaisir aujourd'hui, c'est e vous tenter, vous, pour voir! Qui sait ce que j'éprouerais? Peut-être rien. Peut-être de la jalousie. Peut-être e l'amour! Nous verrons bien. Et si on finit par s'entreıer ici, qu'importe! Cela aussi, c'est du plaisir!

CLAUDE

Allons donc! Vous n'oserez même pas me laisser seul vec elle!

PIERRE

Vraiment?

CLAUDE

Je vous en défie! Oui, je vous en défie!

PIERRE, *tendant l'oreille.*

Chut! (*Il va vers la porte de gauche, l'ouvre et ppelle.*) Lucienne!

(*Il sort un instant. On entend sa voix à la cantonade.*)

Scène V

PIERRE, CLAUDE, LUCIENNE

PIERRE, *à la cantonade.*

Je vous y prends, mauvaise gamine, comme dirait otre grand-père. Vous sortiez en cachette?

LUCIENNE

Quelle idée! Pourquoi me cacherais-je?

PIERRE

Et votre cousin Guillaume, qui doit revenir! Vous l'oubliez?

LUCIENNE

J'ai des courses à faire.

PIERRE

Soyez gentille : faites-les plus tard.

LUCIENNE

Mais je suis attendue par Mme de Bersac.

PIERRE, *en scène, montrant Claude.*

Voici quelqu'un qui vous attend depuis plus longtemps.

LUCIENNE

Vous étiez là, monsieur Patrice?

CLAUDE

Si je suis importun...

PIERRE, *à Claude, avec le ton du défi.*

Non, non! (*A Lucienne.*) Je passe devant chez Mme de Bersac. Je lui dirai de ne pas compter sur vous.

CLAUDE

Cependant...

PIERRE, *à Lucienne.*

Je ne vous contrarie pas, Lucienne?

LUCIENNE, *se dominant.*

Nullement, mon ami.

PIERRE

Eh! bien, Claude, ce portrait? Il faudrait en causer... oui, un peu sérieusement... Y avez-vous réfléchi? Comment la voyez-vous?... Moi... je cherche... En costume de ville?... En chapeau, comme ceci?... ou bien... Otez

otre chapeau, Lucienne. (*Elle ôte son chapeau.*) Permettez! Que dites-vous de cette toilette, Claude? Vous royez voir l'œuvre du grand couturier, n'est-ce pas? Eh! ien, pas du tout. (*Montrant sa femme.*) Voici l'auteur. aluez. Ma femme est une artiste.

LUCIENNE, *souriant, torturée, à Claude.*

Tout comme vous!

CLAUDE

Cette fougère en soutache est une trouvaille.

LUCIENNE

N'est-ce pas?

PIERRE, *à Claude.*

Et quelles harmonies! Si vous n'êtes pas inspiré! (*A ucienne.*) Attendez... là... Comme ceci... Ne bougez lus. (*Il tire complètement la portière.*) Sur ce fond ramoisi. (*A Claude.*) Qu'en pensez-vous?

CLAUDE

Oui... peut-être...

PIERRE

Si vous preniez un croquis tout de suite? Tenez. (*Il ui donne un crayon et du papier.*) Moi, Rosembray l'attend. Allons, travaillez! Je reviens tout à l'heure. 'ravaillez! Travaillez!

(*Il sort à gauche.*)

Scène VI

LUCIENNE, CLAUDE

(*Lucienne est debout devant la portière, dans une ttitude de mépris glacial.*)

CLAUDE, *allant pour sortir.*

Madame, excusez-moi... Je ne crois pas que je fasse e portrait... Je comptais y mettre toute mon émotion.

Mais, je le vois, ce projet vous est antipathique. J'y renonce.

LUCIENNE

Antipathique? à moi? Mon mari désire une toile de vous. Vous nous l'offrez. Nous l'acceptons avec reconnaissance. Rien de plus simple.

CLAUDE

Il vous en coûte peut-être de me servir de modèle?

LUCIENNE

Pourvu que l'œuvre soit de Claude Patrice, le sujet n'importe guère.

CLAUDE

Soit! (*Il s'installe pour dessiner.*) Regardez de ce côté-ci, je vous prie... oui, le bronze. Ne le quittez pas des yeux... Là... Appuyez-vous sur le fauteuil... Quel chef-d'œuvre il y aurait à faire! (*Il essaie de dessiner, déchire ce qu'il a fait. Enfin, très nerveusement.*) Je ne pourrai jamais.

LUCIENNE

Vous me semblez nerveux!

CLAUDE

Oui... j'ai besoin, pour travailler, d'une atmosphère... qui me manque ici.

LUCIENNE

Que de regrets!

CLAUDE

Comprenez-moi, madame. Il doit y avoir, entre le peintre et son modèle... une sorte de collaboration... Je voudrais... Comment vous expliquer?... Je ne vous demande pas précisément de la sympathie... Mais tant que vous resterez... aussi... lointaine... je me sentirai comme paralysé.

LUCIENNE

Vraiment! Quel dommage!

CLAUDE

Causons, voulez-vous. Puisque nous sommes destinés

availler ensemble, la première chose est de nous ux connaître.

LUCIENNE

our ma part, je vous connais très suffisamment.

CLAUDE

ais non. Vous me jugez très mal.

LUCIENNE

uoi? J'aurais cette scélératesse?

CLAUDE

: l'avais déjà remarqué avant mon départ et je ive chez vous, à mon retour, la même hostilité.

LUCIENNE

uel peintre vous faites! Aucune nuance ne vous appe.

CLAUDE, *ému.*

i vous permettiez que je vous parle de moi. Si j'osais s dire...

LUCIENNE

: vous en prie, monsieur, vous êtes ici pour faire ı portrait, non le vôtre : ne l'oublions pas.

CLAUDE

omme vous êtes injuste! J'ignore ce qu'on vous a de moi. Et je ne me fais aucune illusion sur ce que aux. Mais je vous assure, vous, moins que toute autre...

LUCIENNE

ıutile, monsieur. Je ne vous suivrai pas dans ces tiers-là. Je croyais, en effet, vous avoir suggéré autre- : que votre place n'est pas dans ma maison. N'insis- s pas. Nous nous comprenons fort bien. Je me flattais ne de vous avoir rangé à mon opinion, puisque je vais plus la joie de vous voir. Il paraît que je me suis npée. Vous avez trouvé un stratagème pour revenir. st votre droit : je ne me plains pas. Mais, voici un

crayon, voici du papier. Pas un mot de plus, n'est-pas?

CLAUDE

Je n'ai employé aucun stratagème, je vous jure. C n'est pas moi qui ai eu l'idée de ce portrait. Je ne pe sais même pas à me présenter chez vous. C'est Pier qui...

LUCIENNE

S'il vous plaît, qu'il ne soit pas question de Pier entre nous!

CLAUDE

Pourtant c'est lui...

LUCIENNE

Alors prouvez votre bonne foi. Sortez immédiateme

CLAUDE

Eh! bien non. Je ne sortirai pas sans me disculpe

LUCIENNE

C'est donc moi qui vous céderai la place.

(*Elle va pour sortir.*)

CLAUDE

Je vous en supplie, restez. Ecoutez-moi. Vous ne p vez pas refuser. Il faut que je vous parle. Ensuite, vo ne me verrez plus, si vous voulez. Plus jamais. Mais veux, une fois dans ma vie, dire à quelqu'un, à vous, vous seule, avant de vous quitter pour toujours... n'étais pas né pour vivre comme j'ai vécu. Je me su laissé entraîner. J'ai affiché des vices que je détes Je suis un malheureux! Mais il y avait autre chose moi, je rêvais d'autre chose... J'opposais en riant peinture à ma vie. Je voyais dans ce contraste cynisme de plus. Je me vantais! Au fond, ce besoin créer de chastes images, c'était tout simplement instinct de propreté que je cachais, dont j'avais ho Quand je vous ai connue, j'ai d'abord escompté de no veaux plaisirs. Oui... Puis votre indignation m'a éclai Alors, j'ai compris. Mais pour moi, c'est fini. Il est t tard.

LUCIENNE

i ce que vous me dites est sincère, monsieur Patrice...

CLAUDE

ourquoi mentirais-je? Je n'attends rien de vous. J'ai té Paris parce que... parce que... j'allais vous aimer. vous me prêtiez une intention que je n'ai jamais Vous me croyiez plus méprisable encore que je ne . Mais, quoi que j'aie pu faire ou dire autrefois, je répétais à chaque heure, pendant ma longue nce : « Elle est la seule au monde que tu ne doives aimer... » Laissez-moi parler, puisque c'est la pre-re et la dernière fois. Je suis revenu... malgré moi. me suis confessé... malgré moi. Maintenant, dites ement que vous me plaignez, que vous ne me con-nez pas sans réserve, et je m'en irai moins déses-!

LUCIENNE, *douloureusement.*

h! je n'ai pas le droit d'être sévère!

CLAUDE

ites surtout que vous m'avez compris, que vous ne s méfiez plus de moi, que vous sentez avec quelle otion je pense à vous! Quoi que je fasse dans l'ave-j'aurai eu, grâce à vous, une heure de pureté; je rrai me dire : « Il y a une vilaine action que tu pas commise. »

LUCIENNE

m'étais trompée, monsieur Patrice. Je vous plains out mon cœur.

(*Elle lui tend la main, qu'il baise.*)

CLAUDE

erci!... Oh!... Merci!... Merci!... (*Il lâche fiévreuse-t la main qu'il tenait, comme pour fuir une tenta-.*) Et maintenant! Adieu! Je vais vous oublier, rede-ir ce que j'étais.

LUCIENNE

ais pourquoi? Puisque vous...

CLAUDE

Pourquoi? (*Avec une sorte de colère douloureus*) Parce qu'il est trop tard. Je ne me changerai jamais. chaque tentative, je retomberais plus bas! En ce mome même où je vous parle, où je voudrais ne vous dem der qu'un peu d'amitié... je suis possédé, malgré m par des images qui me troublent... Je me rappelle Vous êtes sa femme! Je vous ai désirée... Je vous dés encore... (*Il s'approche d'elle; elle recule avec épo vante.*) Je me rappelle le rôle que j'ai joué dans sa v celui que j'aurais pu jouer dans la vôtre, si vous av voulu... si j'avais osé!... Alors, une rage me prend... e (*Il veut la saisir; elle recule avec horreur.*)

LUCIENNE

Laissez-moi!

CLAUDE, *désespéré.*

Pardon! Pardon!

LUCIENNE

Laissez-moi!

(*Pour fuir, elle veut écarter le rideau du fond; m de derrière, une main gantée la prévient, tirant portière avec une extrême violence. On aperç alors Pierre qui, invisible, a suivi toute la scè Il a sa canne, ses gants, son chapeau. Expression douleur nerveuse, mêlée d'âpre plaisir.*)

Scène VII

LES MÊMES, PIERRE

LUCIENNE, *avec horreur.*

Vous étiez là?

PIERRE, *très violemment.*

Eh! bien? (*A Claude.*) Nous reprendrons ce portr dans votre atelier. (*Brutal.*) Allez!

(*Claude s'incline devant Lucienne, et, dans un gra silence, sort par le salon du fond.*)

Scène VIII

LUCIENNE, PIERRE

LUCIENNE, *tandis qu'il l'écoute, les bras croisés, d'un air de défi.*

Voilà où j'en suis!... J'étais gaie, libre, je menais une : saine. Vous êtes survenu. Vous m'avez prise malgré)i. Pour cacher mon humiliation, j'ai voulu vous aimer. ı connaissait votre passé. On m'a prédit ce qui m'at- ıdait. Je n'ai rien écouté. J'ai rompu avec tous les ens. Je suis devenue votre femme, par pure lâcheté. is j'avais beau savoir, j'inventais des excuses à votre chanceté. Je la mettais au compte d'une enfance lheureuse. Je me promettais de vous changer. Je me ırais que le bonheur ferait un miracle, que vous alliez vailler, créer une belle œuvre, parvenir à la gloire! puis me vanter : j'étais perspicace! Vous m'avez menée ici, entourée de gens interlopes, contrainte à evoir vos anciennes maîtresses, vos anciens com- ces. Vous m'avez exposée au désir insultant de tous ; amis. Et cela ne vous suffit plus. Votre imagination lame de nouveaux divertissements! Vous m'enfermez c un de vos pareils. Vous permettez qu'il m'outrage, ıs le regardez faire, et, pour mieux m'avilir encore, ıs exigez que je me retrouve encore en face de cet nme! Eh! bien, non, n'espérez pas que je vous suive que-là. Je ne serai pas votre jouet plus longtemps. ne subirai plus vos cruautés, ni vos caprices, ni vos sers, ni votre amour.

PIERRE

ı quoi bon tant d'invectives? J'ai, contre vos paroles jour, le témoignage de vos nuits!

LUCIENNE

lisérable! Tais-toi!

PIERRE, *prenant son chapeau.*

Assez de criailleries : on m'attend. Vous viendrez chez Patrice. Il fera votre portrait. Vous ferez ce que je veux, cette fois-ci comme toujours. (*Apercevant Guillaume, qui arrive dans le salon du fond.*) Tenez. Voici votre cousin. Je vous abandonne à ses consolations.

(*Il sort par la gauche.*)

LUCIENNE, *seule, à mi-voix.*

Misérable! misérable!...

(*Guillaume paraît.*)

Scène IX

LUCIENNE, GUILLAUME

GUILLAUME

Qu'as-tu?

LUCIENNE

Je ne veux plus me taire. Il faut que tu saches. Je n'ai que toi.

GUILLAUME

Qu'y a-t-il?

LUCIENNE

Si tu savais comme il me traite, ce qu'il prétend faire de moi, avec quel raffinement de corruption il cherche à me dégrader!

GUILLAUME

La brute!

LUCIENNE

Et l'on m'avait prévenue. Je savais ce qui m'arriverait.

GUILLAUME, *avec colère.*

Alors, pourquoi l'as-tu épousé?

LUCIENNE

Il m'a prise...

GUILLAUME

Quoi?

LUCIENNE

Un soir, dans ma chambre... Et je l'ai aimé...

GUILLAUME

Tu as fait cela! toi, Lucienne! que j'admirais!... Là-ıs, au milieu de nous, à Bois-Charmant! Tu nous as us trompés! Toi! Toi!

LUCIENNE

Aie pitié de moi, Guillaume, ne m'accable pas!

GUILLAUME

Mais maintenant, tu vas le quitter! Tu vas quitter ıtte maison!...

LUCIENNE

Je ne peux pas!

GUILLAUME

... Tout de suite! pour toujours!

LUCIENNE, *avec horreur.*

Je ne peux pas!

GUILLAUME

Pourquoi? Réponds! Pourquoi?

LUCIENNE

Laisse-moi! Ne m'interroge pas!

GUILLAUME

Je veux savoir! Réponds!

LUCIENNE

Aie pitié de moi, Guillaume! Laisse-moi!

GUILLAUME

Réponds! Tu répondras!

LUCIENNE

Eh! bien... j'ai horreur de moi! J'ai horreur de lui! malgré moi, malgré tout... je...

GUILLAUME

Comment! tu l'aimes? tu l'aimes encore, après ce que tu m'as dit?

LUCIENNE

Guillaume!

GUILLAUME

Alors, c'est bien, reste avec lui!

LUCIENNE

Guillaume!

GUILLAUME

Non! Non! Reste avec lui, puisque tu l'aimes!

LUCIENNE

Guillaume!

GUILLAUME, *sortant.*

Adieu! Vous êtes faits l'un pour l'autre! Reste avec lui! Reste avec lui!

RIDEAU

ACTE III

Un boudoir. Deux portes à gauche, une à droite.

Scène première

GUILLAUME, UNE FEMME DE CHAMBRE

(*Au lever du rideau, Guillaume vient d'arriver. Il a n chapeau à la main.*)

LA FEMME DE CHAMBRE
Madame regrette. Elle est rentrée tard hier. Elle est tiguée. Elle ne peut pas recevoir monsieur.

GUILLAUME, *volontairement calme.*
Il faut que je la voie. Insistez.

LA FEMME DE CHAMBRE
Madame est à peine levée.

GUILLAUME
J'attendrai. Dites-lui que... que j'apporte des nou- lles de Bois-Charmant... de sa mère. Allez!

LA FEMME DE CHAMBRE
Bien, monsieur.

(*La femme de chambre sort par la deuxième porte à gauche, puis revient au bout d'un instant.*)

LA FEMME DE CHAMBRE

Madame va venir.

GUILLAUME

Bien.

(*La femme de chambre sort par la première porte à gauche. Guillaume, resté seul, attend.*)

Scène II

GUILLAUME, LUCIENNE

LUCIENNE, *entrant par la deuxième porte à gauche, en toilette d'intérieur, très lasse.*

Mère est souffrante?

GUILLAUME, *gêné, sans la regarder.*

Elle se porte comme un chêne. Mais tu te barricadai chez toi depuis une semaine : c'est tout ce que j'ai trouvé pour forcer les clôtures.

LUCIENNE

Tu dis la vérité? Mère n'est pas malade?

GUILLAUME

Mais non. Et la preuve, c'est que tu la verras ic dans un quart d'heure.

LUCIENNE

Mère?

GUILLAUME

Elle est à Paris, depuis trois jours... Je l'ai décidée à

LUCIENNE

Elle ne viendra pas!

GUILLAUME

Pourquoi?

LUCIENNE

Elle qui jurait de ne plus me voir? C'est impossibl

moins que... Je comprends! (*Violemment.*) Tu as tout conté!

GUILLAUME

Moi?

LUCIENNE

Guillaume! Si tu as fait cela!

GUILLAUME

Voyons...

LUCIENNE

Tu me jures?

GUILLAUME

On dirait que tu ne connais pas ta mère! Mais c'était évu comme la dernière éclipse. Elle t'adore, la pauvre mme. Depuis qu'elle est à Paris, elle n'a qu'une idée : mbrasser. Seulement, elle ne veut pas rencontrer erre. Je suis venu voir s'il était sorti, et je...

LUCIENNE, *gênée.*

C'est bien. (*Un temps. Elle va pour sortir.*) Je vais ettre une robe.

GUILLAUME, *la retenant.*

Tu as le temps.

LUCIENNE

A trois heures de l'après-midi? Il faut que je m'habille.

GUILLAUME

Non, ma petite. Cette fois-ci, tu ne m'échapperas pas. ponds. Pourquoi ta porte m'est-elle fermée? Pourquoi e fuis-tu, depuis une semaine?

LUCIENNE

On te l'a dit : nous sommes rentrés à quatre heures ı matin... j'ai déjeuné au lit... je...

GUILLAUME

Ne jouons pas sur les mots. Quand tu m'as parlé ıutre jour...

LUCIENNE

Que ne me suis-je tue!

GUILLAUME

J'ai eu d'abord, par amitié... oui, par excès d'amitié... un mouvement de colère absurde... Je n'avais pas le droit. Je suis parti... je... j'ai été absurde... Mais tu ne vas pas me garder rancune, j'espère?

LUCIENNE

Qu'importe! Oublie tout cela. Et ne t'occupe plus de moi. Tu avais raison : j'ai la vie que je mérite!

GUILLAUME

Alors tu t'imagines, qu'après avoir été le témoin de ton dégoût, je vais, sur un mot... Tu ne me connais pas. Aujourd'hui, je suis calme. J'ai pris une décision. Tu quitteras cet homme. Je te sauverai, malgré toi, s'il le faut. J'y suis résolu!

Scène III

LES MÊMES, plus MADAME ESSELIN

(*Mme Esselin entre par la droite, introduite par la femme de chambre.*)

LUCIENNE

Maman! (*Elle n'ose pas aller au-devant d'elle.*)

MADAME ESSELIN

Mon enfant! Mon enfant!

(*Pendant que Mme Esselin s'approche de Lucienne qui, honteuse, détourne la tête, Guillaume met un doigt sur ses lèvres, pour lui dire : « Chut! vous êtes censée ne rien savoir. » Mme Esselin lui répond par un imperceptible signe de tête.*)

MADAME ESSELIN

Tu vois, ce n'était pas la peine que je fasse la méchante. Je ne suis pas de force à me passer de toi.

(*Elle l'embrasse.*)

LUCIENNE

Maman!... Venez!... Asseyez-vous. Mettez-vous là... *Mme Esselin s'assied. Lucienne se place à ses pieds.)* hère, chère maman!

MADAME ESSELIN

Ma petite!

LUCIENNE

Je ne vous attendais pas, vous savez. Je ne voulais as croire Guillaume. N'est-ce pas, Guillaume? Que je uis heureuse!

MADAME ESSELIN

Et moi, ma chérie! Depuis que tu nous as quittés, 'est ma première joie.

LUCIENNE

Que de fois j'ai failli courir à Bois-Charmant, me jeter ı vos genoux!

MADAME ESSELIN

Pourquoi n'es-tu pas venue? Ma colère est bien vite lombée. Je me sentais seule. Je te cherchais partout, dans la maison, dans le parc. Je passais des heures près de l'étang, tu sais, à ta place favorite... La mère de ton mari venait parfois. Elle me consolait. Je ne me doutais guère, à notre première rencontre, qu'un jour, comme elle, je pleurerais sur mon enfant.

LUCIENNE

Moi aussi, mère, je pleurais... en pensant à vous... Je me rappelais ce que vous m'aviez dit!

MADAME ESSELIN

Oui, j'ai été trop dure. Je te voyais courir à ta perte : était-ce une raison pour t'abandonner? Au contraire, j'aurais dû songer que, bientôt peut-être, tu aurais besoin de moi... (*Guillaume lui fait signe, pour l'arrêter. Elle se ravise et reprend.*) Mais que veux-tu? On nous avait dit tant de choses! Ton choix semblait un défi : c'était si différent de ce que j'avais rêvé. Dans ma pensée, tu devais épouser un homme que je serais fière d'appeler

« mon fils ». Vous auriez continué ensemble la vie de Bois-Charmant. Nous aurions élevé tes enfants avec toi. Ils auraient joué comme toi, dans la vieille abbaye. Ton grand-père les aurait instruits, en les promenant dans les bois. Il m'aurait semblé que c'est toi qui recommences...

LUCIENNE, *qui songe douloureusement au bonheur qu'elle a perdu.*

Oui...

MADAME ESSELIN

Je croyais qu'il te fallait tout cela, pour être heureuse. Je me suis trompée, je ne demande pas mieux. Guillaume m'a raconté : je sais que ton mari t'aime, qu'il est bon pour toi. C'est tout ce que je désire. Je l'avais condamné trop vite, probablement.

LUCIENNE

Vous ne me parlez pas de grand-père. Comment est-il?

MADAME ESSELIN

Il a beaucoup vieilli, depuis ton départ. Tu le trouveras changé. Quand viendras-tu le voir?

LUCIENNE

Je ne sais pas... Dès que je pourrai.

MADAME ESSELIN

Il est plus sévère que moi : c'est un homme. Si tu veux qu'il pardonne, il ne faut pas tarder.

LUCIENNE

Il n'est pas malade?

MADAME ESSELIN

Non, mais triste, taciturne. Il ne parle jamais de toi... Je pars demain. Veux-tu m'accompagner? Il croit que sa mauvaise gamine est une ingrate : tu lui ferais une grande joie. Puis, tu verras, tout le monde t'attend : la vieille Fanchette trouve que « Mademoiselle doit joliment se divertir à Paris, pour être si oubliante. » Et la petite Sylvie, tu ne sais pas? je l'ai prise chez nous,

ur égayer la maison. Je lui continue tes leçons de ano. Seulement, elle regrette les beaux morceaux que Mademoiselle lui jouait... » Tu ne te décides pas? Je rs demain, vers cinq heures.

LUCIENNE

Demain, en tout cas, c'est impossible.

MADAME ESSELIN

Pourquoi?

LUCIENNE

Il faut que je me prépare.

MADAME ESSELIN

Tu n'as besoin de rien.

LUCIENNE

Puis... je dois... je veux consulter mon mari.

MADAME ESSELIN

Je ne l'invite pas cette fois-ci... Il vaut mieux que tu ennes seule... d'abord... à cause de ton grand-père... ı comprends, n'est-ce pas? (*Se levant.*) Alors, c'est ıi? Je compte sur toi?

LUCIENNE

Vous partez déjà?

MADAME ESSELIN

Oui... Je suis attendue chez Mme de Bersac.

LUCIENNE

Restez encore, mère!

MADAME ESSELIN

Non, je t'assure, je n'ai pas le temps... Puis, ne sois ıs fâchée... Ici, je ne me sens pas chez toi... On pourıit survenir.

LUCIENNE

Mère!

MADAME ESSELIN

Mais je te laisse Guillaume. Il te décidera. A demain,

n'est-ce pas, ma chérie? Allons, embrasse-moi, mon enfant. (*Elle l'embrasse.*) Je suis contente d'être venue, de te savoir heureuse. A tout à l'heure, Guillaume.

LUCIENNE, *embrasse encore sa mère.*

Maman!

MADAME ESSELIN

A demain.

LUCIENNE, *luttant contre ses larmes.*

Guillaume, veux-tu accompagner...
(*Mme Esselin et Guillaume sortent à droite.*)

Scène IV

LUCIENNE, GUILLAUME,
puis LA FEMME DE CHAMBRE

(*Lucienne, restée seule, tombe assise et éclate en sanglots. Un temps. Guillaume rentre et s'approche d'elle.*)

GUILLAUME

Lucienne!

LUCIENNE

Ne me parle pas.

GUILLAUME

Ma petite Lucienne!

LUCIENNE

Tout ce qu'elle m'a dit! Mon bonheur! ce qu'elle appelle mon bonheur! Oui, je peux être fière! Elle est belle, ma vie!

GUILLAUME

Lucienne!

LUCIENNE

Et c'est pour toujours!

GUILLAUME

Lucienne, je t'en supplie!

LUCIENNE

Va-t'en, Guillaume. Ne reviens plus. Ne m'approche pas. Ne me touche pas. Je ne veux plus te voir, ni toi, ni les autres! J'ai honte! (*Elle pleure.*)

GUILLAUME

Laisse-toi conduire : nous t'emmènerons, nous te sauverons.

LUCIENNE

C'est impossible. Tu ne peux rien pour moi. Personne ne peut rien. Il me connaît si bien, il joue si bien de ma lâcheté! J'aurai beau lutter, il fera de moi ce qu'il voudra.

GUILLAUME

Oui, parce que tu as connu tes sens par lui, il voudrait te faire croire que tu es son esclave!... Il t'hypnotise, comme son peintre, sa mère et les autres, voilà tout!... Moi, c'est par la pitié qu'il m'hypnotisait! Il étalait sa misère, en ricanant; et je tolérais ses avanies... Mais, un beau matin... Sais-tu comment nous nous sommes brouillés? Il avait perdu au jeu et, par plaisanterie, donné mon nom au lieu du sien, dans un tripot. En douze ans d'amitié, j'en avais vu bien d'autres. Mais ce jour-là, je n'ai rien dit, j'ai payé et je ne l'ai pas revu. Eh! bien, toi aussi, brusquement, tu cesseras d'être à sa merci. Il te croit faible : tout son pouvoir est là. Tu n'as qu'à dire : « Je ne veux plus », et aussitôt...

LUCIENNE

Il est trop tard, je ne suis plus libre!

GUILLAUME

Mais si, tu es libre! La fatalité? C'est une plaisanterie! Je le sens si bien en moi... hors de moi... Partout, des forces qui grondent... qui cherchent... qui s'affranchissent! Il suffit de vouloir, comme elles, et chaque instant de la vie est un dieu, capable de créer un monde! Tu es libre, je te dis, et tu viendras! Tu as besoin de respirer l'air de là-bas. Chez nous, tu reprendras, comme

une belle plante, quand on la replonge dans la terre qui lui convient.

LUCIENNE

Et ensuite, quand j'aurai recommencé de vivre, je quitterai tout de nouveau, n'est-ce pas? Je reviendrai ici, n'est-ce pas? Je retomberai...

GUILLAUME

Mais non, tu ne nous quitteras plus.

LUCIENNE

Ah! Ah! Il saura bien me trouver, et me prier de le suivre. Et moi, je me connais, je le suivrai!

GUILLAUME

Assez maintenant! Je te défends de parler ainsi, tu entends?

LUCIENNE

Quoi?

GUILLAUME

Oui, je te défends, parce que... Ecoute, Lucienne. Regarde-moi. Te rappelles-tu ce que tu m'as dit, un soir, à Bois-Charmant?

LUCIENNE

Ce que je t'ai dit? Quand?

GUILLAUME

L'année dernière, le soir où tu m'as parlé de Pierre pour la première fois. Tu ne te rappelles pas?

LUCIENNE, *ne voulant pas comprendre.*

Non.

GUILLAUME

Tu voulais passer toute ta vie à Bois-Charmant, partager le sort d'un homme que tu aimerais depuis longtemps... Tu avais fait ce rêve, d'une vie saine, en pleine nature, avec de la générosité, du travail. Et, pour que tu oublies tout ça, il a suffi...

LUCIENNE

Tu peux m'insulter! Je t'aimais. Je ne l'ai pas oublié. :t je suis à un autre!

GUILLAUME, *voulant l'interrompre.*

Lucienne!

LUCIENNE

Si tu m'avais devinée, quand j'étais libre! Mais je ne omptais pas. J'étais la camarade, la confidente!

GUILLAUME

Ecoute, Lucienne!...

LUCIENNE

Et quand je me suis mariée, aucun instinct ne t'a ›révenu : je t'ai mystifié comme les autres. Tu m'as 'ue partir sans regret. Je te délivrais! J'avais failli com›liquer ta vie!

GUILLAUME, *tremblant.*

Ecoute! Après ce que je viens d'entendre, il faut que u saches... J'étais fou autrefois. Nous vivions trop près 'un de l'autre. Je ne savais pas. Mais, quand tu m'as ınnoncé que tu l'aimais... et ensuite, pendant tes fian;ailles...

LUCIENNE, *avec terreur.*

N'en dis pas plus, je ne veux pas comprendre!

GUILLAUME, *tremblant toujours.*

Et le jour où tu t'es mariée... et depuis que tu es à lui...

LUCIENNE

Tais-toi!

GUILLAUME, *pouvant à peine parler.*

Et depuis que tu m'as dit... tout ce que tu m'as dit... j'ai compris... j'ai compris que, moi aussi...

LUCIENNE, *avec désespoir.*

Tu m'aimais! Tu m'aimais! Le bonheur était possible!

GUILLAUME

Il l'est encore! Ne le laissons pas échapper. Ne pleure plus. C'est moi, désormais, qui réponds de ta vie. Tu ne t'appartiens plus. Tu te rendras libre pour moi; tu seras heureuse pour moi, entends-tu? pour moi, pour moi!

LUCIENNE, *très nerveusement.*

Eh! bien oui, je veux partir! Mais pas demain: aujourd'hui, tout de suite! (*Elle sonne.*) Je laisserai un mot à Pierre. Je lui dirai que je pars pour trois jours...

GUILLAUME

Non, non! Il faut qu'il sache...

LUCIENNE, *sonnant de nouveau.*

Va retrouver mère, chez les Bersac. Reviens avec elle. Dans une heure, je serai prête. (*Elle s'installe pour écrire.*)

GUILLAUME

Pourquoi une heure? Je ne sors pas d'ici sans toi. Fais tes préparatifs! Je descends. Je t'attendrai dans le hall.

LUCIENNE, *inquiète, se levant.*

Pas dans le hall!... Si Pierre rentrait!...

GUILLAUME

Justement! Je lui parlerai!

LUCIENNE

Non, Guillaume, je t'en prie!

GUILLAUME, *voyant la femme de chambre entrer par la première porte à gauche.*

Je te donne dix minutes! (*Il sort à droite.*)

LUCIENNE

Guillaume! (*Très fébrile, à la femme de chambre.*) Où étiez-vous donc?

LA FEMME DE CHAMBRE

[e cherchais Jean, pour faire la chambre de madame.

LUCIENNE, *qui s'est rassise, et essaie d'écrire.*

Laissez cela... Je pars tout à l'heure, en automobile, ır deux ou trois jours... Préparez un sac de nuit, un ement, ce qu'il faut... Je vais m'habiller... Dépêchez-ıs... Faites vite...

LA FEMME DE CHAMBRE

Bien, madame...

Scène V

LES MÊMES, PIERRE

PIERRE, *entrant par la deuxième porte de gauche, à la femme de chambre.*

Louise, apportez donc le carton que je viens de dépo-r dans la chambre de madame. (*Louise sort par la uxième porte à gauche.*) Une surprise que je vous servais, Lucienne. Vous vous rappelez le péplum de tte vierge de marbre, que vous admiriez tant à Rome, musée des Thermes? (*La femme de chambre apporte carton et sort par la première porte à gauche.*) J'ai it copier, par un habile couturier, la photographie que ous avions rapportée. (*Prenant le péplum.*) Voyez la uplesse de ce tissu. Vous serez divine là-dessous : un ıidias descendu de sa frise... Car, vous savez, je n'ai ıs renoncé au portrait. Non, non, jusqu'à la fin des ècles, je veux qu'on vous admire, et qu'on m'envie. ai écrit à Patrice : nous irons chez lui demain, à trois eures.

LUCIENNE, *froidement.*

Demain, je ne serai pas à Paris.

PIERRE

Comment?

LUCIENNE

Ma mère est venue en votre absence. Elle repart dans une heure. Je l'accompagne.

PIERRE

Quoi? Votre mère est venue?... Alors, baisers, mouchoirs, réconciliation?... Et votre grand-père vous attend à Bois-Charmant, avec ses coléoptères et ses feux d'artifices?... Et vous n'en saviez rien ce matin? On ne vous avait pas avertie? Aucune négociation, avant ce Concordat?

LUCIENNE

Ma mère se trouvait à Paris. Elle a voulu me voir tout simplement, et me pardonner.

PIERRE

Eh! bien... je vous félicite. Oui, plus je vieillis, plus je m'en rends compte : rien ne vaut la famille. Et vous partiez... modestement, sans me prévenir?

LUCIENNE

Je vous écrivais.

PIERRE

Vous ne pouviez pas attendre mon retour, me consulter?

LUCIENNE

A quoi bon? Vous êtes d'accord.

PIERRE

Pour me passer de vous?

LUCIENNE

Quelques jours, tout au plus.

PIERRE, *câlin.*

Ingrate! Et quand reviendriez-vous?

LUCIENNE

Quand vous voudrez... Vendredi... Samedi...

PIERRE

C'est bien long.

LUCIENNE

Jeudi?

PIERRE

Mais j'y songe, il est un moyen de concilier vos impa-
nces et les miennes : je vous accompagne.

LUCIENNE

Vous? A Bois-Charmant?

PIERRE

Et nous resterons tout le temps qu'il vous plaira.
ıelle fête, chère amie : le repos, le printemps, la
mille! Puis, nous évoquerons des souvenirs.

LUCIENNE

Par malheur, vous n'êtes pas invité.

PIERRE

Je suis peu formaliste.

LUCIENNE

Entendez-moi; ce n'est pas un oubli : on préfère me
ir seule.

PIERRE

Et vous acceptez de pareilles conditions?

LUCIENNE

Pierre, vous savez combien j'ai souhaité cette récon-
iation. Vous ne voudrez pas, pour un caprice...

PIERRE

Je ne veux rien. Je n'ai pas de caprice. Il m'est
ible de vous quitter, fût-ce un seul jour. C'est mon
it. N'espérez pas que j'y renonce. Et, pour en finir,
isissez : ou vous resterez avec moi, ou je partirai
c vous.

LUCIENNE

on choix est fait. Je pars, je pars sans vous. Et je
eviendrai pas.

PIERRE

Ah?

LUCIENNE

Oui. Je voulais vous quitter sans adieux. Mais c'es indigne de moi. J'aurais l'air d'avoir peur.

PIERRE

Les apparences sont si fallacieuses!

LUCIENNE

J'aime mieux vous le dire franchement, tranquille ment : j'ai trop souffert auprès de vous. Je pars.

PIERRE

Alors, c'est un complot? Votre mère a de la chance Pour une première visite, quel succès!

LUCIENNE

Vous faites erreur. On ne me dicte pas ma conduite Je suis décidée depuis longtemps.

PIERRE

Et moi qui ne soupçonnais rien! Avouez-le, ce mati même, l'homme le plus modeste pouvait s'y tromper Que dis-je, ce matin? Tout à l'heure, encore, en traver sant cette chambre bouleversée...

LUCIENNE, *sèchement.*

C'est tout ce que vous trouvez à répondre?

PIERRE

Comment donc, chère amie! Les idées m'assaill en foule. Et d'abord, précisons. Que demandez-vous juste?

LUCIENNE

Le divorce.

PIERRE

Parfait. Mais encore faut-il des raisons. En avez-imaginées?

LUCIENNE

Le juge les trouvera.

PIERRE

Croyez-vous?

LUCIENNE

Au besoin, il interrogerait votre ami Patrice.

PIERRE

Et qu'apprendrait-il? Que j'ai commandé un tableau? n n'envoie pas, que je sache, un homme aux galères, arce qu'il aime la peinture. Il me sera si aisé de me éfendre! Je n'aurai même pas à mentir. Mais non! 'endrement.) Réfléchissez, Lucienne. Vous avez pu mal iterpréter ma conduite. Qui sait? Je suis peut-être evenu jaloux, l'autre jour, derrière ce rideau! Je puis voir la faiblesse de craindre mon bon Claude, et, en ous menant chez lui demain, le désir de cacher que ii peur. Mais, puisque mes intentions sont méconnues, parer votre erreur, Lucienne : je réparerai les mienes. Convenez que votre indignation exagérait mes torts. e partez pas ce soir, ni demain, ni jamais : nous n'irons as chez Patrice, je vous promets.

LUCIENNE

Non, vous n'abandonnez aucun de vos projets. Votre échanceté...

PIERRE

Etes-vous tout à fait sûre de la vouloir fuir, cette orrible méchanceté? N'a-t-elle pas une élégance, une veur, un attrait? Ne vous procure-t-elle pas l'ivresse lutter, la joie d'être vaincue? Vous avez tort de maure vos tortures. Vous les désirez peut-être : la souffance n'est pas toujours le contraire du plaisir.

LUCIENNE, *troublée.*

Vous parlez bien... Je l'ai déjà éprouvé. Vous trouvez s paroles très belles, pour dire des choses très laides. iis votre éloquence n'a plus d'effet sur moi. Je connais

vos détours. Je sais ce que vous cherchez. Vous n'y parviendrez pas.

PIERRE

Je cherche à vous émouvoir. Je ne veux pas vous perdre. C'est assez naturel. Mais quels sentiments croyez-vous donc m'inspirer? Pensez-vous que je vous verrais partir sans regret, qu'il me serait facile de recommencer la vie sans vous? Je vous aime, Lucienne, ne vous y trompez pas. Ce n'est pas encore l'amour douloureux, humilié, séraphique! Le plus vilain homme du monde ne peut donner que ce qu'il a.

LUCIENNE

C'est encore trop.

PIERRE, *changeant de ton.*

Pourquoi mentez-vous? Pas un instant, vous n'avez songé à partir.

LUCIENNE

Moi?

PIERRE

Vous connaissiez le seul moyen de m'échapper : fuir sans me revoir.

LUCIENNE

C'est ce que j'allais faire.

PIERRE

Vous ne l'avez pas voulu. Vous saviez, tout à l'heure, que je reconnaîtrais certaine voiture devant la porte, que j'aurais soin de monter par le petit escalier, que je passerais d'abord par votre chambre, dans l'espoir de vous y retrouver. (*Lucienne hausse les épaules avec colère.*) Vous avez provoqué une dernière rencontre, c'était chercher une nouvelle défaite!

LUCIENNE, *avec un rire douloureux.*

Ah! Ah!

PIERRE

Mais supposons que, malgré vous, je vous laisse partir.

'ous retrouvez Bois-Charmant et vos bonheurs de jeune
ille. Un mois se passe, deux mois. Vous guérissez, vous
evivez. Je suis moins qu'un souvenir. Alors, je reviens.

LUCIENNE

On vous chasse!

PIERRE

Je reviens une nuit, pendant votre sommeil. Je gravis n escalier, je franchis une terrasse, je pénètre dans ne chambre dont l'image m'est restée...

LUCIENNE

Vous ne m'y trouverez plus!

PIERRE

Vous y serez encore!

LUCIENNE

Ecoute, je te hais, depuis la première minute où tu ı'as possédée. Et depuis cette minute, chaque jour, haque nuit, je te hais davantage. N'espère pas me retenir. Tu ne seras pas plus fort que ma haine. Je me suis ıré d'être libre aujourd'hui : je le serai. Si je ne te uittais pas, si je restais avec toi, si j'avais cette bassesse de me laisser reprendre, tu verrais mon dégoût our la dernière fois : je me tuerais!

PIERRE

Ah! Ah! Faut-il que tu aies peur! Il n'y a donc que ı mort, pour te sauver de moi? Elle seule fait oublier :s émotions que je donne? Alors, pourquoi les calomnier? Ose dire que tu étais vivante, avant de les conaître! Ose leur comparer tes sentimentalités d'autrefois, :s agitations, tes ardeurs de poupée bien pensante! Tu ıisais de la musique, tu aimais la nature! Tu cultivais ı charité, l'amitié, la pudeur! Mais que ces bonnes hoses paraissent fades, maintenant! Que tu leur as ite préféré la seule forte joie, que tu aies jamais goûtée!

LUCIENNE, *très émue.*

Non! Ce n'est pas vrai!

PIERRE

Tu prétends me haïr; tu me hais peut-être. Qu'importe? Tu ne me quitteras pas : il y a, entre nous, trop de secrets audacieux. Vois, je ne te touche pas, je te parle seulement, tu n'écoutes même pas ce que je dis. Et, rien que de sentir mon souffle dans tes cheveux, tu pâlis, tes mains tremblent, tu retrouves dans mes yeux l'image de nos plaisirs, tes lèvres cherchent les miennes, et...

LUCIENNE, *très troublée.*

Non! Non!

(*On frappe à la première porte de gauche.*)

PIERRE, *avec colère.*

Qu'y a-t-il? Entrez!

Scène VI

LES MÊMES, LA FEMME DE CHAMBRE,
puis GUILLAUME

LA FEMME DE CHAMBRE, *entrant, à Lucienne.*

Tout est prêt. Si madame veut s'habiller.

LUCIENNE

Je viens... (*Après avoir lancé à Pierre un regard de défi.*) Descendez dire à M. Guillaume Bussière, qui m'attend...

PIERRE, *brutal, à la femme de chambre.*

Inutile, je m'en charge. Allez.

(*La femme de chambre sort par la première porte de gauche; Pierre va ouvrir toute grande la porte de droite.*)

PIERRE, *criant au dehors.*

Guillaume! (*Il remonte en scène; dans une fureur*

ontenue.) Le cher ami, qui me guettait en bas! Il ignoait, le pauvre que...

(*Lucienne regarde avec espoir et terreur la porte de droite, restée ouverte.*)

GUILLAUME, *entrant, à Lucienne.*

Va t'habiller! (*Lucienne ne bouge pas. A Pierre.*) Tu es glissé dans ma famille comme un intrus. Tu nous ; volé Lucienne. Tu l'as séquestrée au milieu de maıdes de ton espèce. Tu l'as humiliée, torturée, dégradée. i tu t'imagines que ce petit jeu-là va durer toute la vie, ı te trompes, mon cher!

PIERRE

Ah! que j'aime l'indignation, surtout désintéressée! n vérité, je suis dans l'extase. Un mari tyrannise sa :mme. Tu l'apprends, tu accours, tu sauves l'infortuée au péril de tes jours. Et, chose admirable, tu es ıns aucune arrière-pensée : pas de dépit, pas de jalou:e. Tu ne détestes pas ce mari, tu n'aimes pas cette :mme.

GUILLAUME, *calme.*

Moi! Ai-je caché que je l'aime?

PIERRE

Ecoute. Je pourrais te jeter à la porte. Mais je préfère ne vengeance plus subtile. Tu aimes Lucienne, je m'en outais. Tu l'aimes, depuis qu'elle est à moi, parce u'elle est à moi. Je n'ai qu'elle, et tu veux me la prenre. Tu m'as tout pardonné, sauf mon bonheur. Tu me ais, depuis l'instant où tu as cessé de me plaindre.

GUILLAUME

Tu te trompes, mon cher. Je te plains toujours.

PIERRE

Eh! bien! tu as trop vite jeté le masque. Il fallait ester dans la coulisse. Peut-être aurais-je cédé aux ırmes d'une femme. C'est un dernier luxe que je me erais offert. Mais je ne reculerai pas devant tes fanaronnades.

GUILLAUME, *toujours calme.*

Tu n'as pas le choix.

PIERRE, *de plus en plus violent.*

Ah! Ah! Mais réfléchis, mon ami. Ma maison n'est pas une Bastille, que je sache. Il n'y a pas de verrous à forcer, pas de barreaux à scier. Si elle veut s'en aller, qu'elle s'en aille. Elle est libre! Toutes les portes sont ouvertes! Alors, à quoi sers-tu? Pourquoi es-tu ici? Il faut qu'on l'emmène? Elle a peur de rester? Quelque-chose la retient? Et si je te le prouvais, qu'elle veut rester? Si, là, devant toi, elle me suppliait de la garder?

GUILLAUME

Elle n'en fera rien.

PIERRE

Ah! Ah! Et pourquoi?

GUILLAUME

Parce qu'elle m'aime.

PIERRE, *avec fureur.*

Ah! Ah! Ah! Elle t'aime! Où as-tu pris cela?

GUILLAUME

Elle me l'a dit.

PIERRE

Elle te l'a dit! (*A Lucienne.*) Tu aimes cet homme? Réponds! Tu l'aimes! Voyons, réponds!

LUCIENNE

Oui, je l'aime. Je l'aime, et je le suivrai.

PIERRE, *au comble de la fureur.*

Ah! Ah! Ah! Tu l'aimes! (*A Guillaume, ouvrant la porte de gauche.*) Viens, approche! Regarde! Réponds! Est-ce la chambre, est-ce le lit d'une femme qui t'aime?

(*Lucienne pousse un cri de honte et de désespoir. Guillaume bondit sur Pierre.*)

LUCIENNE, *les séparant.*

Non, Guillaume.

PIERRE, *à Lucienne.*

C'est moi que tu aimes? Tu ne le verras plus, plus amais? Réponds!

GUILLAUME

Lucienne!

LUCIENNE, *avec horreur.*

Je veux rester! Je veux mourir!

PIERRE

Maintenant, partez! Partez ensemble! Allez-vous-en! e vous chasse! (*A Guillaume.*) Tu peux l'emmener : lle ne sera jamais à toi. (*A Lucienne.*) Et toi, tu peux suivre : à l'autre bout du monde, tu m'attendras!

LUCIENNE, *à Guillaume.*

A quoi bon m'emmener, je suis perdue! Je suis perdue!

(*Guillaume l'entraîne, tandis que Pierre, les bras croisés, éclate de rire.*)

RIDEAU

ACTE IV

A Bois-Charmant, l'appartement de Lucienne. Au fond, une porte-fenêtre, donnant sur la terrasse qu'on voyait au premier acte. A droite, une porte entr'ouverte sur une chambre à coucher, d'aspect très virginal. A gauche, une troisième porte, qui conduit aux autres appartements.

Scène première

LUCIENNE, SYLVIE

(*Avant le lever du rideau, on entend quelques notes d'une étude de Czerny, jouée sur le piano, par des doigts inexpérimentés. Au lever du rideau, Sylvie, installée au piano, achève son étude.*)

LUCIENNE, *invisible.*

Attention! Tu sais, je t'entends de ma chambre! (*En scène.*) Je ne suis pas satisfaite de tes notes piquées.

SYLVIE

Oh! c'est pas encore ça?

LUCIENNE

Non, vois-tu, il faut lever toute la main, avant d'attaquer. Regarde : comme si tu prenais un élan avec ton poignet. (*Elle lui montre le mouvement.*) Tu as compris? (*Sylvie essaie.*) Oui, voilà. Bien. Allons, rejoue les deux dernières lignes. Et que je sente bien la différence entre les liés et les piqués! (*Sylvie se met à jouer.*) Ta main gauche! (*Sylvie termine.*) Là, beaucoup mieux.

SYLVIE

Est-ce que je fais des progrès?

LUCIENNE

Certainement.

SYLVIE

Je voudrais jouer vite, très vite.

LUCIENNE

Il faut travailler.

SYLVIE

Vous êtes bien plus sévère que madame.

LUCIENNE, *l'embrassant.*

Petite friponne! Tu préférais les leçons de ma mère?

SYLVIE

Oh! non, par exemple! J'aime bien mieux travailler i, dans votre petit salon à vous. Et puis, elle était si iste, madame. Allez! elle pleurait bien souvent, surut quand la dame qui est ici ce soir, venait. La maison était pas gaie, quand vous n'étiez pas là, je vous proets! Tandis que depuis deux mois... Vous n'allez pas partir, au moins?...

LUCIENNE

Alors, tu te plais chez nous?

SYLVIE

Tout est si joli! Et puis, on me gâte.

LUCIENNE

Et ton papa et ta maman, tu ne les regrettes pas?

SYLVIE

Mais je vais les voir tous les dimanches. Ils sont bien ntents que j'apprenne! Quand je serai grande, je viendrai institutrice, et j'aiderai mes petits frères et :s petites sœurs.

LUCIENNE

En attendant, ma chérie, va te coucher.

SYLVIE

Quand est-ce que j'aurai ma prochaine leçon?

LUCIENNE

Voyons, demain, à ton retour de l'école, tu t'amusera dans le parc; et, ensuite, nous marquerons les serviettes. Tu auras ta leçon après-demain. Allons, bonsoir.

SYLVIE

Et ma récompense?

LUCIENNE

C'est juste. Tu l'as méritée.

(*Elle s'installe au piano.*)

SYLVIE

Qu'est-ce que vous allez me jouer?

LUCIENNE

Ecoute.

(*Elle joue le menuet de Don Juan.*)

LUCIENNE, *s'arrêtant.*

Eh bien?

SYLVIE

Oh! c'est beau! On voit des belles dames, qui fon des révérences, comme dans l'histoire que vous m'ave racontée. J'aime mieux ça, que ce que vous me joui quand vous êtes revenue, ces airs où il y avait du ch grin.

LUCIENNE

Petite masque!

SYLVIE

Encore un peu, dites : je serais si contente!

LUCIENNE

Mais tu iras te coucher tout de suite après?

(*Elle joue la fin du menuet.*)

SYLVIE

Que je voudrais jouer comme ça!

LUCIENNE

Tiens, va me chercher la boîte de bonbons qui est ıns ma chambre... Non, la voici. Emporte-la.

SYLVIE

Oh! merci!

LUCIENNE

Et maintenant, bonsoir.

(*Tandis que Sylvie sort, Lucienne ferme les volets et la porte-fenêtre, et va dans sa chambre.*)

SYLVIE, *rentrant, à Lucienne invisible.*

Madame, c'est la dame triste, qui veut vous parler.

LUCIENNE, *invisible.*

La dame triste... Mme Marcès?

SYLVIE

Oui.

LUCIENNE

Eh bien : dis-lui d'entrer. Et va te coucher.

(*Sylvie sort. Mme Marcès entre. Lucienne va au-devant d'elle.*)

Scène II

LUCIENNE, MADAME MARCÈS

MADAME MARCÈS

Je vais repartir, Lucienne, et, avant de vous quitter...

LUCIENNE, *gênée.*

Mais vous reviendrez, madame, n'est-ce pas? Ma mère ıt votre amie... Elle le restera, malgré tout. Moi aussi, ıurais voulu...

MADAME MARCÈS

Oui, mon enfant, vous me fuyez... Cette leçon de ıano, à neuf heures du soir... J'ai compris : ma pré-

sence vous rappelle tant de choses! Pourtant, je suis restée, j'ai manqué mon train, je me suis fait retenir à dîner, j'ai commis toutes les indiscrétions : c'est que malgré vous, vous me laissiez un espoir.

LUCIENNE

Quoi?

MADAME MARCÈS

On vous demande si peu de chose : un simple entretien...

LUCIENNE

Il l'aura devant le juge.

MADAME MARCÈS

Pourquoi mêler des juges... à une réconciliation?

LUCIENNE

Je vous l'ai dit. Je ne le reverrai pas.

MADAME MARCÈS

Vous l'avez dit, mais de telle façon... Ne vous défendez pas, mon enfant, c'est si naturel.

LUCIENNE

Comment, madame? Vous, si sévère pour votre fils, vous qui avez tant souffert par lui...

MADAME MARCÈS

Ah! Vous dites vrai. Je n'attendais de lui que du mal. Il a fait la tristesse de toute ma vie. J'en étais venue à l'accuser moi-même. Je le connais mieux que personne. C'est pourquoi vous devez m'écouter, quand je prends sa défense. Il a beaucoup changé, ces derniers mois. Il s'est humilié. Il a même pleuré. Cette fois, je suis sûre de son repentir.

LUCIENNE

Vous êtes sa mère.

MADAME MARCÈS

Lucienne!

LUCIENNE

Je comprends son calcul! Nous étions ses victimes, outes les deux. Il a pensé refaire ma conquête, en refaiant la vôtre. L'idée est élégante. Je reconnais sa maiière. Mais je n'en use plus. Non, j'en suis sûre, il se ert de vous pour me tendre un piège.

MADAME MARCÈS

Quel piège?

LUCIENNE

N'a-t-il pas menacé d'entrer une nuit, par surprise?

MADAME MARCÈS

Il y a renoncé. Il m'a tout expliqué. Il était jaloux, il ous aimait. Et, maintenant, il est très malheureux.

LUCIENNE, *un peu nerveuse.*

Je lui manque! Il a besoin de moi pour se divertir! imagine que je vais recommencer...

MADAME MARCÈS

Non, c'est une vie toute nouvelle qu'il vous propose. n'a revu aucun de ses amis. Il s'est installé chez moi. s'est mis au travail, il a commencé un livre, un très ɜau livre. Il quittera Paris, si vous le désirez. Il vous mera comme vous devez être aimée. Son remords est touchant, vous verrez. Ne soyez pas impitoyable. A ıoi bon lutter contre vous-même? Vous céderez!

LUCIENNE

Jamais!

MADAME MARCÈS

Je me disais : « Un jour, il changera. » J'attendais ce ur-là depuis son enfance. Et ce jour est venu, Luenne, grâce à vous. Achevez ce que vous avez comencé. Ayez pitié de moi. N'abandonnez pas mon fils... ous êtes sa femme. Vous avez la responsabilité de sa e. Ce qu'il redeviendra loin de vous, c'est vous qui ıurez voulu...

LUCIENNE

Comment! Il faudrait que je le subisse par devoir,

après l'avoir subi par lâcheté? Parce que j'ai été victime pendant huit mois, je devrais l'être toute la vi N'y comptez pas. J'ai retrouvé ici toutes mes joies, ne suis pas prête à les sacrifier une seconde fois.

MADAME MARCÈS

Vous l'avez tant aimé.

LUCIENNE

Je ne l'ai jamais aimé.

MADAME MARCÈS

Ma pauvre enfant, votre égarement m'épouvante. Vous croyez l'avoir quitté : on vous a arrachée de lui. Vous vous croyez libre : vous lui appartenez encore.

LUCIENNE

Comment, vous osez dire?...

MADAME MARCÈS

Qu'arrivera-t-il, si vous comprenez trop tard?

LUCIENNE

Je ne crains rien. J'en aime un autre.

MADAME MARCÈS

Oui. Et vous serez sa femme. Mais songez, Lucienne, si Pierre, un jour...

LUCIENNE

Assez, de grâce...

(*On entend Mme Esselin, à gauche.*)

MADAME MARCÈS

Vous réfléchirez. On m'appelle. Il est temps. Je vais lui porter votre réponse. Il n'est pas homme à s'en contenter.

Scène III

LES MÊMES, plus MADAME ESSELIN

MADAME MARCÈS, *à Mme Esselin, allant à la porte.*
Je suis en retard?

MADAME ESSELIN
La voiture vous attend. (*Allant vers Lucienne.*) Je vais la gare, avec ton grand-père.

LUCIENNE
Alors, je vous dis bonsoir, mère.
(*Mme Esselin la regarde dans les yeux.*)

MADAME ESSELIN, *presque bas.*
Guillaume voulait te parler. Il est inquiet, je crois... cause de... (*Elle désigne des yeux Mme Marcès.*)

LUCIENNE
Qu'il vienne, qu'il vienne! Je le rassurerai!

MADAME ESSELIN
Ma chérie! (*A Mme Marcès.*) Venez-vous, chère madame?

MADAME MARCÈS, *embrassant Lucienne.*
Laissez-moi vous embrasser, mon enfant. Nous avons bien souffert l'une et l'autre. Mais vous ferez comme moi, j'en suis sûre : il est de ceux à qui l'on pardonne toujours.
(*Mmes Esselin et Marcès sortent.*)

Scène IV

LUCIENNE, seule, puis GUILLAUME

(Lucienne, restée seule, s'accoude à un fauteuil, songeuse. Guillaume entre par la droite; elle ne l'entend pas. Il la regarde longuement, les bras croisés.)

GUILLAUME, *simulant la gaieté.*

Bonsoir, Lucienne.

LUCIENNE

Tu étais là?

GUILLAUME

Non, j'arrive. Cette bonne dame est partie?

LUCIENNE

Oui.

GUILLAUME

Tant mieux.

LUCIENNE, *avec un sourire.*

Pourquoi? Elle te faisait peur?

GUILLAUME

Non, mais elle ne doit pas m'aimer beaucoup. Puis, elle est triste; moi, je suis heureux : ça me gêne.

LUCIENNE

Où as-tu dîné?

GUILLAUME

Dans mon laboratoire, entre deux bains de cyanure. Ah! j'ai travaillé, travaillé... comme si je n'avais rien d'autre à faire. Tout une après-midi sans toi! Tu sais, je n'ai plus l'habitude.

LUCIENNE

Au moins, as-tu trouvé quelque chose?

GUILLAUME

ai trouvé le temps long... Mais n'importe! Mainte-t, je ne lâche plus. Il faut que j'aboutisse. On a beau rebuter, c'est émouvant quand même. Je ne peux me plaindre! J'ai des heures où il y a de la joie... ıs, la nuit, quand la maison est endormie, et que je le, seul dans le silence, au sommet de ma tour... 's, par moments, il me semble... Je ne sais pas com-ıt dire... C'est comme si toutes les forces cachées la terre et du ciel étaient là, m'approchaient, me enaient familières... Je les tiens dans ma main. Je parle... Elles vont répondre... Elles ont peur de ... Alors... je pense... je pense au premier qui fit ir la gerbe électrique d'une lame de métal, et aux ves alchimistes pour qui l'univers était peuplé d'âmes sibles, et aux pâtres de Chaldée qui prédirent les pses et comptèrent les étoiles, et aux autres, à tous qui viendront, dans la suite des siècles, pour ban-du monde la souffrance et la méchanceté... Et, vois-ucienne, je sais bien que je ne suis pas grand'chose; s, quand même, je me sens un peu le frère de tous gens-là... Mais je parle, je parle... J'oublie que toi i... Voyons, que s'est-il passé, cet après-midi? onte!

LUCIENNE

evine.

ILLAUME, *avec une inquiétude qu'il veut cacher.*

adame Marcès? C'est lui, qui te l'envoyait?

LUCIENNE

ıi.

GUILLAUME

le s'est réconciliée avec lui? Elle veut le réconci-avec toi?

LUCIENNE

ıut simplement. Qu'en dis-tu?

GUILLAUME

est merveilleux!

LUCIENNE

N'est-ce pas? Elle l'avait maudit cent fois. Elle ét
venue l'accuser elle-même. Il lui demande de plaid
sa cause, et cette femme de conscience n'hésite pas u
minute. Voilà ce qu'il a trouvé. Et quel message, m
ami! Il m'aime. Il ne savait pas qu'il m'aimait. Maint
nant il le sait. Il veut se racheter. Il ne peut pas
racheter sans moi. C'est un cas de conscience. Si
lui reviens, je le sauve : il écrit un chef-d'œuvre. Ma
si je l'abandonne, il est perdu : j'aurai, par mon en
tement, causé la chute d'un ange... et la ruine d'
éditeur! Voilà, mon cher, ce que je viens d'entendre.

GUILLAUME

Et... qu'as-tu répondu?

LUCIENNE, *avec une gaieté factice, qui peu à peu devient sincère.*

Que voulais-tu que je réponde? J'ai dit... à peu pr
« Chère madame, votre démarche me touche infinim
mais elle est trop flatteuse. Pour racheter une âme a
compromise, il faudrait une sainte. La sainteté est
belle chose; toute réflexion faite, je préfère le bonh
C'est plus modeste, mais si agréable! »

GUILLAUME

Chère Lucienne!

LUCIENNE

Tu as vu si clair en moi! Tout ce que tu annonçais
arrivé. J'ai retrouvé ici mon âme d'autrefois. Je ne
rappelle plus rien de ce que j'ai souffert. Par momen
je me demande si j'ai connu cet homme, et le mal q
m'a fait. Il me semble que c'est hier, que nous jouio
tout enfants, sous les ogives, et que grand-père n
racontait ses belles histoires! Tu te souviens, com
nous l'écoutions? Et tout cela est revenu si doucem
avec nos promenades dans les bois, avec tes travaux
nos enthousiasmes, avec les leçons de Sylvie, les pi
de linge à compter, tout le petit train-train de no
vie campagnarde! Les premiers jours, je n'osais

ire. Cette liberté que tu m'avais rendue, je ne savais en faire. Je me sentais déchue, indigne de toi, indide l'amour. Et je me taisais, je me cachais, j'aurais lu mourir. Mais tu as été si bon, si patient, si sûr ta victoire!...

GUILLAUME

t toi, ma pauvre Lucienne, tu avais été si malheuse, et par ma faute! Mais oui, j'aurais dû savoir plus que je t'appartiens, que mon bonheur est là, près toi, ma chérie. Tu verras maintenant, la belle vie! s gambaderons sous les futaies, comme des colléis en vacances. Nous travaillerons comme des labous. Et je t'assure qu'à nous deux, nous deviendrons grand homme! Tu verras, je veux que tu sois heue, d'un bonheur plus poignant que toutes tes soufces!

LUCIENNE

ui, oui.

GUILLAUME

te sens toute à moi, comme si tu étais à moi déjà, uis longtemps, depuis toujours.

LUCIENNE, *chastement.*

ui, depuis toujours... pour toujours! (*Il veut s'appro- davantage. Avec une très grande douceur.*) Non, encore, Guillaume...

GUILLAUME, *de même.*

uisque tu m'as promis d'être ma femme... puisque tu juré...

LUCIENNE

e sera bientôt... Mais, aujourd'hui... si tu m'aimes...

GUILLAUME, *très grave.*

ucienne, il ne faut rien d'obscur entre nous.

LUCIENNE, *tranquille.*

l n'y a rien d'obscur.

GUILLAUME

Cette visite ne t'a pas troublée? Tu peux tout me dir Lucienne... Ce qu'on t'a raconté, tu n'y crois pas?... T ne crois pas à ce repentir?

LUCIENNE

Comment veux-tu que j'y croie?

GUILLAUME, *après un temps.*

Tu ne désires pas le revoir?

LUCIENNE

Moins que jamais.

GUILLAUME

Alors, qu'y a-t-il?

LUCIENNE, *à voix très basse.*

J'ai peur!

GUILLAUME

Peur?

LUCIENNE

Oui.

GUILLAUME

De quoi?

LUCIENNE

Peur qu'il revienne, quand je serai à toi.

GUILLAUME

Je suis plus sûr de toi que toi-même.

LUCIENNE

Mais s'il retrouvait son pouvoir? Je ne l'ai pas quitt je me suis enfuie!... C'est toi qui m'as sauvée, ce n'e pas moi... Quand je serai délivrée de cette crainte d nière, quand je me sentirai libre tout à fait... alors, viendrai, Guillaume, je te jure.

GUILLAUME, *très grave.*

Oui, il faut que ce soit toi qui m'appelle... Ce se bientôt... je le sais...

(Il sort lentement à gauche.)

Scène V

LUCIENNE, seule, puis PIERRE

(*Restée seule, Lucienne va se retirer dans sa chambre coucher. Tout à coup, elle entend un bruit, dans le arc. Ce sont des pas sur le gravier. Elle frissonne.*)

LUCIENNE, *murmurant, dans l'effroi.*

Lui!

(*Elle s'arrête un instant, comme paralysée, puis se précipite à la porte-fenêtre, dont elle ferme les contrevents. Elle s'y appuie, et attend, angoissée.*)

VOIX DE PIERRE, *dehors, murmurant.*

Lucienne! Ouvre! C'est moi! (*Elle reste immobile, ans une frayeur grandissante.*) Ouvre! Ouvre! (*Pierre 'appe au volet.*) Lucienne! C'est moi! Je t'aime! Tu es i, n'est-ce pas? Tu m'entends? Ouvre-moi! Il faut que : te parle! (*Lucienne se calme peu à peu, d'un douloureux effort.*) Ouvre-moi, je t'en supplie! Je veux que tu i'ouvres! Tu m'ouvriras! (*Il secoue les contrevents avec iolence.*) Ah! Ah! je comprends, tu as peur de moi! 'u n'oses pas! Tu as peur, n'est-ce pas? Non, ce n'est as vrai? Alors, prouve-le, que tu n'as pas peur! rouve-le!

(*Lucienne a changé de visage. La terreur fait maintenant place à l'énergie. Tout à coup, résolument, elle ouvre, et avec une très grande froideur.*)

LUCIENNE

Entrez!

PIERRE

Je savais que tu ouvrirais! Je savais que tu m'attenais!

LUCIENNE

Oui, je vous attendais. Vous m'aviez prévenue. Vous

voulez me parler, j'écoute! (*Il la regarde avec stupéfaction.*) Vous semblez interdit. Pensiez-vous me surprendre? Vous avez manqué de finesse. Il y a trois mois, vous me menaciez de cette visite. Aujourd'hui, vous m'envoyez votre mère. Vous lui faites jurer que vous ne viendrez pas. Une heure après, vous êtes ici. Vraiment, la ruse est trop grossière.

PIERRE

Ah! Ah! Et pourtant, vous m'avez ouvert.

LUCIENNE

J'ai ouvert, oui, mais pour vous montrer que je ne vous crains plus, pour me le prouver à moi-même. Je tremblais encore, quand vous étiez derrière cette porte. Je suis libre, depuis que vous êtes entré.

PIERRE

Libre? Regarde-moi en face. Ose le répéter.

LUCIENNE

Oui, je suis libre devant vous, libre, comme si vous n'aviez jamais été dans ma vie. Ne protestez pas. Vous le savez. Dès mon premier mot, vous l'avez senti.

PIERRE

Ah! Ah! Ah!

LUCIENNE

Je l'ai vu à votre visage. Tout de suite, en entrant, vous m'avez regardée, et vous avez compris. Vous étiez stupéfait. Vous cherchiez des mots, vous n'en trouviez pas. Et maintenant encore! (*S'énervant de nouveau.*) Voyons, remettez-vous. Parlez! Je vous écoute. Ah! vous pensiez qu'il suffirait de vous montrer, n'est-ce pas? Cette fois-ci, vous vous êtes trompé! Avouez-le! Avouez que vous vous êtes trompé!

PIERRE

Eh! bien... oui, je suis vaincu... A peine devant vous, je m'en suis aperçu. Et alors, j'ai oublié ce que je venais

ire, j'ai raillé. Ce n'est pas ainsi que j'avais imaginé t entretien, Lucienne. Toutes les apparences me conmnent. Mais, je vous jure, j'avais renoncé à venir. a mère seule devait obtenir mon pardon. Vous le lui 'ez refusé, n'est-ce pas? Je le pressentais. Je n'ai pas le courage d'attendre qu'elle me le dise. J'ai voulu sayer moi-même. J'espérais qu'en me revoyant... Mais us avez raison, je me suis trompé... (*Lucienne redeent craintive, et se trouble peu à peu.*) Après tout, la vaut mieux... Oui... pour vous... cela vaut mieux. pourrais vous raconter, vous expliquer... Je ne veux s, je ne me défendrai plus. Mon repentir vous toucheit peut-être... Je vous ai déjà fait trop de mal... Puis, i si souvent promis de réformer ma vie!... Comment e croiriez-vous aujourd'hui, moi qui vous ai toujours enti?... Oh! ne plus vouloir ce qu'on a voulu... oublier... commencer!... Oui, c'eût été beau... L'aurais-je pu? aurais-je même tenté? Je n'en sais rien. Je ne sais us qu'une chose, Lucienne : c'est que je vous aime. ıtrefois, je ne vous aimais pas. Je ne doutais pas de oi. C'était là toute mon habileté. Mais aujourd'hui, je is faible comme toi, j'ai besoin de toi, comme tu as soin de moi. J'avais cru jouer, par libertinage. Au nd, je cherchais à me rendre jaloux, pour parvenir à imer. Oui, je cherchais l'amour : toute la vie, sans le voir, j'ai cherché la jalousie et l'amour. Ah! je les ai ouvés maintenant!

(*Il la prend dans ses bras.*)

LUCIENNE, *délivrée, avec un sourire de joie et de stupéfaction.*

C'est fini! C'est fini!

PIERRE, *sans vouloir entendre.*

Ecoute! Ecoute-moi! C'est par orgueil, que je t'ai issée partir.

LUCIENNE, *pendant qu'il parle.*

Fini!... Fini!... C'est fini!... C'est fini!...

PIERRE

Je pensais t'oublier. Une femme, cela devait être, pour

moi, comme toutes les femmes. Mais toi, Lucienne, je t'ai regrettée. J'ai regretté tes violences, et même tes mépris.

LUCIENNE, *riant presque d'indifférence.*

Parlez! Encore! Encore! Que je goûte jusqu'au fond la volupté de ne plus rien sentir!

PIERRE

Mais non! C'est impossible! Tu n'as pas cessé de m'aimer, Lucienne. Rappelle-toi : avant notre mariage, tes ironies, tes sarcasmes, tu te souviens? Et pourtant, chacun de tes regards me criait : « Je suis à toi! » Et ensuite, à Paris, chaque jour, chaque nuit, tu pleurais, tu maudissais, et je restais le maître!

LUCIENNE, *éclatant de rire.*

Ah! Ah! Ah!

PIERRE

Mais, aujourd'hui, c'est moi qui souffre, Lucienne; c'est moi qui pleure comme un enfant. Si tu savais, les minutes qui me séparaient de toi, comme je les ai comptées! On me parlait, on m'entourait : je n'entendais rien. Je me sentais seul, et, seule au monde, tu existais pour moi!

LUCIENNE, *cruellement.*

Encore! Encore! Parlez! parlez! Que je sois certaine de ma joie! certaine de ma victoire!

PIERRE

Tu vois, je te le demande à genoux! Aie pitié de moi! Ne m'abandonne pas! Sans toi, je ne peux plus vivre. Pitié! Lucienne, je t'aime! je t'aime!

LUCIENNE, *rouvrant la porte-fenêtre.*

Maintenant, partez. Vous pouvez partir. Je suis sûre de moi. Vous êtes mort pour moi. Je puis l'aimer sans partage : mon corps est à lui, comme mon âme.

PIERRE, *fou de colère.*

A lui?

LUCIENNE

Oui.

PIERRE

Ah! Ah! Mais, si tu pouvais lui appartenir, il y a longtemps que tu te serais donnée!

LUCIENNE

C'est fait.

PIERRE

Quoi?

LUCIENNE

Je suis sa femme.

PIERRE

Tu mens.

LUCIENNE

Je suis sa femme, depuis le jour où je vous ai quitté.

PIERRE

Tu mens. Je ne te crois pas!

LUCIENNE

En arrivant ici, pour être certaine de ne jamais retomber dans vos bras, je me suis donnée. Oui, je me suis donnée.

PIERRE

Tais-toi!

LUCIENNE

Mais il me restait une angoisse : vous pouviez revenir, m'inquiéter peut-être. Vous êtes revenu : vos baisers sont effacés! Je n'ai plus de mémoire que pour les siens! Je me sens libre, libre!

PIERRE, *se précipitant sur elle.*

Ah! gueuse!

LUCIENNE

Libre!

(*Un temps.*)

PIERRE

Soit! Je comprends... Mais tu n'as pas encore fini de

souffrir, Lucienne. Nous étions faits pour nous aimer. Je te l'ai dit souvent. Tu n'as pas voulu me croire. Tant pis pour toi. Mais ce bon Guillaume est un observateur : il s'en apercevra. Son bonheur sera ma plus belle victoire. (*Prenant son chapeau, et se dirigeant vers la porte-fenêtre.*) Oui, je suis tranquille. Vous êtes nés poètes, tous les deux : vous penserez à moi, le soir, à la chandelle. Je vous souhaite bien du plaisir. Adieu.

(*Il disparaît. Lucienne court à la porte-fenêtre, qu'elle ferme précipitamment. Puis, au paroxysme de la joie, elle appelle.*)

LUCIENNE

Guillaume! Guillaume!

RIDEAU

LE TROUBLE-FÊTE

COMÉDIE EN TROIS ACTES
ET UN ÉPILOGUE

Représentée pour la première fois, le 10 mai 1913,
à la Comédie des Champs-Elysées

A MA MÈRE.

E. F.

PERSONNAGES

	MM.
JULIEN FLORENT	LOUIS GAUTHIER
ROBERT DE PRAILLES	MAULOY
LE DOCTEUR CHARLIER	MARCEL ANDRÉ
UN VALET DE CHAMBRE	FUGÈRE
	Mmes
LISE FLORENT	GLADYS-MAXHANCE
FRANCINE DE PRAILLES	DE POUZOLS
MADAME GAUTRAY	JALABERT
UNE FEMME DE CHAMBRE	MAÏA
LA NURSE	KALIN

LE TROUBLE-FÊTE

ACTE PREMIER

Jn salon-cabinet de travail, très intime. Porte au fond. rte-fenêtre à droite.

Scène première

LISE, LA FEMME DE CHAMBRE

(Au lever du rideau, Lise, aidée de la femme de cham-, est occupée à mettre des fleurs dans les vases.)

LISE

Le relieur n'a rien apporté?

LA FEMME DE CHAMBRE

Non, madame.

LISE

Les roses, maintenant. (*La femme de chambre lui nne les roses.*) Quelle heure est-il?

LA FEMME DE CHAMBRE, *regardant au dehors et fermant les brise-bise.*

Quatre heures vingt.

LISE

Vous direz qu'on prépare le thé. (*Elle porte un vase fleurs près d'une bibliothèque et voit les brise-bise rmés.*) Mariette!... Ces brise-bise!

LA FEMME DE CHAMBRE, *tirant les brise-bise.*

Oh! pardon, madame...

LISE

Combien de fois faudra-t-il vous le redire? (*Indiqua le fauteuil placé derrière le bureau.*) Il est indispensab que, de ce fauteuil, on aperçoive Notre-Dame. (*O entend sonner.*) Allez ouvrir. (*La femme de chamb sort un instant. Lise, restée seule, prend dans une bo bonnière un caramel dont elle défait l'enveloppe d papier. Puis elle va chercher furtivement un huilier d porcelaine ancienne, caché dans la cheminée. Elle d bouche un des flacons et le hume.*) Non, c'est l'huil

(*Elle remet le bouchon, puis débouche l'autre flaco mais, entendant venir, elle s'arrête, comme pri en faute.*)

LA FEMME DE CHAMBRE, *rentrant.*

C'est Mme Gautray.

LISE

Qu'elle entre.

Scène II

LISE, MADAME GAUTRAY,
puis LA FEMME DE CHAMBRE

LISE

Vous, à Paris, grand'mère?

MADAME GAUTRAY

Ai-je le choix? Tu ne viens plus à Versailles...

LISE

J'ai été si accaparée!

MADAME GAUTRAY

Pas même un coup de téléphone, en trois jours? To silence m'a inquiétée, tu sais. Il doit me cacher que que chose.

LISE

Toujours romanesque, grand'mère.

MADAME GAUTRAY

Je connais ma Lison. Rien qu'à voir ton visage... Si, ., tu as un ennui, je l'ai déjà senti l'autre fois. Une ıéchante lettre de Bordeaux, peut-être? Ton père?...

LISE

Mon père? Sa collection de vieilles cloches l'agite lus que sa fille!

MADAME GAUTRAY

Est-ce ton beau Julien qui te donne du souci?

LISE

En aucune façon.

MADAME GAUTRAY

Et, d'abord, où est-il?

LISE

Au Palais. Vous le verrez à cinq heures.

MADAME GAUTRAY

Comment? Il plaide?

LISE

Assistance judiciaire!

MADAME GAUTRAY

Et tu ne sièges pas au banc des admiratrices?

LISE

Je me sentais fatiguée.

MADAME GAUTRAY

Alors, c'est ta santé...

LISE

Je me porte à merveille.

MADAME GAUTRAY

Je t'ai trouvée nerveuse, mardi...

LISE

Moi?

MADAME GAUTRAY

Regarde-moi. (*Lise détourne les yeux.*) Bien en face. Tu as les traits un peu tirés, ma petiote...

LISE

Jamais de la vie!

MADAME GAUTRAY

J'avais déjà remarqué... Si... si... Tu n'éprouves rien de particulier?

LISE

Que voulez-vous que j'éprouve?

MADAME GAUTRAY

Pas de fatigues?... Pas de somnolences?...

LISE

En voilà des idées!

MADAME GAUTRAY

Tu devrais consulter, je t'assure.

LISE

Vous êtes extraordinaire!

MADAME GAUTRAY

Voyons, Lise, pas de cachotteries.

LISE

Je n'ai rien à cacher!

MADAME GAUTRAY

Je suis parfois de bon conseil, tu en as fait l'expérience.

LISE, *très enfant gâtée.*

Ah! ça, oui, grand'mère! Où serais-je sans vous?

MADAME GAUTRAY

Ici, probablement.

LISE

J'en doute. Si vous m'aviez condamnée comme tous

es autres, il y a deux ans, je n'aurais jamais eu le ourage...

MADAME GAUTRAY

Je t'en prie, n'exagère pas ma collaboration.

LISE

Je tiens à vous le rappeler, vous êtes responsable de ous mes crimes.

MADAME GAUTRAY

Tes crimes? Le mot est dur! Julien avait écrit quelues sottises sur l'amour libre : il n'en est pas moins imable.

LISE

Ma bonne grand'mère, vous êtes une philosophe.

MADAME GAUTRAY

Non. J'ai mes préjugés. Seulement, je t'aime, ma etite enfant; si c'est un péché, il excuse les autres.

(*La femme de chambre rentre avec un livre.*)

LISE

Qu'y a-t-il?

LA FEMME DE CHAMBRE

Ceci qu'on apporte.

LISE

Une surprise pour Julien : le *Don Juan*, de Mozart, ans l'édition originale... Attendez! Une dédicace...

(*Elle s'assied au bureau. La femme de chambre sort.*)

MADAME GAUTRAY

L'heureux homme! (*Allant à la fenêtre.*) L'adorable uartier! Cette vue sur la cathédrale!...

LISE, *cachant la partition sous le buvard.*

Là... sous le buvard... et, quand il arrivera, tout à heure...

MADAME GAUTRAY

Dire que, tôt ou tard, il vous faudra déménager!

LISE

Nous n'y songeons guère.

MADAME GAUTRAY

L'appartement est si étroit.

LISE

Il nous suffit.

MADAME GAUTRAY

Mais, si la famille... s'agrandissait.

LISE

Dans ma situation? Ce serait une catastrophe!

MADAME GAUTRAY

Tu exagères. Puis, moi, j'aurais mon arrière-petit-fils, je me moquerais du reste.

LISE

Vous ne pensez qu'à vous!

MADAME GAUTRAY

Comment, petite lâche, tu ne serais pas enchantée d'être maman?

LISE

Ah! non!

MADAME GAUTRAY

J'estime qu'après deux ans d'amour...

LISE

De votre temps, peut-être. Nous vivons dans un siècle où l'on est moins pressé.

MADAME GAUTRAY

En effet, je ne comprends plus : je commence à vieillir!

LISE

Enfin, vous, grand'mère...

MADAME GAUTRAY

Tu ne vas pas comparer. Je suis une vieille romanesque, et toi, une jeune révolutionnaire.

LISE

Alors, vrai? Vous y teniez?... Tout à fait?

MADAME GAUTRAY

Quels souvenirs tu vas réveiller! Nous désirions beaucoup, beaucoup d'enfants, — comme dans ces tableaux anciens où l'on voit le père, la mère, et des tout grands avec des tout petits...

LISE

Nos rêves étaient moins nobles.

MADAME GAUTRAY

Le bon Dieu ne fut guère prompt à nous contenter : quand je me crus exaucée, j'en fis d'abord mystère, tant je craignais de m'abuser.

LISE

Ce n'est pas ce que je craindrais!

MADAME GAUTRAY

Ton grand-père était conservateur au musée de Versailles. Un jour, dans la chambre de Marie-Antoinette, je lui confiai mon secret. Il me regarda en souriant. Nous nous embrassâmes. Et nul couple royal annonçant un dauphin à la France ne goûta plus belle minute d'orgueil et d'attendrissement!

LISE, *avec un chagrin comique.*

Julien sourirait peu. Il ne m'embrasserait guère. Il regarderait Notre-Dame, et je pleurerais beaucoup.

MADAME GAUTRAY

C'est donc un monstre, ton Julien?

LISE

Non, grand'mère, c'est un monsieur qui n'est pas simple, heureusement, qui n'oublie pas volontiers son petit confort, sa fantaisie, tout son cher « moi-même », un coquet choyé des femmes, un dilettante, un irrégulier qui se fait de la vie un art et n'a pas de goût pour les choses laides.

MADAME GAUTRAY

Une chose laide? Avoir un enfant?

LISE

Il y a des beautés qui lui échappent encore.

MADAME GAUTRAY

C'est donc sérieux, tout ce qu'il répond, quand je le chicane sur votre paresse?

LISE

Il ne plaisante jamais lorsqu'il parle de lui.

MADAME GAUTRAY

Pauvre mignonne!

LISE

Non, je vous en prie, ne me plaignez pas. Je l'aime et il m'aime! Ah! comme il s'évertue à rétracter ses livres, à se faire « une âme neuve »! Ses efforts sont touchants!

MADAME GAUTRAY

Bref, tu aurais deux enfants à élever.

LISE

Le petit me donnerait moins de mal que le grand, j'espère! Mon Dieu! Mon Dieu! Quand je pense à la révolution...

MADAME GAUTRAY

Parce qu'un bambin naîtrait? Le cas s'est déjà vu!

LISE, *avec une angoisse comique.*

Mais, grand'mère, songez-y, ce serait tout notre bonheur remis en question!

MADAME GAUTRAY

Pas possible!

LISE

Julien raffole des voyages, nous ne pourrions plus oyager.

MADAME GAUTRAY

Il serait quitte des accidents.

LISE

Il a l'horreur des choses médicales, je serais forcée e lui en parler.

MADAME GAUTRAY

Belle occasion de l'instruire.

LISE

Il adore me voir jolie, je serais laide à faire peur.

MADAME GAUTRAY

Puisqu'il aime le changement!

LISE

Et ce n'est pas tout! En homme de ménage, il se rouve déjà piteuse figure. S'il allait se sentir travesti n père de famille!

MADAME GAUTRAY

Enfin, il ne renierait pas son marmot?

LISE

Mais il pourrait se lasser de moi! Il est d'humeur si nconstante! et le lien qui nous unit est si fragile! Ah! rand'mère, je connais Julien! Malgré son bon cœur, s'il rrivait qu'un jour...

MADAME GAUTRAY

Ma parole, tu perds la tête! On dirait une fille séduite ui craint de... Mais vous êtes mariés, bon sang! Tu as 'air de l'oublier!...

LISE

Aujourd'hui, vous savez, grand'mère... mariage... concubinage... la différence est mince.

MADAME GAUTRAY

Quand donc prendrez-vous naturellement les choses naturelles!... Eh bien, je lui parlerai, à ton Julien! Il va venir, n'est-ce pas? Je me charge de lui inculquer le sens de la famille!

LISE

Grand'mère! je vous en conjure!...

MADAME GAUTRAY, *apercevant tout à coup le flacon de vinaigre débouché.*

Qu'est-ce que c'est que ça? (*Elle le hume.*) Du vinaigre?

LISE, *embarrassée.*

Vous savez bien, grand'mère, j'ai toujours beaucoup aimé le vinaigre.

MADAME GAUTRAY

Dans la salade, oui, mais dans ton salon!

LISE

J'en prends parfois une ou deux gouttes.

MADAME GAUTRAY

Ah!

LISE

J'ai un peu mal à l'estomac. C'est la seule chose qui me réussisse.

MADAME GAUTRAY

Du vinaigre? Pur?

LISE

Pur? Vous n'y pensez pas. Deux gouttes sur un petit caramel.

MADAME GAUTRAY

Tout simplement!

LISE

C'est exquis, voulez-vous faire l'essai?

MADAME GAUTRAY

Non, non!... Pas moi!... Et ce goût t'est venu depuis ngtemps?

LISE

Quatre ou cinq jours!

MADAME GAUTRAY

Et Julien, qu'en dit-il?

LISE

Julien! il n'en sait rien.

MADAME GAUTRAY

Ah!

LISE

Ne lui en parlez pas, surtout. Il me gronderait.

MADAME GAUTRAY

Non! Non!

Scène III

ɛs MÊMES, JULIEN, puis LA FEMME DE CHAMBRE

JULIEN

Grand'mère ici? Quelle aubaine! (*Il lui baise la main.*) ı bien, Lisote! Moins fatiguée?

(*Il l'embrasse. La femme de chambre apporte le thé.*)

LISE

Et ce procès?

JULIEN

Trois ans de prison. Pour avoir tué une vieille femm ça n'est pas cher.

MADAME GAUTRAY

A qui le dites-vous! Vous faites un métier!

JULIEN

Mon métier, je l'adore. Gardez-vous d'en médire.

LISE

A la bonne heure! Tu auras des meringues.

JULIEN

Elle me prend par tous mes vices! (*Lise se dispo à servir le thé.*) A propos, je viens d'avoir une idée, e bouquinant le long des quais.

LISE, *occupée à verser le thé.*

Combien de morceaux, grand'mère?

MADAME GAUTRAY

Trois.

JULIEN, *à Lise.*

Que dirais-tu, pour cet été, d'un voyage, devinez où, grand'mère : en Islande!

LISE, *surprise.*

En Islande?

MADAME GAUTRAY

Hum! C'est un peu loin, tu ne trouves pas, Lise?

LISE, *feignant l'indifférence.*

L'Islande?... Non, non.

JULIEN

Imaginez une grande montagne de neige et de lave qui sort de la mer...

MADAME GAUTRAY

Brrr... On a envie d'y courir ce soir même.

JULIEN

Puis, c'est la vraie patrie d'Odin et des Walkyries. ·ut-être un jour, au détour du chemin, surprendrons-›us Brunehilde endormie sur son rocher.

MADAME GAUTRAY

Très joli. Mais vous, mon ami, où dormirez-vous?

JULIEN

Pas en chemin de fer, à coup sûr, ni même à l'hôtel, n'y en a pas. Mon Dieu, nous voyagerons par étapes, cheval, mendiant l'hospitalité de ferme en ferme, ›mme en plein douzième siècle.

MADAME GAUTRAY

Vous ne m'invitez pas? Ce sera confortable.

JULIEN

Lise est vaillante. Elle se moque du confort. N'est-: pas, petite?

LISE, *se retournant, près de la table de thé.*

Evidemment.

JULIEN

Tu n'as pas l'air enchanté!

LISE

Vanille ou chocolat, grand'mère?

MADAME GAUTRAY

Vanille.

(*Lise lui apporte une meringue.*)

LISE

Et toi, Julien?

JULIEN

Moi? Vanille et chocolat.

LISE

Glouton.

(*Elle lui apporte deux meringues.*)

MADAME GAUTRAY

Elles sont parfaites.

JULIEN

Tu n'y goûtes pas, Lise?

LISE

Non.

JULIEN

Tu les aimes tant!

LISE

Aujourd'hui, je n'en ai pas envie.

JULIEN

Comment? Tu ne viens pas au Palais, tu ne viens pas en Islande, tu refuses des meringues? On m'a changé ma femme. Qu'est-ce qui se passe?

LISE

Rien, je t'assure.

MADAME GAUTRAY, *inconsidérément.*

Moi, je vais vous dire ce qui la taquine.

LISE

Grand'mère!

MADAME GAUTRAY

Elle n'ose pas l'avouer, mais, depuis quelque temps, elle est...

JULIEN

Elle est quoi?

MADAME GAUTRAY

Elle est surmenée. Qu'avez-vous fait, cette semaine?

JULIEN

Rien de plus que d'habitude!

MADAME GAUTRAY

Mardi, par exemple.

JULIEN

Vous tombez mal... Nous sommes restés chez nous. *egardant Lise avec un sourire.)* Il est vrai, Lise, que...

MADAME GAUTRAY

Glissez. Ayez le respect de mes cheveux blancs... Et ercredi?

JULIEN

Un tout petit souper au « Rat mort ».

MADAME GAUTRAY

Et hier?

LISE

Nous avons passé la soirée chez Paul Brède.

JULIEN

Il y avait une petite Arménienne qui danse comme Tanagra.

LISE

Et toi, tu as joué du violon comme un dieu!

MADAME GAUTRAY

Et vous êtes rentrés?...

JULIEN

Trois heures du matin sonnaient à peine...

MADAME GAUTRAY, *sans réfléchir.*

Eh bien, il va falloir changer tout ça.

JULIEN

Pourquoi?

MADAME GAUTRAY

Parce que... parce que vous ne trouvez même plus le mps de venir à Versailles...

JULIEN

Je ne saisis pas le rapport.

MADAME GAUTRAY

Vous ne saisissez pas le rapport? Que vous fassiez bon

marché du parc et du château, soit! Mais Lise a le cul de la grande époque.

JULIEN

Oui. Eh bien?

MADAME GAUTRAY, *embarrassée, pour détourner les soupçons.*

Lise, tu te rappelles, dans le jardin du Roi, ce c solitaire où tu jouais toute petite?

JULIEN

Les souvenirs d'enfance, maintenant?

MADAME GAUTRAY

Et tes poupées : « Marie-Antoinette », la « Princess Palatine »?

LISE

Elles m'ont appris l'histoire de France.

MADAME GAUTRAY

Et le labyrinthe où vous vous êtes fiancés?

JULIEN

Celui-là, c'est vrai, je lui dois une visite de recon naissance.

MADAME GAUTRAY

Et moi, vous ne m'en devez pas, peut-être? Rappele vous, mon cher, avant vos fiançailles, les quatuors che le président Malause... Qui donc se trouvait au pian grâce à mes soins, comme par hasard?

JULIEN

Ah ça! qui berne-t-on ici?

LISE

Et les rencontres au Louvre, à l'Elysée?

MADAME GAUTRAY

Ah! Ah! C'est à la Providence qu'il les attribuait!

LISE

L'avons-nous assez roulé!

JULIEN

Et vous continuez peut-être?

LISE

Et vous savez, grand'mère, s'il a été difficile à pren-
e, il n'est pas plus facile à garder.

JULIEN

Tu te calomnies.

LISE

Vous ne soupçonnez pas toute ma stratégie conjugale.
ut-il rester tranquille au coin du feu? Vite, je le con-
is dans le monde, promener sa coquetterie. Se croit-il
ɔp sûr de moi? Je m'invente un amoureux, la jalousie
: le ramène.

MADAME GAUTRAY

Voyez la diplomate!

LISE

Et mes menus... et mes toilettes... (*A l'oreille de lien.*) Et toute ma politique des chambres séparées.

JULIEN

Que de peines superflues!

LISE

Mon cher, j'ai lu tes livres.

JULIEN

Pendant que je les oubliais!

LISE

Oh! le monsieur qui a écrit : *La Banqueroute du triage* et *L'Amour en Liberté*...

JULIEN

J'avais vingt-deux ans.

LISE

Tu en as vingt-cinq, belle garantie!

JULIEN

Je me croyais un don Juan, doublé d'un philosophe. J'étais horriblement banal.

LISE, *ouvrant un livre qu'elle prend dans la bibliothèque.*

Voyez plutôt : *Le cœur est multiple, le code uniforme... La fidélité conjugale a son origine chez les perroquets, les singes et les Papous...*

JULIEN, *lui arrachant le livre.*

Au diable, ces vieux clichés!... L'amour m'a rajeuni!

MADAME GAUTRAY

Un enfant par là-dessus et vous serez parfait.

JULIEN, *gentiment.*

Encore? Ah! non! pas ça!

MADAME GAUTRAY

Que voulez-vous, c'est une marotte! Je ne peux pas mourir sans arrière-petit-fils.

JULIEN

Nous tenons à vous garder le plus longtemps possible.

MADAME GAUTRAY

Enfin, m'expliquerez-vous par quelle prévention...

JULIEN

Mais, regardez-moi cette petite!... Quel mal vous a-t-elle fait?... Elle n'a qu'un plaisir, s'admirer dans les glaces. Qu'est-ce qu'elle y verrait, la pauvre?

MADAME GAUTRAY

Mon Dieu, d'autres l'ont vu. Elles n'en sont pas mortes!

JULIEN

Pardon! ma Lisote n'est pas comme les autres!

MADAME GAUTRAY

J'espère que si!

JULIEN

Chère petiote! Et tous les dangers qu'elle aurait à ourir!

MADAME GAUTRAY

Il n'y a aucun danger. Lise est courageuse.

JULIEN

Je lui défends bien de l'être. J'aurais trop peur pour le.

LISE

Grand'mère, ce n'est pas que je veuille vous chasser, ais vous ne craignez pas de manquer le train?

MADAME GAUTRAY

Quel train?

JULIEN, *à Lise.*

Puis, tu n'as aucune disposition pour l'état maternel.

MADAME GAUTRAY

Sait-on jamais!

JULIEN

Une créature aussi fine accepterait sans dégoût toutes s vulgarités?

MADAME GAUTRAY

Faire un enfant, par le temps qui court, ça n'est pas vulgaire!

JULIEN

Sérieusement, la voyez-vous, lâchant sa peinture, sa ısique et ses livres, pour ce plongeon dans le pot-au-ı?

MADAME GAUTRAY

Il faudrait pourtant vous mettre d'accord, mes petits

amis. Tout à l'heure, j'adressais à Lise les mêmes remontrances...

JULIEN

Vous avez fait le voyage exprès?...

MADAME GAUTRAY

Elle m'opposait vos goûts, vous m'opposez les siens. Si chacun de vous ne pense qu'à l'autre...

LISE

Naïve grand'mère! Ce n'est qu'une façon moins franche de penser à soi-même!

MADAME GAUTRAY

Et voilà ce qui s'appelle un ménage, aujourd'hui!

JULIEN

Pour faire ménage, faut-il faire pénitence?

MADAME GAUTRAY

Enfin, êtes-vous mariés?

JULIEN

Oui. Sous le régime du plaisir.

MADAME GAUTRAY

Tu avais raison de me mettre à la porte. Je n'ai qu faire ici, je retourne à Versailles.

JULIEN

Ne vous fâchez pas, grand'mère!... Encore quelq minutes...

MADAME GAUTRAY

Voilà où mène l'irreligion!... Autrefois, on disait : « n'y a plus d'enfants! » Bientôt, on pourra dire : « Il a plus de parents! »

JULIEN, *lui baisant la main.*

Qu'importe, s'il reste des grand'mères!

MADAME GAUTRAY

Où sont mes gants? Ah! les voici!

LIEN, *apercevant la partition cachée sous le buvard.*

Tiens?... C'est là ce qu'on me cachait?

LISE

Grand nigaud... tu as pris du temps pour le découvrir.

JULIEN

Suis-je bête! C'est de la musique?

LISE

Regarde...

JULIEN

A dimanche!

MADAME GAUTRAY

A dimanche, repopulateur!

JULIEN, *ouvrant la partition.*

Décidément, vous y tenez? Eh bien, je ne dis pas ı'un peu plus tard... dans dix ou quinze ans, par ꞉emple...

(*Il examine la partition en riant.*)

MADAME GAUTRAY, *sortant, accompagnée de Lise.*

Ah! les petits misérables!

(*Elles sortent ensemble. Julien examine la partition. Lise rentre.*)

Scène IV

JULIEN, LISE

JULIEN

Comme tu me gâtes, Lisote! Encore une surprise?

LISE

Et si je t'en ménageais une autre, beaucoup plus surprenante... pour dans quelques mois?

JULIEN, *riant.*

Ah! ah! très drôle!... Ta bonne grand'mère te met en verve!

LISE

Quelle jolie farce à lui faire, avoue!

JULIEN

La plaisanterie serait un peu lourde!...

LISE, *riant avec gêne.*

Ah! ah! en effet!

JULIEN, *feuilletant la partition.*

C'est l'édition originale?

LISE

On me l'a dit.

JULIEN

La reliure est d'un goût! Et c'est gravé!...

LISE

Et sur la première page... Tu n'as pas lu?...

JULIEN

Non... (*Il regarde la première page et lit.*) « Au Cicéron de demain — au Don Juan d'hier — sa femme d'aujourd'hui »... Serin, va! Si nous jouions quelques mesures, veux-tu? Je ferais le chant sur le violon.

LISE

C'est une idée...

JULIEN

La gavotte, par exemple, ou la sérénade... (*Il chantonne et ouvre sa boîte à violon.*)

LISE, *après avoir joué quelques notes sur le piano, tout à coup.*

Non, pas de musique aujourd'hui!

JULIEN, *étonné.*

Mais...

LISE, *très nerveuse.*

Je ne veux pas! Je n'en ferai pas!

JULIEN

C'est bon! Tu peux le dire sans t'énerver.

LISE, *encore plus nerveuse.*

Moi? Je m'énerve?

JULIEN

Plutôt!

LISE

Puis, tu as à travailler. Si, si... pour une fois que tu iides une affaire sérieuse...

JULIEN

Soit!... Tu as classé mes fiches?

LISE

Voici le dossier. Et le Dalloz de 1874, pour la jurisudence.

JULIEN

Je vis dans un rêve! Mes dossiers en ordre! Ma biblioèque aussi!... Des fleurs partout!...

LISE

Et ta petite femme prête à boire tes discours!

JULIEN

Ah! le beau métier que celui d'avocat! Où en étionsus?

LISE

L'exorde est terminé.

JULIEN, *avec fatuité.*

Tu sais, je ne dicte que les grands couplets. Pour le reste, j'improviserai.

LISE

Alors, nous passons l'exposé des faits?

JULIEN

Oui, ce que je voudrais fouiller un peu, c'est le portrait de Germaine Lorier... Voyons... Tu écris? (*Il se promène en dictant.*) « C'est ici, messieurs, que se place la peinture de ce caractère si étrange et si plein de contrastes, tel que l'avaient formé tant d'événements douloureux... »

LISE, *écrivant.*

Pas mal.

JULIEN

« ... Vous dirai-je ce cœur demeuré naïf, malgré toutes les grâces de l'esprit? Vous décrirai-je ce besoin de souffrir, prenant tous les masques de la gaieté?... Vous rappellerai-je... »

LISE, *timidement.*

Est-il permis d'interrompre?

JULIEN, *vexé.*

Naturellement. -

LISE

Tu ne te vexeras pas?

JULIEN, *nerveux.*

Mais non.

LISE

Pourquoi tant d'exclamations et d'interrogations? Ces procédés ne sont pas dignes de toi.

JULIEN

Pas dignes de moi?

LISE

Je puis me tromper. Mais, écoute : « Elle joint à l

naïveté du cœur les grâces de l'esprit. Sous le masque de l'enjouement, elle cache un besoin de souffrir. Et, chez elle... »

JULIEN, *très gentiment.*

Elle a raison!... Tu as raison.

LISE

Au reste, je n'aime guère davantage cette « naïveté du cœur », ni ces « grâces de l'esprit », ni toutes ces antithèses qui sentent la rhétorique. Quel est ton idéal? La sobriété, n'est-ce pas? Qu'on oublie l'orateur, qu'on entende l'homme parler? Eh bien...

JULIEN, *avec une subite tendresse.*

Mon petit secrétaire en jupon! Tout l'art de l'éloquence est dans tes quelques mots!... Ah! comme tu dis simplement des choses admirables! Comme il fait bon travailler, penser et vivre près de toi! (*Elle veut allumer une lampe.*) Non, n'allume pas encore. Regarde, le soleil s'est couché derrière Notre-Dame...

LISE

Oui, des brouillards tombent...

JULIEN

Les bateaux s'illuminent sur la Seine, comme des bêtes fantastiques.

LISE

On est seuls!

JULIEN

Et c'est une autre Lise qui m'apparaît, si troublante, si secrète, une Lise qui n'est belle que pour moi!

LISE

Oui, dis-moi des choses éternelles!

JULIEN

Mon chéri!

LISE

C'est tout?

JULIEN

Ah! si nous pouvions! Nous irions nous cacher ensemble, dans un ermitage, pour y passer toute la vie. A quoi bon plaider, peiner, lutter? Le bonheur est si facile! Un peu de lecture, un peu de musique, des promenades, le soir, dans la montagne ou sur un lac, et, parfois, quelque lointain voyage, que faut-il de plus quand on aime?

LISE

Personnage naïf et compliqué, tu te mets tout entier dans chacune de tes minutes! En ce moment, tu joues avec sincérité ton rôle d'amoureux. Mais je ne te donnerais pas un an, seul avec moi, dans ton ermitage, pour me haïr d'un cœur non moins sincère!

JULIEN, *naïvement.*

Tu crois?

LISE

Pas ambitieux, toi? Et penses-tu que j'oublie tes colères, tes curiosités, et tes aventures? Ne proteste pas, chicaneau, tu me plais ainsi. J'aime cette vie intense. Il m'est doux de marcher avec toi à la conquête de Paris, et de te reconquérir chaque jour sur toutes les femmes...

JULIEN

Tu exagères!

LISE

Mais, je t'en prie, ne dis plus que tu ne vois que moi au monde : je finirais par le croire, et tu me rendrais ridicule.

JULIEN

Ma petite femme!

LISE

Non, pas ta femme! ta maîtresse! J'aurais tant désiré n'être que ta maîtresse, ne te devoir qu'à ton amour!

JULIEN

Fallait pas m'épouser!

LISE

J'étais de si bonne famille! M'aurais-tu prise, grand :he, sans lunch et sans église?

JULIEN

Tu n'as pas insisté!

LISE

Mais tu te sens libre, au moins? Si tu cesses de m'ai- :r, tu me le diras tout de suite?

JULIEN

Alors, tu ne vois pas que j'ai changé? Quand j'écri- is mes livres, je ne savais rien, je n'existais pas. Je : cherchais moi-même dans tous les êtres changeants ii prenaient mon visage. Et je me croyais libre, en ivant le hasard. Mais j'ai compris, grâce à toi, que ırdre aussi a sa poésie! Je les plains, maintenant, ces alheureux qui se prennent et se quittent pour recom- encer ailleurs la même banale histoire, ces vaniteux ns génie qui singent la passion, ces aveugles qui ne ient pas que les amants fidèles sont les aristocrates de ımour, ces indigents qui ne savent pas, dans une ême femme, posséder toutes les femmes! Etre libre, :st se choisir le plus bel esclavage. Tu m'as choisi le ien, je n'aurais pas mieux fait!

LISE

Non, tu es trop gentil! Il faut que je te dise, que je te se tout de suite... (*Se ravisant, embarrassée*) la joie ıe j'éprouve... oui... parce que... tu comprends, quand es si câlin.. ma joie... qui d'ordinaire...

JULIEN

Tu bafouilles, mon mignon. C'est charmant. Mais tu ıfouilles!... (*On frappe.*) Qu'y a-t-il? Entrez!... On tra- ıillait si bien!

LA FEMME DE CHAMBRE, *entrant.*

Madame de Prailles...

JULIEN

Qu'elle aille au diable!

LA FEMME DE CHAMBRE

Mme de Prailles vient pour une pétition.

JULIEN

Une pétition?

LISE

Il faut la recevoir.

JULIEN

Faites entrer. (*La femme de chambre sort. A Lise.*) Embrasse-moi!

LISE, *se défendant.*

Julien!

JULIEN

Embrasse-moi! Tout de suite!

LISE, *se laissant faire.*

Tu es fou, mon chéri!...
(*Ils entendent Francine arriver et se séparent.*)

Scène V

LISE, JULIEN, FRANCINE

FRANCINE, *légèrement affectée.*

Bonjour, ma jolie... Je dérange?...

JULIEN

Au contraire.

FRANCINE

Je ne fais que passer. On m'a chargée d'une corvée. (*Elle fouille dans son sac.*) Il faut, paraît-il, des signatures glorieuses. J'ai pensé à vous, maître.

JULIEN, *se rengorgeant.*

Vous nous flattez.

(*Elle retire de son sac à main une enveloppe qu'elle remet à Julien.*)

LISE, *examinant le sac à main de Francine.*

Oh! le beau fermoir! (*A Francine.*) Une tasse de thé?

FRANCINE

Non, merci.

LISE

Alors, une meringue?

FRANCINE

Pas davantage.

LISE

Vous avez tort, elles sont tout à fait bonnes!

FRANCINE, *avec une mélancolie artificielle.*

Encore gourmande? Voilà beau temps que je ne le suis plus.

LISE

Il est merveilleux, ce fermoir! Julien, si vous pouviez me trouver le pareil?

JULIEN

En cherchant bien.

LISE

C'est promis?... (*A Francine.*) Quelle jolie soirée nous avons passée hier chez Paul Brède! La petite danseuse a été admirable.

FRANCINE

C'est vous que j'admire, ma chérie. Comment donc faites-vous pour ne vous ennuyer jamais?

JULIEN, *tout en lisant le papier qui était contenu dans l'enveloppe.*

Nous avons bu un philtre!

FRANCINE

S'il vous en reste, passez-moi le flacon. Je m'ennuie à périr! (*Apercevant un livre. Très contente.*) Tiens, vous lisez mes romans?

LISE

Comme tout l'univers.

JULIEN

Vous nous rendez la psychologie de Stendhal.

FRANCINE, *ravie.*

Vraiment?

LISE

Avec le style de Chateaubriand.

FRANCINE, *sans conviction.*

Je préfère *Peau d'Ane.*

LISE

Voilà un dégoût que nous ne partagerons pas.

JULIEN

Il y a une description, au premier chapitre, en Bretagne...

FRANCINE, *ravie.*

Oui, Kerzec? Le vieux château? (*Avec un dédain affecté.*) Je ne l'ai pas inventé. Il appartenait à ma mère. Elle y est morte, j'y suis née. Il faudra qu'un jour, en automne, je vous y conduise. Vous verrez. C'est tout au bout de la terre, des marais, des rochers, des pins rabougris par l'ouragan. Le parc est une oasis au milieu d'un désert... Et il y a l'océan!... C'est là que j'ai vécu jusqu'à sept ans, comme une sauvage. J'aurais dû y rester. Allons, signez-moi ce papier, et que je vous délivre de ma mélancolie.

LISE, *prenant le papier.*

De quoi s'agit-il? Ah! de Gervaise Fortin?

FRANCINE

On voudrait obtenir une petite réduction de peine.

LISE, *lisant toujours.*

C'est très intéressant.

JULIEN, *très gentiment.*

Vous ne signerez pas, Lise.

LISE, *avec une indignation comique.*

Comment?... Voilà qui est fort! Vous n'avez pas de pitié pour cette pauvre créature?

JULIEN

De la pitié, oui, mais...

LISE

Une malheureuse! sans un centime! et qui avait déjà eu dix enfants!

JULIEN

Avouez qu'elle a... refusé le onzième un peu... brusquement.

LISE

Si vous croyez que c'est drôle, vous, d'avoir onze enfants! Je voudrais vous y voir!

JULIEN

Il ne s'agit pas de cela!

LISE

Les hommes sont tous les mêmes. Ils ont beau jeu!... Mais moi, je vous l'affirme, je perdrais déjà patience à la demi-douzaine!

FRANCINE

Oh! pardon! pardon! vous allez un peu loin!

JULIEN

Et, au point de vue social, il est incontestable...

LISE

La société! Je m'en moque un peu de la société!

JULIEN

Mais, ma chérie, songez au péril toujours croissant de la dépopulation!

LISE

Je vous en prie, ne faites pas l'avocat, vous n'êtes plus à l'audience!

JULIEN

Enfin, juridiquement, le vœu de la nature...

LISE

La nature! La nature! Sommes-nous chez les sauvages?

FRANCINE

Vous y mettez une verve!

JULIEN, *riant.*

Nous allons supposer des choses!

LISE

Quoi! Quelles choses? Alors, on ne pourra plus discuter, sans qu'aussitôt... Eh bien, je la lui donne ma signature, à cette malheureuse! Exprès pour vous contrarier!

JULIEN, *la regardant, intrigué.*

Non, mais qu'est-ce qu'elle a?

LISE, *près du bureau.*

Il n'y a pas d'encre!... Cette plume ne vaut rien!

JULIEN

C'est extraordinaire!

LISE, *remettant le papier à Francine, fière comme si elle accomplissait une prouesse.*

Voilà.

FRANCINE

Merci. Et, maintenant, il va falloir rentrer chez moi!

JULIEN, *ravi.*

Comment? Déjà? Vous n'allez pas faire ça!

FRANCINE, *se rasseyant.*

Je n'ai pas le courage! (*Julien fait la grimace.*) On est bien dans votre nid! Rien que de franchir les ponts, longer Notre-Dame, de gravir l'antique escalier, avec rampe de fer forgé, je me sens toute simplifiée. Oui, vous connais depuis deux mois à peine, et je crois trouver de vieux amis!... Que vous avez bien fait, aître Florent, d'abjurer vos livres. Vous ne devez pas regretter.

LISE, *très enfant.*

Mais nous n'abjurons rien, nous restons les amis de utes les libertés!...

FRANCINE

Vous aussi?

LISE

Moi, surtout!

FRANCINE

Ce serait dommage. Il n'est pas besoin de vous regarder longtemps pour vous juger... Vous êtes la femme l'un seul amour!... Heureuse petite!... Je vais vous aimer eaucoup, vous savez.

LISE

Nous vous le rendrons bien.

FRANCINE

On vous a dit du mal de moi, pourtant?

LISE

Mais non.

FRANCINE

On ne vous a pas conté qu'avant d'épouser le noble faubourg, en la personne de M. de Prailles, j'aurais connu d'assez près l'Académie, avec Raoul Gerbier, et le Parlement, avec Jacques Verneuil?

LISE

Nous ne l'avons pas cru.

FRANCINE

C'était vrai. Oh! J'ai trop d'orgueil pour capter une amitié... J'ai fait d'abord deux expériences qui m'ont déçue... Et la troisième ne vaut guère mieux.

LISE

M. de Prailles semble vous adorer?

FRANCINE

Son amour m'assomme!

LISE

Pourquoi l'avez-vous épousé?

FRANCINE

J'étais lasse de la liberté; maintenant c'est le mariage qui m'ennuie.

LISE

Vous êtes peu encourageante.

FRANCINE

A qui la faute, quand une âme change? Et puis, mon père m'a si mal élevée. Il me disait : « Le monde est à toi, prends-le. » Je l'ai pris, le monde, et je ne sais qu'en faire.

JULIEN

Donnez-le-moi, que je l'offre à ma femme!

FRANCINE

Oh! ne plus réfléchir, ne plus ramener tout à soi-même! Etre prise au dépourvu, fût-ce par la souffrance! Si, du moins, j'avais un enfant!... Mais celles qui n'en souhaitent pas en ont dix, comme Gervaise Fortin! La Providence fait si bien les choses!

JULIEN

Eh bien, nous vous prêterons notre petit onzième...

FRANCINE

Raillez. Je le mérite. Aussi quel est ce démon qui me

ousse à parler de moi? (*Brusquement.*) Adieu, je vous ıisse. Je connais le chemin. Ne me reconduisez pas.)*ubliant sa tristesse.*) A propos, j'ai des places pour ı première des Variétés. Loge 35. Accompagnez-moi, on it que c'est amusant. (*Se ravisant.*) Puis, pourquoi vais- : au théâtre? Le théâtre, c'est la vie des autres. Elle ıe pèse encore plus que la mienne... (*Elle sort brusque- ıent, à Lise qui la suit.*) Non, de grâce, restez, restez!
(*Lise sort un instant avec Francine.*)

Scène VI

LISE, JULIEN

LISE, *en rentrant.*

La malheureuse!

JULIEN

Elle a vécu sans but, sans ordre, sans amour. C'est ous, mon chéri, qui tenons la vérité. (*Il l'enlace. Tout coup, Lise s'appuie à la table.*) Qu'as-tu, mon petiot?

LISE

Rien!... Rien! Du vinaigre, là, là, sur la cheminée...

JULIEN, *stupéfait.*

Du vinaigre?... Sur la?...
(*Il se précipite et veut lui faire humer le flacon.*)

LISE

Non! Non! Sur un petit caramel, deux gouttes sur un :tit caramel!

JULIEN, *paralysé par la stupeur.*

Sur un petit caramel? Tu prends du vinaigre sur un :tit caramel?

LISE

Inutile... C'est passé.

JULIEN

Depuis quand prends-tu du vinaigre sur un petit caramel?

LISE

C'est délicieux, je t'assure.

JULIEN

Depuis quand prends-tu du vinaigre sur un petit caramel?

LISE

Tu ne veux pas goûter?

JULIEN

Eh bien, ma chérie, les meringues, l'Islande, le fermoir, le vinaigre, le petit caramel... Regarde-moi bien en face! Tu devrais voir un médecin, mon petit!

LISE

Tu crois? Pourquoi donc?

JULIEN

Parce que... il me semble que... tu es... nous sommes... nous avons...

LISE, *éclatant en sanglots comiques.*

Nous n'avons pas été malins.

JULIEN

Tu pleures, ma mignonne?... Lise!... Lisote... Lison...

LISE, *pleurnichant pendant tout ce qui suit.*

J'ai vu le docteur! Ce sera pour février!

JULIEN

La pauvre petiote! Elle avait tant de chagrin, et elle ne me le disait pas!

LISE

Je craignais d'être grondée!

JULIEN

Grondée? Mais c'est merveilleux, ce que tu racontes-là!

LISE

Tes opinions changent vite!

JULIEN

J'étais un serin.

LISE

Tu peux le redevenir...

JULIEN

Non, mon chéri.

LISE

Si, mon chéri!

JULIEN

Du sérieux, hein, je t'en prie! Voyons, comment l'apellerons-nous? Ce sera un garçon.

LISE

Et ton travail? Et l'Islande? Et le plongeon dans le ot-au-feu?

JULIEN

Mais un gosse, Lisotte, un gentil gosse, avec des toutes etites mains, avec des tous petits pieds! Réfléchis un ıstant. Suppose que je ne sois plus là. Tu n'aimerais as avoir un gosse, un gentil gosse?...

LISE, *dans les larmes.*

Oui : « Avec des toutes petites mains, avec des tous etits pieds! »

JULIEN

Enfin, quand tu jouais dans le parc, à Versailles, tes oupées « Marie-Antoinette », la « Princesse Palatine », ı ne les dorlotais pas?

LISE

Non. Elles m'intimidaient.

JULIEN

Je vais me fâcher, tu sais!

LISE, *s'essuyant les yeux.*

Tu as raison. Je suis ridicule.

JULIEN

C'est impossible. Tu n'as pas le cœur aussi fermé aux sentiments les plus normaux!

LISE, *plus sérieuse.*

Mais je ne te reconnais plus.

JULIEN

Je te jure, j'éprouve une très grande joie.

LISE

Si je pouvais te croire!

JULIEN

Et même, tiens, un peu d'orgueil, assez bête, je l'avoue.

LISE

Est-ce bien vrai? Oh! Si tu savais comme j'étais angoissée!

JULIEN

Mais tu ne les auras plus, tes méchantes idées, tu promets?

LISE, *tendrement.*

Que je t'aime!

JULIEN

Crois-moi, Lison, notre bonheur, trop égoïste, n'était pas sans danger. Qui sait, peut-être en avions-nous besoin, de ce mioche, pour devenir nous-mêmes!

LISE

Tu parles sans cesse de moi, de toi, de nous! Mais lui, pauvre petit, le satisferons-nous? Et que va-t-il devenir avec de tels parents?

JULIEN

Nous en ferons un homme!

LISE

Saurons-nous?

JULIEN

Puis, créer un enfant, vois-tu, c'est collaborer avec ɪnivers, c'est conquérir une humble part d'immortalité!

LISE

Ah! que n'est-il permis de choisir son heure!... Quoi! : puis faire de moi ce qu'il me plaît, me détruire même ıl m'en prend fantaisie... Et, quand il s'agit de donner . vie, je ne dispose plus de ma volonté? (*Plus émue ɪcore.*) Sans que je l'aie décidé, avant que j'en sois igne, un être, par ma faute, va sortir de moi! Il con-aîtra la vie! Et je lui devrai compte du jour qu'invo-ıntairement je lui aurai donné!

JULIEN

Lise! Lise! Je te croyais lâche autant que moi! et, cet venir que tu redoutes, ce n'est pas pour toi que tu le rains. Mais sois tranquille, mon mignon, je ne serai lus léger : je réclamerai ma part de ces tâches nou-elles, ni tes devoirs, ni tes soucis, ne me seront :rangers!...

LISE, *sceptique.*

Ah! mon chéri, que tu plaides bien!

RIDEAU

ACTE II

Le même cabinet de travail, mais dans une autre maison. On doit reconnaître le mobilier, à demi installé dans le désordre d'un déménagement. Pas de rideaux aux fenêtres. Tapis et tableaux amoncelés par terre. Sur le piano, des statuettes, des potiches, des bibelots en désordre, tandis qu'on n'a rien placé encore sur la cheminée, ni sur les bibliothèques. Portes au fond et à droite.

Scène première

JULIEN, BERTOUX, puis LA FEMME DE CHAMBRE

(*Au lever du rideau, Julien se promène de long en large, dictant une plaidoirie à Bertoux qui écrit.*)

JULIEN

« Et vous n'hésiterez pas, messieurs... » (*S'interrompant.*) On gèle ici!... (*Reprenant.*) « ... à conclure avec moi... » (*Allant au radiateur.*) O poésie du chauffage central!.. « ...que cete malheureuse pouvait se trouver, — devait se trouver dans un état morbide... » Ah! le triste métier que celui d'avocat!... Enfin, passons! Relisez...

(*Il s'assied dans un fauteuil et regarde le désordre autour de lui, avec un mécontentement comique.*)

BERTOUX

« C'est ici, messieurs les jurés, que s'offre à vous un

les plus angoissants problèmes de la psychologie con-
emporaine... (*Julien, trouvant son fauteuil mal placé, ;e lève et se met à le transporter ailleurs.*) En effet, je rous le demande, messieurs les jurés, où commence la suggestion? Où finit-elle exactement? Et, avec elle, où commence, où finit exactement la responsabilité?... (*Ju-ien se rassied.*) Entre l'état d'hypnose nettement carac-érisé, qui livre un sujet sans défense à tous les caprices lu magnétiseur... (*Julien se remet à transporter le fau-euil à sa première place.*) Entre cet état, dis-je, et la simple faiblesse d'esprit ou de caractère, qui condamne a plupart des êtres à une éternelle passivité... (*Julien se rassied.*) il existe, et nul, j'imagine, ne le contestera lans cette enceinte, toute une série de nuances psycho-ogiques... (*Julien se lève et, avec une irritation comique, prend une potiche sur le piano et la porte sur la che-ninée.*) Volontaire ou involontaire, consciente ou incons-ciente, qui dira jamais le rôle que joue la suggestion, dans la vie privée et dans la vie sociale de chacun de nous?... (*Julien prend un bronze sur le piano et le porte sur la cheminée.*) Tous les grands capitaines, d'Alexandre à Napoléon, tous les grands orateurs, de Démosthène à Mirabeau, tous les grands charmeurs, d'Alcibiade à don Juan... (*Julien reprend la potiche sur la cheminée et se promène de long en large avec impatience, sans savoir où la placer.*) Que furent-ils, messieurs, sinon, en quel-que sorte, d'inconscients magnétiseurs? Et, par là, je n'entends pas faire une vaine image de rhétorique... J'ose prétendre, au contraire... »

JULIEN, *tenant toujours la potiche.*

Assez! Assez! Eh bien, comment trouvez-vous?

BERTOUX

Admirable! Une chaleur! Une élégance!

JULIEN

Ne vous gênez pas, Bertoux; donnez votre impres-sion en toute franchise...

BERTOUX

Je la donne, maître.

JULIEN

Alors, rien qui vous choque?

BERTOUX

Pas un mot, pas une syllabe.

JULIEN

Mais c'est idiot, mon pauvre ami... Idiot d'un bout à l'autre! La pensée est triviale, les adjectifs mal choisis, les périodes encombrées... Et ces « en quelque sorte », ces « j'ose prétendre au contraire ». Comment me permettez-vous de pareilles expressions! De la sobriété, bon Dieu! De la sobriété! Quand je m'emballe, arrêtez-moi, engueulez-moi! Je n'ai que faire de votre admiration! Allons!... biffez ce galimatias... Et concluons!... (*Il pose la potiche sur un guéridon.*) « Voilà, messieurs, toute la vérité... Il m'est donc permis d'affirmer qu'en appliquant à la prévenue l'article 64 du code pénal... » Non : 74... Voyons, est-ce 64 ou 74?

BERTOUX

64.

JULIEN

Vous êtes sûr? Où est le code? (*Il cherche parmi ses livres.*) On me prend le code maintenant! Sonnez! Et grouillez-vous donc, Bertoux. Cherchez avec moi. Sonnez encore! Encore! ne craignez rien! Il ne viendra personne... (*Lisant quelques titres de livres qu'il trouve sur une table.*) « L'Hygiène des nouveau-nés », « La Première Dentition », « Le Carnet de Bébé ». Ah! voici... Non!... Mais en revanche! (*Il retrouve, sous une pile de livres, une brassière d'enfant.*) Cet ouvrage, il est vrai, manquait à ma bibliothèque!

LA FEMME DE CHAMBRE, *entrant.*

Monsieur a sonné?

JULIEN

Apparemment. Où se trouve madame?

LA FEMME DE CHAMBRE

Auprès de monsieur Roger.

JULIEN

Ah!

LA FEMME DE CHAMBRE

Monsieur Roger pleure.

JULIEN, *sans méchanceté.*

Et je ne l'entends pas? Voilà qui est injuste. Il n'y a onc plus de nurse dans la maison?

LA FEMME DE CHAMBRE

La nurse est auprès de monsieur Roger.

JULIEN

Et vous-même, que faisiez-vous?

LA FEMME DE CHAMBRE

J'étais également auprès de monsieur Roger.

JULIEN

Parfait!... Eh bien, quand les circonstances le per- iettront, veuillez demander à madame où se trouve ion code. Et apportez-moi, je vous prie, un marteau t des clous. (*La femme de chambre sort. Julien s'as- ied, puis, sans trop d'amertume.*) Qu'on se sent bien :i pour travailler... vous ne trouvez pas, Bertoux? et admirable chose qu'un déménagement! Ces fenêtres ans rideaux, ces tapis amoncelés, ces murs plâtrés et us!... Que de stimulants pour l'imagination! Vous m'ob- :cterez, sans doute, la froideur uniforme des habita- ons modernes. Mais quelle intimité dès qu'on se met la fenêtre! (*Il s'approche de la fenêtre.*) La cour est i étroite, les garages si proches, — et rien ne m'est aché des cinq cuisines des cinq étages de la maison!

A FEMME DE CHAMBRE, *rentre avec une boîte à outils.*

Madame fait dire à Monsieur que le code se trouve robablement quelque part dans la bibliothèque de lonsieur.

JULIEN

Merci, Mariette, j'adore la précision. (*La femme de chambre sort.*) Allons, imitez-moi, Bertoux, en attendant qu'un miracle nous restitue le code. Prenez un marteau et un clou... Choisissez au hasard un tableau, et clouez, mon ami, clouez... rien n'est plus divertissant. (*Bertoux prend un tableau.*) Un petit Corot! Vous avez la main heureuse. (*Désignant une paroi.*) Là! sur ce panneau. (*Bertoux se met à clouer. Julien prend lui-même un tableau, un clou et un marteau et se met à clouer.*) Etes-vous marié, Bertoux? Avez-vous des enfants?

BERTOUX, *tout en clouant.*

Pas encore, maître!

JULIEN, *de même.*

Ayez-en, mon cher! Ayez-en! Le poète l'a dit :

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris.
Son doux regard qui brille
Fait briller tous les yeux...

(*On frappe à la porte.*) Entrez!

Scène II

LES MÊMES, plus FRANCINE

FRANCINE, *entrant au fond.*

Moi qui craignais d'interrompre une plaidoirie! Que faisiez-vous là?

JULIEN

Rien... je récitais des vers, en attendant les tapissiers. (*S'approchant d'elle et lui prenant de la main un paquet de fleurs.*) Mais souffrez qu'on vous débarrasse, chère amie, et qu'on pose un baiser sur cette illustre main. (*A Bertoux.*) Vous pouvez allez, Bertoux. Pour aujourd'hui, nous ne nous surmènerons pas davantage. Nos cerveaux n'y résisteraient plus. A demain, cinq heures.

BERTOUX

Entendu, maître... Madame!...

(*Il sort.*)

Scène III

FRANCINE, JULIEN

FRANCINE

Vraiment? Ce M. Bertoux vous rend des services?

JULIEN

Enormes.

FRANCINE

Et Lise n'est pas jalouse?

JULIEN

Elle doit souffrir atrocement!

FRANCINE

J'ai voulu lui parler tout à l'heure... Elle m'a expédiée.

JULIEN

D'autres soins la réclament.

FRANCINE

Dans son boudoir, paraît-il, dès que Roger pleure, on n'entend plus que lui.

JULIEN

Vous calomniez le piano du voisin.

(*Il sonne.*)

FRANCINE

Bref, elle préfère me recevoir dans cette bibliothèque.

JULIEN

Son confort la désigne.

FRANCINE, *défaisant le paquet.*

J'apporte quelques feuillages, pour l'égayer un peu.

JULIEN

Vous seule y suffiriez.

(*Il sonne de nouveau.*)

FRANCINE

Pourquoi donc sonnez-vous?

JULIEN, *penaud.*

J'aurais voulu du thé.

FRANCINE, *qui orne de fleurs les vases.*

Du thé! Vous n'avez pas honte? Quand on a cette aubépine!

JULIEN

En effet. C'est tout le printemps. Qu'allez-vous demander en échange?

FRANCINE

Beaucoup plus que vous ne pensez.

JULIEN

Vous me gâtez.

FRANCINE

Sans plaisanterie, j'ai une requête à vous adresser, mais si extravagante que je n'ose la formuler.

JULIEN

Encore une pétition, comme l'année dernière?

FRANCINE

Moins désintéressée. Mon père m'a promis de vous en parler. Vous le verrez demain.

JULIEN

C'est donc très compliqué?

FRANCINE

J'ai pris une grande résolution.

JULIEN

Laquelle?

FRANCINE

Non! Mon père vous expliquera. N'en demandez pas avantage.

JULIEN

Et c'est ce mystère qui vous met le cœur en joie?

FRANCINE

Vous avez remarqué? En effet, depuis quelque temps, ai perdu ma mélancolie. Il me semble renaître. J'ai un ut dans la vie. Et, par une rencontre bizarre, vous evenez plus maussade, à mesure que je me déride.

JULIEN

Je deviens maussade?

FRANCINE

Et ombrageux! On dirait un pur sang qui flaire quel- que danger.

JULIEN

Quelle romancière vous faites!

FRANCINE

A moins que votre humeur ne vienne d'une mauvaise conscience?

JULIEN

Quel crime ai-je commis?

FRANCINE

Soyez franc, aimez-vous beaucoup votre fils?

JULIEN

Je l'aime comme on aime un enfant de trois mois.

FRANCINE

C'est-à-dire?

JULIEN

Tantôt plus...

FRANCINE

Souvent moins...

JULIEN

Le jour de sa naissance, par exemple...

FRANCINE

Jour où vous vous montrâtes si courageux.

JULIEN

Lise m'avait fermé sa porte.

FRANCINE

Elle n'aura pas eu grand'peine à vous l'interdire.

JULIEN

Mais j'entendais ses douleurs, de ma bibliothèque.

FRANCINE

Quoi, mon pauvre ami, vous souffriez?... Elle aurait dû vous assister, peut-être?... Excusez-la. Elle était vraiment très occupée.

JULIEN

Ah! l'ai-je maudit, ce jour-là, ce petit garnement... Et moi avec lui! Comme si la vie valait de pareilles souffrances!

FRANCINE

Je vous reconnais : vous faisiez de la philosophie.

JULIEN

Et quand on m'a exhibé cette petite masse rouge, qui criait, qui criait...

FRANCINE

C'était sa façon de plaider... Il chasse de race... De quoi vous plaignez-vous?...

JULIEN

L'art d'être père ne s'apprend pas en un jour.

FRANCINE

Et, entre nous, vous étiez peu doué.

JULIEN

Oh! pardon, j'ai beaucoup changé...

FRANCINE

Vous n'êtes pas encore le pélican, qui donne en pâture
n cœur à ses enfants.

JULIEN

Mais je ne suis plus Saturne, qui dévorait les siens.

FRANCINE

C'est que, maintenant, Lise a deux soucis!

JULIEN

Presque deux amours!

FRANCINE

Et vous aviez coutume de régner sans partage!

JULIEN, *songeur.*

Elle ne s'habille plus!

FRANCINE

Roger ne tient pas à la toilette.

JULIEN

Adieu la musique et la collaboration. Mon violon est
ans écho, et mon travail sans joie.

FRANCINE

Notez que je suis négligée tout comme vous, mon
her Julien!

JULIEN

J'adore la comparaison.

FRANCINE

J'avais de l'amitié pour Lise, elle l'a facilement oublié.

JULIEN

Bref, nous sommes supplantés l'un et l'autre.

FRANCINE

Il faut en prendre notre parti.

JULIEN

Et nous consoler... ensemble...?

FRANCINE

C'est selon de quelle manière vous l'entendez.

JULIEN

Je suis comme l'enfer, pavé d'intentions excellentes.

FRANCINE, *sans conviction.*

Quelle joie vous donnerais-je? J'ai le désordre en moi, et je mets le désordre autour de moi. Déjà mes yeux se tournent vers le passé, et ils s'effraient d'y trouver trop de souvenirs!

JULIEN

Alors, jamais vous ne m'emmènerez à Kerzec, dans votre vieux château? Nous m'y reposerions des fatigues de la paternité!

FRANCINE

J'ai rêvé souvent d'une amitié très profonde et très douce, en marge des conventions, d'une harmonie des âmes, faite seulement pour des êtres libres comme nous.

JULIEN

Une amitié?

FRANCINE

L'accepteriez-vous?

JULIEN

Si elle n'était pas trop pure.

FRANCINE

Quoi, vous, Julien, vous seriez homme à quitter Lise?

JULIEN, *embarrassé.*

Je n'ai pas dit cela. J'aime ma femme et mon foyer, si ridicule que cela paraisse... J'ai choisi ma vie, rien ne la changera plus. Mais je ne suis pas l'ennemi d'un léger badinage.

FRANCINE, *avec affectation.*

Que nous différons. J'ai l'horreur du mensonge! amais je ne serai une passade. Pouah! Celui que j'aierais devrait tout quitter et me suivre. Il se ferait ibre pour moi, comme je me veux libre pour lui.

JULIEN

Encore un roman!

FRANCINE

Pas tout à fait, cher ami... puisque j'ai quitté M. de 'railles ce matin.

JULIEN

Ah?

FRANCINE

Oui. J'ai débarqué chez mon père... Il était ravi.

JULIEN

Mais, M. de Prailles, que va-t-il faire?

FRANCINE

Comme de coutume, probablement : annoncer partout son suicide ou mon assassinat.

JULIEN

Et s'il vous envoyait les gendarmes? C'est son droit.

FRANCINE

Vous êtes avocat. Il sera temps de le prouver.

JULIEN

Moi? Plaider une telle affaire? Vous n'y comptez pas.

FRANCINE

Vous avez perdu l'usage de la parole?

JULIEN

Vous n'allez pas confier à un débutant...

FRANCINE

S'il me plaît de vous rendre célèbre?

JULIEN

Puis, convenez-en, chère amie, redevenue libre, vous seriez trop dangereuse : je prétends vous ôter les moyens de faire de nouvelles victimes.

FRANCINE

Je ne vous savais pas si philanthrope...

JULIEN

Sans être philanthrope, on peut aimer ses amis, craindre pour leur foyer.

FRANCINE

Leur foyer! Quand je me rappelle vos livres! « Le cœur ne prononce pas de vœux éternels, disiez-vous. Il se redonne chaque jour, quand il se croit fidèle, et rien ne peut le reprendre, quand il ne se donne plus. »

JULIEN

Que voulez-vous? Je me trompais. Mais oui, pour aimer tout à fait, aimer ne suffit pas. Il faut vouloir aimer... J'ai pu trouver beau de vivre chaque minute comme si rien ne dût la suivre, en saisissant au passage toutes les joies!... Mais, comme il est plus beau de choisir, d'éterniser son choix!

FRANCINE

Oui, oui. Je connais. On est las d'être seul, de changer soi-même, à chaque nouveau caprice. On se lie, on s'enferme, on se croit à l'abri. Mais, qu'ils sont fragiles, les murs de cette prison volontaire! Comme ils s'écroulent au moindre appel de cette liberté qu'on a voulu bannir! Eh bien, pour moi, c'est fini! Non, je ne chercherai plus à m'abuser moi-même, j'irai droit devant moi, prête pour tous les hasards, et je ne repousserai rien de ce qu'ils m'apporteront!

JULIEN

Que fonderez-vous sur l'inconstance?

FRANCINE

Mon plaisir de chaque jour!

JULIEN

On s'abandonne au plaisir, mais le bonheur est une victoire.

FRANCINE

Comme si vous étiez plus satisfait que moi.

JULIEN, *sur la défensive.*

Je suis heureux.

FRANCINE

Ne parliez-vous pas tout à l'heure de chagrin, de solitude? Et m'auriez-vous courtisée, fût-ce par plaisanterie, si la passion de la famille vous occupait tout entier?

JULIEN

Soit! J'ai eu des jours moroses!... Pourquoi vous le cacherais-je? Dans ce mystère de la naissance et de la paternité, des laideurs et des ridicules m'ont choqué, que je n'aurais pas vus, si j'étais moins égoïste. Mais, tout cela, c'est déjà le passé, et Lise se réveille, après ces quelques mois de délire maternel.

FRANCINE

Si vous disiez vrai!
(*Bruit de voix au dehors.*)

Scène IV

LES MÊMES, plus LISE, LE DOCTEUR CHARLIER

LISE, *entrant tout à coup par la droite avec le docteur.*

Par ici, docteur. (*A Julien.*) Julien, le docteur désire vous parler. (*A Francine.*) Vous connaissez le docteur Charlier, Francine?

FRANCINE

Nous sommes de vieux amis.

LISE

Mais c'est superflu, docteur. Rien ne changera mon sentiment.

CHARLIER

Les mères d'aujourd'hui ne sont jamais raisonnables! Ou trop de négligence, ou trop de sollicitude...

JULIEN

Qu'y a-t-il de si grave?

FRANCINE, *en même temps.*

Je vous laisse.

LISE

Non, Francine, restez!

FRANCINE

Je ne veux pas être indiscrète.

LISE

Restez! J'y tiens. Vous êtes une femme, vous me défendrez.

CHARLIER

Personne ne vous attaque, ma chère Lise!

LISE

Le docteur veut que je sèvre mon fils, un enfant de trois mois!

CHARLIER

Pardon! Je suis loin d'exiger un changement aussi radical. Mais puisque vous ne lui suffisez plus, à ce petit, j'estime qu'une ou deux fois par jour...

LISE

N'insistez pas, c'est révoltant.

FRANCINE

Ma chère, le docteur doit savoir...

LISE

Une mère en sait toujours plus qu'un médecin!...

CHARLIER

Faut-il que je sois votre ami pour...

LISE

Excusez-moi, docteur, je suis si bouleversée!

CHARLIER, *à Julien.*

Je vous prends à témoin, mon cher...

JULIEN

Oh! vous n'allez pas me consulter, docteur! Non! Non! Ma femme est libre. Elle sait ce que je pense. A elle seule de résoudre ce nouveau cas de conscience.

CHARLIER

Pourtant, mon ami...

JULIEN

Non, certains scrupules m'échappent, j'ai l'âme trop grossière!

FRANCINE

Voyons, Lise...

LISE

Ah! si vous connaissiez les livres que j'ai lus, si vous saviez combien d'enfants, chaque année, pour un sevrage prématuré...

CHARLIER

Alors, faites-vous suppléer, bon Dieu! prenez une remplaçante! Je ne vois pas d'autre solution!

JULIEN

Y songez-vous, docteur? Se contenter, pour son fils, d'une nourriture mercenaire? Inculquer à ce petit être le sang, qui sait, l'âme d'une étrangère! Renoncer, en faveur d'une autre, aux plus profondes joies, au sacerdoce le plus auguste de la maternité? Ce serait monstrueux... Non, n'ayez aucun espoir, cette petite personne n'écoutera rien... Elle assumera seule, et jusqu'au bout, la tâche qu'elle s'est fixée. N'est-il pas vrai, Lisote?

CHARLIER

Alors, soignez-vous, ma chère, fortifiez-vous.

LISE

J'observe à la lettre toutes vos prescriptions...

CHARLIER

Ne vous fatiguez pas. Menez une vie moins énervante. Voyons, cette semaine, avez-vous dîné en ville?

LISE

Non.

CHARLIER

Etes-vous allée au concert, au théâtre?

JULIEN

Non, docteur. On ne peut pas dire que Lise se surmène. Nous passons toutes nos soirées en tête à tête, au coin du radiateur.

CHARLIER

Alors, je ne vois plus qu'une chose... mais si délicate...

JULIEN

Allez, puisque nous y sommes, un médecin peut tout dire...

CHARLIER, *désignant Francine.*

Même devant madame.

FRANCINE

Faut-il que je m'en aille?

JULIEN

Pourquoi donc? Nous sommes entre amis! Nous pouvons tout entendre.

FRANCINE, *s'éloignant.*

Parlez pour vous. Je suis très pudibonde, moi! (*Elle feuillette un livre sur la table.*)

CHARLIER

Voyons, mes enfants... Etes-vous tout à fait sages?... Que voulez-vous, ma chère! Dans votre cas, quand on ne veut pas sevrer le bébé...

JULIEN

On sèvre le papa? C'est charmant!

CHARLIER

Vous prendrez mon conseil pour ce qu'il vaut...

JULIEN, *furieux.*

Entendu! Nous en reparlerons.

CHARLIER, *lui tendant la main.*

Sans rancune?

JULIEN

Comment donc, cher docteur, je vous remercie! (*Il lui serre la main.*) A bientôt, j'espère. Toujours très heureux de vous voir.

FRANCINE

Moi aussi, docteur, j'ai été charmée de cette rencontre.

CHARLIER

Voilà des données pour votre prochain roman, j'espère?

FRANCINE

En effet.

LISE, *accompagnant le docteur.*

Vous m'excusez, Francine. Je reviens. (*Au docteur.*) Sérieusement, docteur, vous pensez que Roger...

(*Lise sort avec le docteur.*)

Scène V

FRANCINE, JULIEN

FRANCINE

Ah! pauvre ami! que vous aviez raison! Il vous faut mes solitudes, l'air vivifiant de ma Bretagne. Le mariage est un pays dont le climat ne vous convient guère.

JULIEN

Vous êtes impitoyable!

FRANCINE

Mais non! Mais non! Si les joies de la famille ne vous suffisent plus, est-ce un crime, après tout? Chaque génération ne voit-elle donc le jour que pour se courber sur celle qui doit la mettre au tombeau? Ne serons-nous jamais notre but à nous-mêmes?

JULIEN

Mais j'aime ma femme!

FRANCINE

Ah! pour elle, l'amour n'a été qu'un chemin vers la maternité. Et qu'elle a raison! Que je l'envie. Elle a son enfant, rien n'existe plus!

JULIEN

Je vous en prie!

FRANCINE

Bien, mon ami! Bien!

Scène VI

LES MÊMES, LISE

LISE, *rentrant.*

Vous me pardonnez, Francine?...

JULIEN, *sèchement.*

Madame de Prailles prenait congé.

LISE

Je vous ai si mal reçue...

FRANCINE, *furieuse d'être mise à la porte.*

Vous ne serez jamais assez bonne mère. (*A Julien.*) Au revoir, maître, pensez à mon procès!

LISE

Vous avez un procès?

FRANCINE, *à Lise qui la raccompagne.*

Je me sauve, maître Florent vous expliquera. (*A la cantonade.*) A bientôt!

Scène VII

LISE, JULIEN, puis LA NURSE

LISE, *rentrant en scène.*

Quel est ce procès?

JULIEN, *nerveux.*

Une affaire absurde, que je ne plaiderai pas.

LISE

Absurde? Comment?

JULIEN

Qu'importe! Puisque je refuse de plaider!

LISE

Tu ne peux pas refuser... ce n'est pas raisonnable. Puis, nos rapports avec Francine...

JULIEN

Belle occasion d'y mettre fin.

LISE

Pourquoi?

JULIEN

Parce que ces gens m'assomment... le père avec son cynisme, le mari avec sa veulerie, et la femme avec son ennui! Vrai, je me demande en quoi Mme de Prailles a pu te captiver. Elle est égoïste, fantasque. Elle empoisonne de littérature l'air qu'elle a respiré... et je préfère un seul de ses romans à toute sa personne.

LISE

Tu es injuste!

JULIEN

Et toi, naïve, de croire à la sincérité, à la bonté et à l'amitié d'une créature aussi exceptionnelle... (*Se calmant tout à coup.*) Mais, laissons cela, veux-tu? Je suis si heureux qu'elle soit partie! (*Avec une tendresse subite et un peu forcée.*) Ah! ma chérie, seul avec toi, il me semble que je me retrouve! Oui, que tu m'aies quitté une heure ou tout un jour, c'est chaque fois comme si tu me revenais d'un long voyage... (*S'approchant d'elle.*) Tu te rappelles, après la naissance du petit... tes premiers pas dans la chambre? Et ta première sortie à mon bras? Comme nous étions joyeux! Eh bien, j'éprouve en ce moment la même joie, comme si cette minute allait marquer un nouveau retour vers notre ancien bonheur. (*Lise, songeuse, inquiète, l'écoute mal.*) A quoi penses-tu? A Roger, je parie?

LISE, *soupçonneuse.*

Non, j'écoutais!

JULIEN

Alors, tu sais ce que je vais demander?

LISE, *suppliante.*

Ne demande rien! Je ne veux pas savoir!

JULIEN, *tendrement.*

Mais il faut que tu m'entendes, Lise. Sois juste, à la fin! Je suis un homme très à plaindre, tu n'as pas l'air d'y prendre garde! Le jour où Roger vint au monde, quand tu résolus tout à coup d'être une mère complètement, j'ai respecté cet instinct inattendu... Ensuite, personne n'a eu ton entière confiance, pour veiller sur le gosse. Et moi, toujours bon cœur, moi qui avais possédé chacune de tes minutes, j'ai admis que tu le baignes, que tu le promènes, qu'il dorme auprès de toi; bref, je lui ai cédé tout ce que m'arrachaient tes scrupules maternels. C'est beaucoup pour un seul mari, conviens-en! Aujourd'hui, ton médecin lui-même vient à

on secours. Il t'exhorte à transmettre celui de tes voirs qui m'est le plus pénible...

LISE, *à regret.*

N'en dis pas plus, mon ami, c'est impossible!

JULIEN

Et, si je te priais de suivre ce conseil, de me revenir ute entière comme par le passé? Donne-moi cette petite euve d'amour. Il me la faut, je te jure!

LISE

Voyons, Julien. Cette discussion est close depuis longmps. Ne la recommençons pas... surtout à l'instant écis où, moi-même, j'allais te demander... un nouveau crifice...

JULIEN

Encore! Lequel?

LISE

Plus tard. L'heure est mal choisie.

JULIEN

Ah! non, tout de suite.

LISE

Tu es déjà trop irrité.

JULIEN

Explique-toi, je l'exige.

LISE, *avec une grande douceur.*

Eh bien, loin d'abandonner mon fils, je désirerais ne en changer de ses habitudes. Je lui dois toutes mes rces, et, pour les retrouver, c'est l'autre conseil du octeur que je veux suivre.

JULIEN

Je ne comprends pas. Précise.

LISE

Charlier ne l'a-t-il pas indiqué assez clairement tout l'heure? Il faut, pour un temps...

JULIEN

Quoi?

LISE, *avec une pudeur comique.*

Me... priver de toi!

JULIEN

Comment? J'ai dû supporter, il y a trois mois, toutes les inconvenances de la médecine et de la chirurgie, et ça ne suffit pas? Tu admettrais aujourd'hui qu'au nom de la Faculté?... Mais je veux rester calme. Réfléchis. Tant que tu as suivi une impulsion à peu près raisonnable, je me suis incliné. Mais Charlier l'a dit : avec ton entêtement, tu risques de nuire à ce marmot, que tu prétends sauvegarder.

LISE

Je n'ai pas de crainte.

JULIEN

Et si tu te trompais?

LISE

Je ne peux pas me tromper! Non, vois-tu, Julien, laisse-moi faire. Cela vaudra mieux, pour nous aussi, oui, pour la beauté de notre amour... Sois franc, n'es-tu pas souvent contrarié par mes tâches quotidiennes?

JULIEN

Qu'importent tes petits soucis du jour, s'ils s'évanouissent la nuit, dans mes bras?

LISE

Que de fois, cependant, ils m'y poursuivent encore! Comme tu sens bien alors que je t'échappe malgré moi, et quand, de la chambre voisine, ton fils me réclame... Je te connais, Julien, tu te lasserais d'un bonheur aussi imparfait. Tu te rappelles trop bien nos fêtes sans partage des premières années. Crois-moi, gardons-en intact le souvenir, jusqu'au jour prochain où nous pourrons les recommencer.

JULIEN

Eh bien, laissons là le plaisir, veux-tu!... Mais les

sques moraux de cette rupture que tu souhaites, comment peux-tu les négliger? C'est très grave, ma petite! os âmes, aussi, s'enlaçaient dans chacune de nos reintes. Ne crains-tu pas qu'à leur tour, elles s'éloiıent l'une de l'autre, quand, par ta faute...

LISE, *inquiète.*

Tu te disais si sûr de ta fidélité!

JULIEN

Je le suis toujours! Mais si je l'étais moins?...

LISE, *le regardant dans les yeux.*

Me tromper en ce moment serait une bassesse. Tu en ; incapable. Et, si tu la méditais, quelle prise aurais-je ır un cœur aussi libre que le tien?

JULIEN

Tu ne céderais rien pour me retenir?...

LISE

Tu dois m'aimer telle que je suis, avec toute ma consience maternelle! Je te laisse le droit d'être toi-même, : réclame pour moi un égal privilège!

JULIEN

Et tu ne transigerais pas, même devant ton bonheur ıenacé?

LISE

L'enfant d'abord. Mon bonheur ensuite. (*Sans conviction.*) Mais tu imagines, pour me contraindre, des catasrophes qui ne se produiront pas. Je suis plus sûre de oi que toi-même. J'ai changé. Mon fils m'a révélé tant le choses : ton tour viendra de les connaître par lui... ılors, la vie t'offrira de nouvelles perspectives. Ton :œur séparera moins la femme et le foyer. Ce jour-là, e ne craindrai plus rien, et je sens qu'il est proche.

JULIEN

En effet, tu as changé. Tes pensées ont pris un autre :ours. Mais je préférais tes folies d'autrefois à cette sagesse, si voisine de l'indifférence!

LISE

Indifférente, moi? Tu ne crois pas ce que tu dis.

JULIEN

Prouve que j'ai tort! Renonce à ce projet. Fais-moi cette infime concession! C'est la première fois que j'implore. Accorde-la au bon sens, si tu la refuses à l'amour.

LISE

Je ne peux pas! Un instinct, une superstition, si tu veux, me crie de ne pas céder! Si j'avais cette faiblesse, je le sens, tous les malheurs s'abattraient sur nous! Pardonne-moi! tu ne peux pas comprendre... ce lien si particulier, cet appel si constant auquel il faut répondre, ce besoin plus impérieux que la raison, et même que l'amour!

JULIEN

Si, si, je comprends. Ce que tu appelles ton devoir, c'est ton plaisir, oui, un plaisir que seul ton enfant peut te donner, et qui t'a fait prendre en pitié tous les autres! Et puis, assez discuté, n'est-ce pas? Je suis le maître, après tout! J'ai la responsabilité de mon fils et de mon bonheur! Tu feras ce que je veux! C'est un ordre, entends-tu?

LISE

Je ne l'accepte pas!

JULIEN

Soit! (*Il sonne.*)

LISE

Que fais-tu?

JULIEN

Il est six heures : Roger, si je ne me trompe, doit réclamer sa mère.

(*Entre la nurse.*)

JULIEN, *à la nurse.*

Veuillez apporter l'enfant.

(*La nurse s'incline et sort.*)

LISE

Tu veux qu'ici... devant toi?... Ah! non! Non!

JULIEN

En effet, tu prenais soin de m'épargner ce spectacle. 'était ta dernière coquetterie. Mais nous avons vieilli, 'est-ce pas? Il faut bien que j'apprenne à regarder en ace la maternité! (*La nurse rentre avec l'enfant qu'elle orte, invisible, dans un moïse de dentelles.*) Là, sur non bureau. (*La nurse dépose la moïse sur le bureau.*) 'ous pouvez aller, nurse...

(*La nurse sort.*)

LISE

Comme tu voudras!

ULIEN, *se penchant sur l'enfant, invisible au spectateur.*

Ah! bonhomme, petit bonhomme, si faible, et déjà plus ort que moi! Alors, quoi, ton tour est venu? Tu veux rendre ma place? L'avenir t'appartient? Je suis déjà e passé? Ah! despote! fallait-il que tu sois pressé de rouver ta puissance, pour nous surprendre ainsi, sans onsulter personne, et désobéir à tes parents, même vant de naître! Tu nous croyais donc pensionnés pour epeupler la France? Tu t'imaginais que la vie est une hose commode, et que c'est un cadeau à faire à un nfant? Quoi, tu souris, petit malicieux? Je comprends on sourire. Tu me réponds : « C'est moi, je suis là... 'ous ne vous appartenez plus. Je suis votre souci. Je uis votre devoir. Vous n'aurez de plaisir, que quand il ne plaira. Vous n'existerez, que si je le permets. Vous 'êtes plus deux. Vous êtes trois. Elle est finie, la page l'amour! » Mais ce n'est pas ta faute, n'est-ce pas?... Embrassons-nous quand même, cher petit bonhomme! *Il se penche sur le moïse.*)

LISE, *quand il a embrassé l'enfant, se penchant à son tour pour le prendre dans ses bras.*

Allons, viens, mon chéri. Et n'écoute pas ton père : l parle comme un enfant!

RIDEAU

ACTE III

Même décor qu'à l'acte précédent : l'installation est complète, tout se trouve en ordre. Mais aucune fleur, rien qui donne à cet intérieur un aspect d'intimité.

Scène première

MADAME GAUTRAY, puis LISE

(*Au lever du rideau, Mme Gautray lit, assise près d'une bibliothèque. Un temps. Entre par le fond Lise, en toilette de ville, très nerveuse.*)

LISE, *entrant.*

Roger dort, paraît-il?

MADAME GAUTRAY

Oui, et je suis venue ici pour... (*Elle désigne son livre, puis, regardant Lise.*) Qu'as-tu?

LISE

Rien.

MADAME GAUTRAY

Ce plaidoyer? (*Lise ôte sa toque et son manteau.*) Eh bien?

LISE

Un triomphe! Francine peut se vanter : elle a été défendue!...

MADAME GAUTRAY

Que veux-tu dire? Où est ton mari?

LISE

Il me suit. Je l'ai laissé au Palais, dans les bras du âtonnier. Tous les kodaks sont braqués sur lui. Cinuante femmes se le disputent. C'est une date!

MADAME GAUTRAY

Qu'y a-t-il? Réponds-moi. Ta nervosité est inconceable... Voyons, parle...

LISE

Mon bonheur est fini.

MADAME GAUTRAY

Quelle folie!

LISE

Ah! si vous l'aviez entendu. Sa plaidoirie pour cette mme, c'était un aveu.

MADAME GAUTRAY

Comment?

LISE

Depuis longtemps, ses froideurs... je le croyais jaloux e l'enfant. Elle se sera juré de le conquérir... Il refusait e plaider pour lui échapper, sans doute! Il aura cédé ar fausse honte, d'abord, et, maintenant, il l'aime, c'est ìr! Tout l'été, à Saint-Cloud, nous n'avons vu qu'elle! ès la fin de septembre, nous revenions à Paris, parce u'elle y était!

MADAME GAUTRAY

C'est insensé. Comment peux-tu, sur un simple disours... Et moi qui ne te croyais même plus capable e jalousie.

LISE

Pourquoi? Parce qu'il y a cinq mois, je préférais mon ls à mon mari?... J'allais au plus pressé!... Où en sonts? Suis-je trahie, ou seulement moins aimée? Comment s démasquer? Une romancière et un avocat! Si encore le était à Paris! Mais elle est allée se cacher au fond sa Bretagne, trois jours avant le procès! N'importe, ne ferai pas de questions. Je dissimulerai, comme

eux. Et, si elle l'a pris, qu'elle le garde!... De la pitié, je n'en veux pas!

MADAME GAUTRAY

Lise, je t'en conjure...

Scène II

LES MÊMES, plus JULIEN

JULIEN, *entre gaiement par le fond, un portefeuille sous le bras.*

Bonjour, grand'mère. (*Il baise la main de Mme Gautray; puis, embrassant Lise.*) Ma petite!

MADAME GAUTRAY

Eh bien? Une victoire?

JULIEN, *sans oser regarder Lise.*

Presque. Mais l'avocat du mari a remis sa défense à quinzaine. C'est un vieux renard. Quand deux semaines auront passé sur ma plaidoirie, tout sera à recommencer. Et le pis de l'affaire, c'est que je dois aller à Kerzec consulter Mme de Prailles. (*Toujours sans regarder Lise, qui l'écoute avec fébrilité.*) Vous comprenez, j'aurai besoin, plus que jamais, d'arguments définitifs. Et je veux que ma cliente autorise des révélations que, par délicatesse, elle m'avait interdites.

MADAME GAUTRAY

Quel ennui! Un si long voyage. Si vous écriviez...

JULIEN

Une lettre ne la convaincrait pas... Non, non, il faut absolument que je la voie, que nous discutions.

MADAME GAUTRAY

Et vous partiriez quand?

JULIEN

Tout à l'heure. (*Lise fait quelques pas nerveux, joue lu piano pour cacher son trouble.*) Son père va la ejoindre ce soir-même, avec Paul Brède et sa femme. e profiterai de leur compagnie. Ne vous désolez pas, rand'mère, je serai de retour après-demain. (*A Lise.*))u'en dis-tu, ma chérie? Tu sais, j'ai aperçu le petiot, n rentrant. Il est en forme, ce gaillard. (*Lise, ne pouant plus se dominer, va brusquement au fond.*)

LISE

Comment? Il ne dort plus? Il faut que je l'embrasse. *Elle sort.*)

Scène III

JULIEN, MADAME GAUTRAY

JULIEN, *comme s'il n'avait rien remarqué, à Mme Gautray, en rangeant ses papiers.*

Vous permettez, grand'mère?

MADAME GAUTRAY

J'ai à vous parler, Julien.

JULIEN

Pour un divorce? Un héritage?

MADAME GAUTRAY

Ne plaisantez pas... Lise est revenue du Palais... troublée, vous le voyez. Elle a cru discerner, dans votre léfense, autre chose qu'un plaidoyer. (*Julien veut parler.*) Ne répondez pas. Ecoutez... J'ai été heureuse autrefois; ma mère l'a été; la mère de votre femme l'est aussi.)ui, en prenant votre nom, Lise vous apportait toute ıne tradition de bonheur. C'est un héritage, mon ami, ıu'il faut conserver et transmettre comme les autres... Puis... Lise doit être ménagée : la santé de Roger dépend

de la sienne. (*Julien veut encore parler.*) Non, je ne vous interroge pas. Je ne veux rien savoir, — et je ne fais pas de sermon. Mais, si vous avez quelque chose à cacher, cachez-le bien, mon enfant. C'est tout ce que je vous demande.

JULIEN, *riant.*

Ah! ah! le beau don que l'imagination! Mais quelle immoralité, grand'mère. (*Baisant la main de Mme Gautray.*) On ne plaide pas contre un tel adversaire. Et d'ailleurs...

Scène IV

LES MÊMES, plus LISE

JULIEN, *à Lise qui rentre.*

Eh bien, tu l'as embrassé? Est-il assez vivant, ce petit personnage?

LISE, *énigmatique.*

Oui... tu peux partir sans inquiétude.

JULIEN

Jean prépare ma valise?

LISE

Je crois... A quelle heure, le train?

JULIEN

Six heures cinquante-cinq, je dînerai en wagon. A moins que... (*Sans aucune sincérité.*) Mais oui, c'est une idée... si tu m'accompagnais? J'attendrai jusqu'à demain. Rien ne m'appelle au Palais, de toute la semaine. Nous resterons quelques jours, et nous reviendrons tranquillement, pour la fin du procès.

LISE, *avec une hostilité contenue.*

Tu n'y songes pas, mon ami.

JULIEN, *de même.*

Pourquoi? Depuis si longtemps, Francine désire nous faire admirer son vieux château, dans le vent d'automne. Acceptons l'invitation.

LISE

Mais Roger?

JULIEN

Nous l'emmènerons.

LISE

Quatorze heures de voyage, en pareille saison? Un enfant que je commence à sevrer. Tu n'es pas raisonnable!

MADAME GAUTRAY

Débrouillez-vous, je vais jouer avec lui. (*Elle va pour sortir par la droite.*)

LISE

Vous dînez ici, grand'mère?

MADAME GAUTRAY, *sortant.*

J'y compte bien.

Scène V

JULIEN, LISE, puis LE VALET DE CHAMBRE

JULIEN, *avec une gentillesse voulue.*

Alors, c'est non?

LISE, *dissimulant.*

Malheureusement. Mais comme je regrette qu'il faille nous quitter aujourd'hui. Un si beau jour! Ton premier grand succès!

JULIEN

Hein? C'était nerveux et construit, ma plaidoirie?

LISE

Puis, plus rien de la rhétorique professionnelle; au contraire, je ne sais quoi de plus chaleureux, de plus humain.

JULIEN, *très artificiel.*

Mais j'ai été un peu... excessif, tu ne trouves pas? Ce pauvre de Prailles, que j'ai traité de lâche, de voleur, de mari complaisant!... Et Francine, que je me suis permis de comparer à Sapho, à Mme de Staël, — à toutes les héroïnes du passé, du présent et de l'avenir! (*Riant.*) Ah! ah! J'en ai dépensé, de l'imagination.

LISE, *hostile.*

Que je suis bon public! J'ai failli te croire sincère!

JULIEN, *sèchement.*

Que veux-tu dire? Je ne comprends pas...

(*Entre le valet de chambre, apportant une carte sur un plateau.*)

LE VALET DE CHAMBRE

Ce monsieur désire voir monsieur ou madame.

JULIEN, *lisant la carte.*

« Robert de Prailles ».

LISE, *à Julien.*

Vous ne le recevez pas!

JULIEN

Pourquoi? Faites entrer.

(*Le valet de chambre sort.*)

LISE

Après cette plaidoirie?

JULIEN

Je ne veux pas me dérober.

LISE, *angoissée.*

Mais s'il venait pour...

Scène VI

LISE, JULIEN, ROBERT,
puis LE VALET DE CHAMBRE

ROBERT, *après s'être incliné devant Lise, à Julien, très sèchement.*

Monsieur, je connais les paroles que vous avez prononcées tout à l'heure. On m'en a fait le rapport. (*A ise qui veut se retirer.*) Faites-moi la grâce de rester, nadame. Je désire que vous m'entendiez comme maître 'lorent. Vous obligerez un homme très malheureux. (*A ulien.*) Vous avez fait l'historique de ma vie, monsieur. 'ous en avez exagéré à dessein les scandales. Vous n'avez dégradé aux yeux de tout Paris. Peu m'importe. e ne tiens qu'à Francine. Je ne dois plus compte de non nom qu'à moi seul. Il y a deux ans, ma mère est norte, sous mes yeux, sans me pardonner. Alors, vos aroles, vous comprenez, c'est peu de chose... J'avais ccepté d'avance toutes les humiliations, même celle ue je m'impose en ce moment. Vous le saviez. A quoi on m'accabler? Vous êtes heureux, et pour rien, pour e plaisir de gagner un procès, vous m'ôtez la seule hance qui me reste de reprendre la femme que j'aime.

JULIEN

J'ai parlé selon ma conscience d'avocat et d'ami.

ROBERT

Mais je ne suis pas ici pour distribuer des blâmes. 'ai besoin de vous. Il faut que je revoie Francine. Je ui ai écrit. Je lui ai dépêché tous mes amis, tous les iens. J'ai monté la garde durant des nuits sous ses enêtres, je me suis posté des jours entiers devant sa naison, comme un mendiant. Elle n'a rien écouté. Alors, l n'y a plus que vous, vous deux. Il me faut votre appui.

JULIEN

Mais, monsieur...

ROBERT

J'ai dit à mon avocat de remettre sa plaidoirie. Le jugement n'est pas rendu. Tout peut se réparer. Il faut que je lui parle. Vous obtiendrez qu'elle m'entende.

JULIEN

Impossible, monsieur, les intérêts de ma cliente...

ROBERT

Il n'est plus question d'avocat ni de cliente... C'est d'homme à homme que je vous demande...

JULIEN

Vous ne m'enseignerez pas mes devoirs professionnels, monsieur. Au point où nous en sommes, toute rencontre serait tenue pour une réconciliation. Nous ne vous accorderons pas un entretien dont il vous serait trop facile de faire état ensuite, pour annuler toute la procédure. (*A Lise qui le regarde fixement.*) Excusez, chère amie, ce jargon du Palais, que j'ai coutume d'éviter devant vous.

ROBERT, *à Julien.*

Vous êtes dans l'erreur, monsieur. Je m'engage, si l'entrevue m'est accordée sans résultat, à n'en faire aucune mention devant le tribunal.

JULIEN

Je ne doute pas de votre parole, monsieur. Mais mon devoir est strict. Il m'est interdit d'en sortir.

ROBERT, *à Lise.*

Alors, c'est à vous que je m'adresse, madame. Vous ne refuserez pas...

JULIEN

Mme Florent ne saurait, plus que moi, agréer semblable requête. Elle ne voudrait pas s'immiscer dans un

ébat qui est, je tiens à le réitérer, de nature exclusiement professionnelle.

LISE, *qui ne cesse d'étudier le visage de Julien.*

Mon ami, permettez que je m'étonne. Je conçois très ien vos scrupules d'avocat. Mais vous n'êtes pas qu'un omme de métier. Vous avez un cœur, qui peut se laisser oucher. Vous serez ému, autant que moi, par les sentinents de votre... adversaire.

JULIEN

Sans doute, chère amie, mais puisqu'il m'est imposible...

LISE, *avec douceur.*

Ne pourriez-vous pas, sans faillir à la délicatesse, transmettre à Mme de Prailles la prière de son mari? Cette démarche n'engagerait que lui. Et vous n'auriez pas le regret d'avoir... manqué une bonne action. Faites-la, mon ami, je vous le demande pour vous... et pour moi.

JULIEN, *à Robert.*

Admettons, monsieur, pour une minute, que je cède aux instances de ma femme. Qu'obtiendrez-vous? Il m'est pénible de vous rappeler avec quelle persévérance Mme de Prailles a réclamé le divorce. Mme de Prailles vous répétera que la rupture est définitive.

ROBERT

Qu'en savez-vous? Ce n'est pas la première fois que nous devons nous séparer. Je l'ai souvent lassée, mais elle m'a aimé! Je l'ai tenue dans mes bras! Faites que je lui parle, une minute seulement. Je suis sûr que...

LISE, *à Julien.*

Julien, ne trouvez-vous pas, puisque vous devez aujourd'hui même...

JULIEN, *lui coupant la parole, à Robert.*

Je dois en effet *écrire* à Mme de Prailles, qui est absente de Paris. J'intercéderai pour vous...

ROBERT

Merci.

JULIEN

Et, dans quelques jours, je vous ferai connaître...

LISE

Moi aussi, monsieur, j'essaierai de plaider votre cause, je vous le promets.

(*Robert sort.*)

Scène VII

LISE, JULIEN

LISE

Pourquoi n'as-tu pas dit que tu la verras demain, qu'il te serait facile...

JULIEN

De bonne foi, pouvais-je, sans consulter Francine...

LISE

Ecoute, Julien. Pas de mensonge entre nous. Si tu aimes une autre femme, sois franc, je pardonne tout.

JULIEN

Enfin, tu ne prends plus de détours. Voilà une accusation précise, loyale et nettement formulée.

LISE

Malgré tes protestations, j'ai toujours pensé qu'un jour viendrait où tu ne m'appartiendrais plus... Non, ne réponds pas encore... Ce jour, j'espérais l'attendre plus longtemps. Mais, s'il est venu, dis-le-moi. J'accepterai comme une fatalité de la nature un malheur qui ne dépend pas de toi. Nous resterons des amis. Je garderai notre enfant. Je serai courageuse.

JULIEN, *prenant le ton d'un avocat.*

Voilà de grandes paroles. Mais sont-elles bien justes? Tu affirmes que j'aime une autre femme, ce sont tes propres termes. As-tu des preuves? Si elles existent, j'attends de ton bon sens que tu les donnes.

LISE

Il est des impressions qui ne trompent pas. Julien, je suis seule quand tu es là.

JULIEN, *toujours en avocat.*

J'ai pu montrer des impatiences, je n'en disconviens pas. Mais il était dans tes prévisions, comme dans les miennes, que je serais d'abord un peu jaloux de Roger. Tu as pris pour de la froideur une gêne, un dépit, qui n'étaient, j'ose croire que tu n'en douteras plus désormais, qu'une autre forme d'amour.

LISE

Alors, par quel prodige cette gêne, ce dépit, cette froideur, n'ont-ils paru qu'avec ton amitié pour Francine de Prailles? Et comment as-tu fait de cette femme ton amie, au moment précis où je ne pouvais plus, moi, être ta maîtresse?

JULIEN

Oh! le parti pris! L'opiniâtreté dans l'erreur! Mais ce sont là des conjectures, des hypothèses, des présomptions. Si tu veux me convaincre d'une faute, tu me dois du certain, du tangible, de l'incontestable.

LISE

Eh bien, ce départ si brusque et si mal justifié! Voilà trois jours à peine qu'elle t'a quitté. Dès le premier prétexte, tu cours la rejoindre. Et ton plaidoyer, cet après-midi? Ah! ce n'était plus ton éloquence d'école. C'était une passion qui t'entraînait malgré toi. Et tous ces visages qui t'écoutaient apprenaient, avec moi, ton secret, que seule à Paris j'eusse ignoré demain, si je n'avais été là pour l'entendre, en même temps, au même titre, que cette foule d'indifférents. Et, tout à l'heure encore, ici, devant moi, ton obstination à refuser cette

entrevue. Et, quand cet homme a dit qu'elle l'avait aimé, ton visage blême, le frémissement de tes mains...

JULIEN

Quelles insignifiances! Quelle poignée de puériles allégations! Où en sommes-nous, maintenant, si l'on condamne un homme sur un geste qu'il n'a peut-être pas fait, sur une expression du visage, sur un caprice de la lumière? Alors, quelle sécurité nous restera-t-il? Quelle garantie contre les plus folles accusations? Et dans quel abîme, dans quel chaos d'erreurs criminelles...

LISE

Assez, maintenant! Voilà une heure que je t'écoute. Je ne demandais qu'un peu de franchise, et j'offrais la liberté. Tu n'as pas dit un mot qui soit venu du cœur. Je retrouve toute ta rhétorique : les « j'ose croire que... », les « je n'en disconviens pas », et les métaphores, les ironies, les interrogations dans le vide! Je les connaissais déjà : j'ai été ton secrétaire! Mais, jusqu'ici, tu les réservais à ton éloquence judiciaire. Aujourd'hui, c'est au Palais que ton cœur d'homme a parlé! Et l'avocat est ici, entre toi et moi!

JULIEN

Mais, Lise, je te jure...

LISE

Comment as-tu pu en venir là, Julien? Et ce miracle de fidélité que nous devions réaliser? Cette volonté d'aimer qui devait me conserver ton amour? Cette beauté de l'ordre dont tu faisais ta règle? Explique, réponds, que j'essaie de comprendre! Tu n'y croyais donc pas, à toutes tes promesses? C'était si peu de chose, ton idéal?

JULIEN

Mais puisque je te jure qu'il n'y a rien entre cette femme et moi! Rien, entends-tu, rien!

LISE

Soit, prouve que je me trompe. Ecris-lui au lieu de partir. Fais-moi cette concession. Je crois tout.

JULIEN

Des concessions. Moi aussi, j'en implorais autrefois, je ne vois pas qu'on me les ait accordées!

LISE

Alors, c'est une vengeance que tu médites?

JULIEN

Je ne médite rien! J'ai la conscience parfaitement nette. Je vais voir Mme de Prailles en compagnie de son père, pour discuter d'un procès. Je serai de retour après-demain! Que te faut-il de plus? Si tu me soupçonnes de préparer un enlèvement, viens avec moi, tu es libre.

LISE

Une mère n'est jamais libre!

JULIEN

Tu n'es pas qu'une mère! Tu es une femme aussi! Tu l'as trop longtemps oublié. Et, sur un doute que rien ne justifie, je négligerais mes devoirs d'avocat et d'ami? N'ai-je donc plus le droit d'aller ou de venir à ma guise? Suis-je attaché ici comme un chien à sa niche? Ne m'as-tu pas répété que, moi, du moins, tu me voulais libre, que, sans cette liberté, je ne serais plus moi-même?

LISE

J'entends. Moi, je suis le foyer, l'habitude. Et cette liberté, à qui vont tes pensées, se nomme Francine.

JULIEN

Non, encore une fois! Non! Non! Non! Il n'est pas question de Mme de Prailles. Mais, puisqu'il faut tout dire, à la fin, ne comprends-tu pas que je veuille m'arracher, par instants, à l'atmosphère de maternité qui m'étouffe ici? Tu trembles quand il fait froid. Tu trembles quand il fait chaud. Tous les spécialistes de la Faculté défilent chez nous, pour constater que Roger se porte bien. Tu as renvoyé ta nurse...

LISE

Elle t'exaspérait.

JULIEN

Non. Tu étais jalouse d'elle.

LISE

Moi?

JULIEN

Tu me renverrais moi-même si je te disputais mon enfant. Et, depuis quelque temps, tu te caches de l'aimer, comme si je le détestais. Parce que je n'ai pas, dès la première minute, pleurniché d'allégresse comme tous les imbéciles, tu me crois fermé pour toujours à l'amour paternel! Mais je l'aime, ce petit, bien que tu aies tout fait pour m'empêcher de l'aimer.

LISE

Enfin, que me reproches-tu?... Choisis. T'ai-je trop ménagé ou trop importuné?

JULIEN

L'un et l'autre. Tes ménagements aussi m'importunaient! Tu n'as rien fait avec mesure. Voulais-tu reprendre ton rôle de secrétaire, — tu m'abandonnais entre deux périodes, pour les langes et les tisanes. Essayais-tu, comme aujourd'hui, de me suivre au Palais? Ta grand'mère accourait de Versailles, pour effacer l'horreur d'une pareille désertion! T'avais-je traînée de force au concert, au spectacle? Vite, il fallait rentrer. Ton souci l'ordonnait. Et, comme s'il ne suffisait pas des jours et des soirées, tes nuits, tes nuits elles-mêmes, ne m'appartenaient plus.

LISE

Et, parce que j'ai réduit pour un temps ta ration de gâteries, de flatteries et de voluptés, tu trouves naturel d'oublier mon amour?

JULIEN

Ton amour? Comme si l'on aimait avec le cœur tou-

ours absent! Tiens, même aujourd'hui, tu crains d'être rahie et tu n'oses pas me suivre. Tu te partages jusque lans la jalousie, et pas un seul instant tu n'es à ta louleur.

LISE

Je me partage! je ne t'appartiens plus! Voilà, depuis les mois, les mots que tu répètes! Ah! faut-il que tu sois orné dans ton égoïsme, pour opposer ainsi, à mon mour pour toi, mon amour pour lui. Tu ne sens donc pas que cet enfant, c'est nous, c'est toi-même? qu'il souriait déjà dans le premier regard que nous avons échangé? Ah! que je te plains! Tu n'as vu que des tâches grossières dans les soins maternels. Tu passes tes jours à côté d'un miracle, sans t'en apercevoir! Tiens, tu n'étais pas digne de fonder un foyer. La passion, voilà tout ce qu'il t'était donné de sentir. (*Il hausse les épaules.*) Ah! tu me prends en pitié? Tu me trouves simple d'esprit?... Eh bien, oui, je nourris mon enfant, oui, je le nourris! Et, si tu me fais de nouveau choisir entre toi et mon petit, je n'hésiterai pas. C'est encore lui que je choisirai.

JULIEN

Comme tu voudras. Je pars.

LISE

Non, ne t'en va pas. J'ai été folle, absurde, exagérée. Tu as pu croire que je ne t'aimais plus, et l'image d'une autre femme s'est glissée entre nous. Mais, si je me suis donnée trop complètement à celui qui réclamait le plus de sacrifices, tu ne puniras pas une faute si naturelle! Comprends-moi, je t'en supplie. Cet enfant a bouleversé ma vie, comme tu l'avais bouleversée! Pour sentir qu'il est ton fils, tu as besoin qu'il parle, qu'il grandisse, que son âme soit née. Une mère n'attend pas si longtemps. Mais, tu verras, Julien, je suivrai de nouveau ton travail, tes plaisirs. J'aurai la coquetterie et l'insouciance qui te plaisaient. Nous n'avions pas eu le temps de lasser nos désirs, nous les retrouverons. Tu auras l'illusion de ne m'avoir pas connue, je te serai nouvelle et

mystérieuse. Je t'en supplie! Ne me quitte pas au moment même où je te suis rendue. Tu sais bien que je t'aime! que, sans toi, je ne peux pas vivre.

JULIEN

Je ne te demande pas de vivre sans moi... Je te demande un jour, un seul jour.

LISE

Mais, si tu pars, elle ne te laissera pas revenir. Elle n'a quitté Paris que pour t'attirer à Kerzet!

JULIEN

Quelle folie!

LISE

J'y vois clair, maintenant! Tu n'es pas encore son amant. Coupable, tu n'aurais pas la cruauté de partir!... Mais elle veut te prendre à moi. Elle veut qu'après ce divorce, tu l'épóuses.

JULIEN

Tu déraisonnes!

LISE

Oui, oui. Tu l'avais chassée, elle est revenue. Elle s'était promise, n'est-ce pas... et, ensuite, pour que tu m'abandonnes, elle s'est refusée. Et, maintenant, elle te tient par l'espoir, comme l'autre par le souvenir.

JULIEN

Laisse-moi... C'est absurde!

LISE

Ah! tu te crois le plus fort! Tu crois qu'elle va t'aimer! Tu ne la connais pas!... Elle ne t'aimera jamais.

JULIEN

Nous verrons.

LISE

Alors, tu avoues, tu avoues que tu l'aimes! Et, parce que mon petit m'enchaîne ici, parce que je ne peux ni

te suivre ni me défendre, on volerait mon bonheur et je regarderais faire? Non, tu resteras, je l'exige! Je suis en droit de l'exiger.

JULIEN

J'hésitais encore. Ce mot-là me décide.

LISE

C'est vrai? Tu veux cela? Tu peux le vouloir? Soit, va-t'en! Je ne te retiens plus.

JULIEN

Bonsoir. (*Il sort.*)

LISE, *seule.*

Non! Il n'osera pas! (*Elle écoute. Une porte se ferme. Criant.*) Julien!... (*Elle court vers le fauteuil où elle avait déposé, au début de l'acte, sa toque et son manteau. Elle est sur le point de s'habiller pour suivre Julien. Puis, se ravisant.*) Non! (*Un temps.*) Il y a d'autres choses que le bonheur!

(*Elle se dirige vers la chambre de Roger.*)

RIDEAU

EPILOGUE

Même décor. Mais quelques fleurs çà et là, dans des vases, et certains changements dans la place et le choix des meubles et des bibelots donnent au cabinet de travail plus d'intimité et laissent deviner les soins plus attentifs d'une femme.

(Au lever du rideau, le thé est servi et Julien dicte. Lise, au bureau, écrit.)

JULIEN

« Et, par l'arrêt que vous allez rendre, messieurs... » (*Il s'interrompt et regarde un vase de fleurs.*) Tes roses sont admirables!... (*Reprenant.*) « ... votre sagesse et votre humanité tempéreront une fois de plus la rigueur des lois... » (*Regardant au mur un tableau, à Lise.*) Tu as déplacé le Corot? Il fait très bien ici.

LISE

Oui, je trouvais que...

JULIEN

Le petit n'est pas rentré?

LISE

Il est à peine cinq heures.

JULIEN

Veux-tu relire, mon mignon?
(*Il se met à boire du thé.*)

LISE, *relisant ce qu'elle a écrit.*

« Nous appartenons, messieurs, à une génération qui a méconnu des vérités élémentaires... »

JULIEN

Ce thé est parfait.

LISE, *poursuivant.*

« Le bonheur un peu bourgeois d'un homme et d'une femme volontairement unis dans l'amour de leurs enfants, ce bonheur, si banal autrefois, semble devenir un défi à l'opinion publique et une fâcheuse prétention à l'originalité... (*Julien, qui semble attendre quelqu'un, va vers la porte du fond.*) Dans la faute de l'artiste éminent que j'ai l'honneur de défendre aujourd'hui devant vous... (*Julien ouvre la porte et écoute au dehors.*) j'ose donc croire, messieurs, que vous verrez moins encore la faiblesse momentanée d'un noble caractère, que l'erreur commune à toute une époque... »

(*Il n'entend pas. Elle répète les derniers mots.*)

JULIEN, *déçu, referme la porte et redescend en scène.*

Décidément, Roger ne revient pas!... Dis-moi, Lisote, es-tu bien sûre de ta nouvelle nurse?

LISE, *moqueuse.*

Sois tranquille, ton fils la surveille.

JULIEN, *toujours très satisfait.*

Evidemment, c'est déjà un petit homme très raisonnable.

LISE

A deux ans! Il tient de son père.

JULIEN

Mais, des Tuileries jusqu'ici, il y a place pour tant d'accidents.

LISE

Quel cœur maternel!

JULIEN

Que veux-tu, ma chérie! Je n'ai pas éprouvé, dès son premier cri, ce que toi seule pouvais sentir; mais, pour s'affirmer plus tard, crois-tu que notre amour, à nous autres pères, soit moins fort?

LISE

Au contraire!

JULIEN

Comment, je n'aurais pas le droit de le choyer à mon tour, ce bambin? de lui sacrifier, s'il le demande, mon repos et mes plaisirs? de me faire, plus tard, son confident et son ami?

LISE

Un père converti en vaut deux!

JULIEN

Mais ce n'est pas pour nous seuls que nous sommes au monde! Nous avons à transmettre ce qui nous fut donné! Si, au lieu de s'instruire à être des parents, on ne restait que des amants, que deviendraient les enfants?

LISE

Et que devient ta plaidoierie?

JULIEN

Alors quoi, on ne peut même plus parler du gosse?

LISE, *reprenant sa lecture.*

« Cet homme avait abandonné son foyer; mais, au lointain appel de l'enfant malade, il a senti tout d'un coup la force des attaches qu'il pensait pouvoir briser; et, très humblement, il est venu redemander la place qu'il avait désertée... » Comme ta parole est devenue simple.

JULIEN

C'est que mon cœur s'est simplifié.

LISE, *reprenant sa lecture.*

« Messieurs, vous lui tiendrez compte de son repentir. Vous ne refuserez pas à ce mari, à ce père... »

JULIEN

Et dire que cette histoire a failli être la nôtre, ma ison.

LISE

Seulement, toi, tu as eu moins de panache! Ah! tu e m'as pas abandonnée pour longtemps. A peine au as de l'escalier, tu remontais les trois étages!

JULIEN

J'ai eu l'esprit de l'ascenseur!

LISE

Espèce de serin!

JULIEN

Mets-toi à ma place. Elle exigeait que je vous quitte our toujours, toi et le marmot. A l'avant-dernière ninute, j'ai trouvé ça cher, très cher.

LISE

Pardon, mon ami... Vous n'êtes pas d'accord... (*Prenant un livre dans le tiroir.*) Si j'en crois son nouveau oman : *Crépuscule d'automne,* où il semble être fortenent question de nous...

JULIEN

Comment? Tu as lu ce bouquin?

LISE

Et toi?

JULIEN

Moi?... Jamais de la vie.

LISE, *allant à la bibliothèque et fouillant derrière de gros volumes.*

Alors, par quel hasard ai-je découvert, derrière le)alloz... cet exemplaire? tous les feuillets soigneusement lécoupés.

JULIEN

C'est curieux.
(*Chacun d'eux tient un volume et le feuillette.*)

LISE

Elle ne me flatte guère, ta poëtesse. Page 132, tout en bas : (*Lisant.*) « Yvonne était trop frêle pour l'amitié et trop jeune pour l'amour. »

JULIEN

Et moi donc, page 178, tout en haut : « Inintelligent, comme tous les séducteurs. » C'est gai!

LISE

Avec de grands chagrins, elle a fait de grandes phrases. Chacun sa consolation.

JULIEN, *indigné.*

Et nous voilà imprimés, rivés l'un à l'autre, tous les trois, jusqu'à la fin des siècles.

LISE

Tu es choqué, toi, l'homme de toutes les audaces? Prends garde, mon cher. La vertu te guette.

JULIEN, *avec inquiétude.*

Tu crois?

LISE

Rassure-toi! J'exagère! Et, heureusement : je ne me sens pas encore mûre pour ta vertu!

JULIEN

Alors, tu n'as pas confiance? Tu crains la récidive?

LISE

Je n'irai pas jusque-là. Mais je serais plus tranquille, si tu m'avais trompée complètement, ignominieusement.

JULIEN

Dieu! que les femmes sont exigeantes!

LISE

D'ailleurs, je le méritais. Puis, il m'eût été si doux d'exploiter ton remords!

JULIEN

Ma chérie! Est-il possible que nous ayons été si violents, si excessifs?

LISE

Notre bonheur à deux avait été troublé. Nos instincts nouveaux cherchaient une nouvelle harmonie! Pour rester dans l'amour, tout en devenant une mère et un père, il nous fallait apprendre beaucoup... Et l'on n'apprend rien sans souffrir!... Mais le temps sait mettre chaque chose en sa place.

JULIEN

Lisote! Lisote! Comment ai-je pu méconnaître un seul instant tout ce que j'adore en toi?... Comme tu m'as compris, comme tu m'as consolé, comme tu m'as fait oublier mon égoïsme et ma folie, dans le calme retrouvé après ce grand orage! Et de quelle poésie tu as entouré ton pardon! De quels sourires tu as éclairé nos fronts devenus plus graves! Avec quelle force j'ai connu, grâce à toi, l'orgueil de la volonté qui triomphe et du bonheur reconquis!

(*On frappe très doucement à la porte.*)

LISE

On gratte à la porte.

JULIEN, *allant vers le fond.*

Parions que c'est le mioche.

LISE, *lui barrant le passage.*

Ah! non, mon cher. Tu ne vas pas ouvrir! Ton discours d'abord. C'est que je vous connais, tous les deux. S'il passe le seuil, tu en as pour trois heures à ramper avec lui sous les tables.

JULIEN

On sera sages!

VOIX IMPATIENTE DE ROGER, *derrière la porte.*

Papa!... Papa!

(*Le visage de Julien s'illumine.*)

JULIEN, *à Lise.*

Et tu résistes à cette petite voix?

LISE, *à Roger, invisible derrière la porte.*

Non, mon chéri. Papa travaille. Tu déranges papa. (*Julien va pour ouvrir.*) Julien, je t'en conjure! Ce gamin sera très mal élevé!

JULIEN, *s'approchant de la porte.*

Tu ne comprendras jamais rien à l'amour paternel! (*Il ouvre.*)

RIDEAU

TABLE

Imp. de St-Denis. — Dardaillon et Dagniaux. 11-36

— IMPRIMERIE —
DARDAILLON & DAGNIAUX
— SAINT-DENIS —
11-36



